



centre du
patrimoine
arménien

—
MÉMOIRE

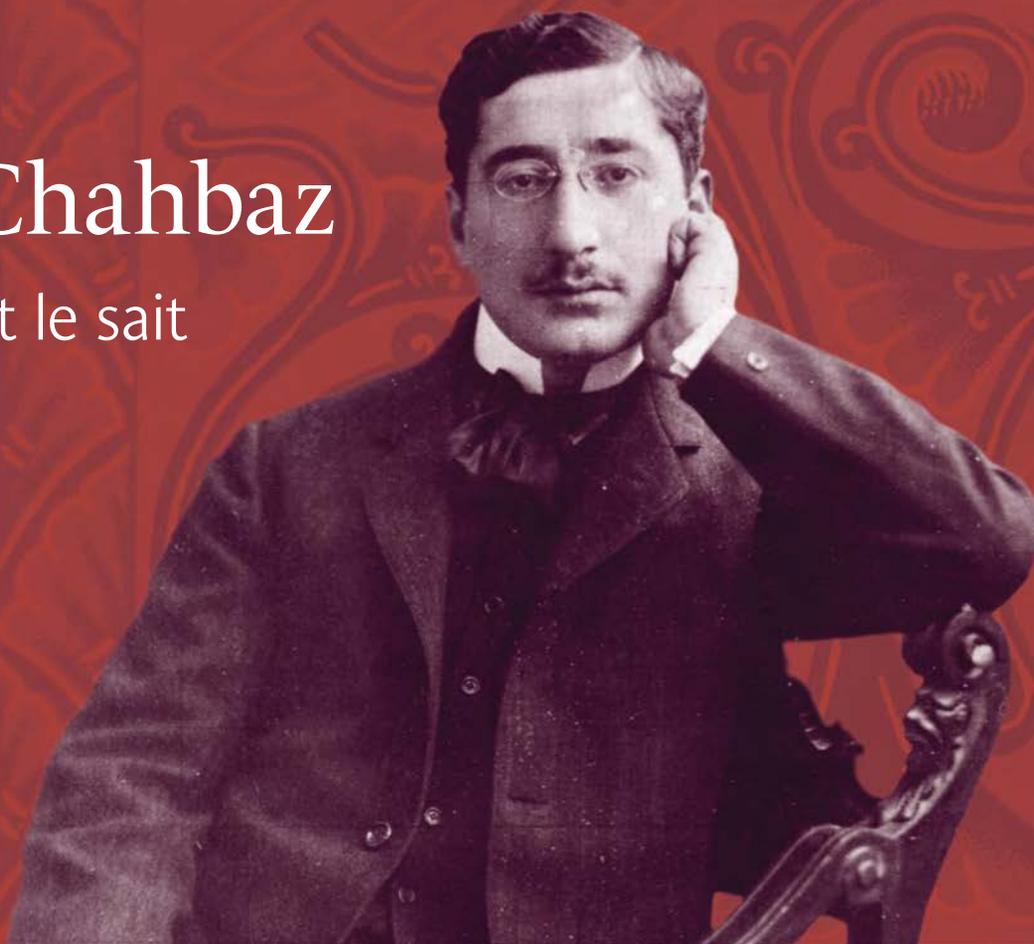
—
HISTOIRE

—
ACTUALITÉ

—
CULTURES

Barsegh Chahbaz

Le pays d'Ararat le sait



ÉDITIONS CPA-VALENCE ROMANS SUD RHÔNE-ALPES

LÉON KETCHEYAN est docteur en sciences historiques et philologiques de l'École pratique des hautes études de la Sorbonne (IV^e section), chargé de cours à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco). Parmi ses traductions les plus récentes figurent *Les Années maudites, souvenirs personnels* de Yervand Odian, ouvrage publié en français sous le titre de *Journal de déportation* (Parenthèses, 2010), *Dans les ruines* de Zabel Essayan (Phébus, 2011), ainsi que *L'Oiseau d'émeraude*, recueil de contes de tradition populaire traduits de dialectes arméniens (L'École des loisirs, 2012).



Barsegh Chahbaz

Le pays d'Ararat le sait

Textes réunis, traduits de l'arménien et présentés par Léon Ketcheyan

AVANT-PROPOS

Publié à l'occasion de la commémoration du centenaire du génocide des Arméniens, *Le pays d'Ararat le sait* réunit trois textes traduits de l'arménien, autour de la figure de Barsegh Chahbaz, intellectuel raflé à Istanbul le 24 avril 1915.

Cet ouvrage met à l'honneur des documents exceptionnels conservés au Centre du Patrimoine Arménien (CPA) et issus d'une donation reçue en 2013, le courrier original qu'adressa Barsegh Chahbaz à son épouse et à sa sœur sur le chemin de la déportation. Cette lettre bouleversante, véritable supplique, dit toute sa détresse et la dureté de sa situation, mais également son refus de renoncer. Il nous a semblé qu'en 2015, la publication de ce document et des archives familiales qui l'accompagnent, s'imposait.

Dans ce projet, le CPA a été accompagné par Léon Ketcheyan, traducteur, érudit et historien qui, au cours de ses recherches, a mis au jour deux textes passionnants jamais encore traduits en français et dont il a bien voulu qu'ils soient adjoints à la lettre.

Le premier, un long article publié aux États-Unis en 1965 par Minas Katchatourian, nous permet de découvrir à travers de larges extraits de correspondance, l'étudiant engagé, le combattant politique et le défenseur des droits du peuple arménien. Il plonge le lecteur au cœur des débats qui agitent les élites arméniennes au début du XX^e siècle, laisse deviner le désabusement qui le gagne et l'intellectuel qui l'emporte sur le militant.

Le second se déroule à Ayaş, dans la prison devenue «le cimetière des intellectuels arméniens», où le destin fait se croiser Barsegh Chahbaz et Avétis Nakashian, médecin, un des rares prisonniers ayant survécu. Son récit, *La prison d'Ayaş*, publié à Alep en 1930, éclaire les conditions de leur détention, l'angoisse qui les étirent mais également l'incompréhension et l'indignation face au traitement qui leur est réservé.

Ainsi, nous espérons que *Le Pays d'Ararat le sait* contribuera à faire progresser la connaissance de ces événements. Nous remercions vivement Iris Bassmadjian pour avoir initié ce projet et Léon Ketcheyan pour son travail de traduction et de recherche.

Nicolas Daragon

Président de Valence Romans Sud Rhône-Alpes
Maire de Valence

Marlène Mourier

Vice-présidente en charge de la Culture
Maire de Bourg-lès-Valence

Annie Koulaksezian-Romy

Conseillère communautaire déléguée
au Centre du Patrimoine Arménien
Conseillère municipale de Valence déléguée
au Patrimoine culturel



SOMMAIRE

- 4 Introduction
- 16 Lettre de Barsegh Chahbaz
- 21 *Barsegh Chahbaz* par Minas Katchatourian
- 51 *La prison d'Ayaş* par Avétis Nakashian

Introduction

Le 20 janvier 1949, dans le cadre de l'*Université radio-phonique internationale*, la radiodiffusion française donne lecture d'un texte de Raphaël Lemkin (1900-1959), juriste, professeur de droit international à l'université de Yale et délégué américain à l'Organisation des Nations unies. Expliquant clairement les éléments constitutifs du crime de génocide, évoquant le cheminement de sa pensée et montrant ainsi comment il a été conduit à forger le terme de «génocide», Raphaël Lemkin fait référence aux circonstances dans lesquelles la population arménienne de l'Empire ottoman a été exterminée¹.

Dix ans plus tôt, dans une allocution prononcée le 22 août 1939 à l'intention des généraux de l'armée allemande à la veille de l'invasion de la Pologne, Adolphe Hitler leur ordonne de tuer en masse les civils polonais pour agrandir l'espace vital allemand, n'hésitant pas à déclarer «[...] Après tout, qui se souvient aujourd'hui de l'extermination des Arméniens?»² Faut-il rappeler que Hitler est à Berlin en juin 1921 à l'heure du procès retentissant de Soghomon Tehlirian qui a exécuté Talat, ancien ministre turc de l'Intérieur et grand ordonnateur du génocide des Arméniens en 1915? Et que parmi les plus proches collaborateurs de Hitler figure le nazi Max-Erwin von Scheubner-Richter (1884-1923), ancien vice-consul allemand à Erzurum, chargé de l'organisation d'opérations subversives au sein de l'Organisation spéciale (OS)? Au même moment, à la lecture de la presse, Raphaël Lemkin relève une étrange contradiction : Tehlirian aurait commis un crime et non Talat qui avait pourtant fait tuer plus d'un million de personnes...

D'une manière ou d'une autre, le génocide des Arméniens en 1915 n'a jamais totalement quitté le champ de l'actualité, même dans les moments les plus critiques de l'histoire moderne.

Aujourd'hui, en cette année 2015 qui marque le centenaire de ce génocide, un don effectué par madame Iris Bassmadjian au Centre du Patrimoine Arménien de Valence, vient raviver la mémoire collective: il s'agit du manuscrit original d'une lettre de Barsegh Chahbaz, datée du 6 juillet 1915³. Un document pathétique.

Pour permettre au lecteur d'appréhender la vie sociale, politique et militante des Arméniens à la veille de la Première Guerre mondiale et aux premières heures des déportations, mais aussi pour lui donner une image fidèle du personnage de Barsegh Chahbaz, nous avons voulu compléter la publication de ce document par celle d'un texte que son ami, Minas Khatchatourian, a composé à partir des lettres que Chahbaz lui a adressées jusqu'au début de la guerre⁴. Enfin, le récit du docteur Avétis Nakashian, compagnon de détention de Barsegh Chahbaz dans la tristement célèbre prison d'Ayaş [prononcer *Ayach*], vient révéler lui aussi l'élévation et la noblesse d'âme de ce dernier. Quel est donc le tableau à la veille de la guerre?

À la veille de la Première Guerre mondiale

Occupée depuis plusieurs siècles, l'Arménie attend sa libération à l'instar de plusieurs pays de l'Europe de l'Est ou des Balkans. Sous l'influence de la prééminence de l'Europe sur le reste du monde, les hommes politiques arméniens en général et les révolutionnaires arméniens en particulier sont victimes d'un véritable tropisme: ils ne regardent que vers l'Ouest, vers l'Europe. Or, ce modèle choisi par les révolutionnaires arméniens n'est pas le bon. Et les intérêts des Puissances ne sont pas les mêmes ici ou là. Enfin, les forces en présence sont inégales: nous avons d'une part, une armée turque qui a construit un empire et un État, de l'autre, une langue arménienne qui veut refonder une nation.

En 1878, l'article 61 du traité de Berlin déclare: « La Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux Puissances qui en surveilleront l'application. » En vain.

Pendant les massacres hamidiens de 1894-1897 qui font 300 000 victimes, des militants de la Fédération révolutionnaire arménienne (FRA) occupent, les armes à la main, la Banque impériale ottomane le 26 août 1896 pour obliger les Puissances européennes à intervenir. Peine perdue: la logique internationale leur échappe. Pendant ce temps, la presse arménienne publiée à l'étranger regorge de formules faisant référence de la politique d'extermination du peuple arménien.

« Il serait simpliste de considérer le nationalisme turc comme l'unique cause du génocide arménien [...]. Les circonstances jouent un rôle tout aussi déterminant, et elles sont aussi changeantes que l'idéologie » (Yves Ternon).

La position géographique de l'Arménie n'est ni celle de l'Europe de l'Est, ni celle des Balkans; l'Arménie,

c'est alors le début d'un vaste territoire où se déploie ce que Rudyard Kipling a appelé *le Grand Jeu*, expression renvoyant à la rivalité coloniale opposant la Russie à la Grande-Bretagne au XIX^e siècle et à la création de l'Afghanistan comme État-tampon.

En 1907, Victor Bérard rappelle à qui veut l'entendre que « M. Clemenceau, dont l'attachement à l'amitié anglaise ne saurait être mis en doute et qui figure, d'autre part, parmi les fondateurs du journal *Pro Armenia*, se trouve aujourd'hui en situation de rendre un service signalé aux Anglais et aux Arméniens, en expliquant à ceux-là, qui semblent ne pas le voir, tout ce qu'ils peuvent attendre du bonheur de ceux-ci. »⁵

Mais pour les Anglais, le contrôle des routes maritime et terrestre en direction de l'Inde, le joyau de la Couronne britannique, constitue bien une priorité stratégique historique et non pas un choix tactique. Or, la route terrestre des Indes passe par l'Arménie.

La politique étrangère britannique

Dès 1856, le gouvernement britannique envoie en Arménie une mission militaire conduite par le général Sir William Williams, pour défendre Kars contre les Russes⁶.

Pendant tout le XIX^e siècle, le Caucase du Nord est un terrain de prédilection pour les agents anglais, car les Britanniques soutiennent le chef tchéchéne Chamyl contre les Russes. Le comte Paul Vasili nous rappelle que, grâce aux armes et aux subsides fournis par les Anglais à Chamyl – cet Abdel-Kader caucasien –, la guerre du Caucase « dure vingt ans et ne se termine que par la prise de son dernier fort de Védéni par le prince Bariatinski et la reddition personnelle de l'Imam dans les premières années du règne d'Alexandre II. »⁷

Si l'on veut bien tenir compte de la volonté britannique d'empêcher la progression russe vers *les mers chaudes*, c'est-à-dire la Méditerranée et à plus forte raison l'océan Indien, il faut absolument considérer un certain parallélisme; si les Britanniques soutiennent les musul-

mans contre les Russes chrétiens au Nord du Caucase, ils ne peuvent pas, logiquement, faire le contraire au Sud, c'est-à-dire soutenir des chrétiens contre des Turcs musulmans.

Autant dire que Clemenceau ne pouvait convaincre les Anglais de changer de politique. Le jugement de Gabriel Matzneff, citant Pasdermadjian, est sans appel: « La responsabilité écrasante des grandes puissances dans la tragédie arménienne est, dès le XIX^e siècle, une vérité d'évidence. » Comme l'écrit l'historien Pasdermadjian, la convention de Chypre – convention secrète entre l'Angleterre et la Sublime Porte signée en 1878 – « marque une étape décisive dans l'histoire de l'impérialisme moderne », et il ajoute: « Si la Russie n'avait pas été obligée par l'Angleterre d'évacuer l'Arménie turque avant l'exécution des réformes arméniennes, les massacres de 1895-1896 et la tragédie de 1915 n'auraient sans doute pas eu lieu »⁸.

L'attitude des autorités tsaristes

En 1895, le ministre russe des Affaires étrangères Lobanoff-Rostowsky désirait déjà « l'Arménie sans les Arméniens ». Le projet était russe. Il fut exécuté par les Turcs.

En pleine Première Guerre mondiale, le garde du corps du général Andranik Ozanian écrit dans son journal: « [...] C'était la continuation de la politique de l'Arménie sans les Arméniens. À cette époque-là, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch avait commencé à faire construire des villages et des routes pour faire venir 50 000 cosaques dans la vallée d'Alachkert [Toprakkale] et les y installer. »⁹

Pour l'Allemand Johannes Lepsius (1858-1926), le vieil axiome de Lobanoff-Rostowski « l'Arménie sans les Arméniens n'a jamais cessé d'être le principe dirigeant de la politique russe envers les Arméniens. »¹⁰

« En faisant partir les Arméniens et en vidant l'Arménie occidentale », les autorités tsaristes avaient aussi pour but de modifier la structure ethnique de la population d'Arménie occidentale, en faveur des Russes

que l'on voulait faire venir des profondeurs de la Russie, et de la population musulmane locale¹¹.

Le génocide perpétré par les Turcs favorisait considérablement la politique du régime tsariste en faveur d'une « Arménie sans les Arméniens ». Nous lisons dans un rapport adressé par le prince tcherkesse Hadjimoukov à Nicolaï N. Ioudenitch, général d'infanterie, commandant l'armée du Caucase et membre de l'organisation des *Centuries noires*¹²: « En examinant ce phénomène [il s'agit du génocide arménien de 1915], non pas d'un point de vue humain universel, mais politique, et en tant que fait déjà accompli... il faut dire que cela présente un aspect positif puisque la Turquie nous laisse l'Arménie sans les Arméniens. »¹³

On attachait la plus grande importance à la réalisation de l'ancien projet tsariste de créer des territoires peuplés de cosaques à Alachkert à Van et dans d'autres régions¹⁴. Le cosaque F. Yelisseïev écrit à ce propos: « [...] L'hostilité mortelle opposant les populations arménienne et kurde exigeait constamment une « troisième force » pour les réconcilier. Nous parlions donc, à cette époque, du *peuplement cosaque de Van*. »¹⁵

Mais il y a bien pire. Il ressort d'un rapport transmis le dimanche 3/16 décembre 1917 à Tiflis par B. Nikolenko¹⁶, commissaire aux Affaires civiles du district d'Alachkert, qu'un régime administratif précis avait été élaboré dans les territoires occupés par les autorités russes, en vue de l'anéantissement de la population arménienne¹⁷.

Chez les Arméniens de Turquie...

Malgré la révolution des Jeunes-Turcs (1908), malgré l'alliance scellée entre ces derniers et la FRA, rares sont les Arméniens qui prêtent foi aux belles paroles des dirigeants turcs. Grigor Zohrab, avocat de renommée internationale, écrit en 1911 :

« *Les Arméniens ont considéré la proclamation de la constitution ottomane comme la proclamation d'une égalité effective. En cela, ils se sont trompés. Je crois que la religion islamique n'accepte pas l'égalité politique entre musulmans et chrétiens. Ajoutons à cela, l'état social prévalant depuis des siècles et nous comprendrons alors très facilement que l'élément musulman ne pourra pas renoncer immédiatement, malgré toute sa bonne volonté, à l'idée de l'élément dominant les nationalités non musulmanes. Le temps seul pourra imperceptiblement changer cet état de choses* »¹⁸.

C'est dans ce contexte que la grande rafle du 24 avril 1915 devint le point de départ du génocide arménien. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les pouvoirs publics réquisitionnaient un réseau de voies ferrées pour déporter une population vers des camps d'extermination. Les citoyens qui étaient déportés étaient des ressortissants de ce même État qui était censé les protéger. Ils avaient tous du mal à comprendre pourquoi il y avait des arrestations sur une si grande échelle : l'extermination d'une nation n'était guère imaginable et, en outre, il n'y avait pas d'antécédents... Y avait-il seulement, pour les Arméniens, une alternative, une issue possible qui pût empêcher le génocide ? Inexorablement, le nationalisme turc allait faire son œuvre.

Barsegh Chahbaz

Barsegh Chahbaz est né à Boyacıköy (Bosphore) en juin 1883. Il étudie tout d'abord à l'école du patriarcat arménien de Constantinople [Մայր վարժարան], à l'École centrale, destinée à la formation d'instituteurs, puis au collège des pères mékhitaristes de Kadıköy, sur la rive asiatique du district de Constantinople. Barsegh Chahbaz ayant achevé le cycle d'études de cet établissement, on l'envoie à Venise pour y poursuivre ses études. Il y reste deux ans, obtient un diplôme et, à l'occasion d'une visite d'Avétis Aharonian, adhère à la FRA. À son retour à Constantinople, il publie le périodique *Tsaghik* [La Fleur] avec Chamdandjian. En 1903, après la tentative d'assassinat sur la personne de M^{gr} Ormanian et l'arrestation de plusieurs jeunes arméniens, il fuit en Égypte. Il y reste cinq ans, travaillant dans une maison de commerce, sans renoncer pour autant à s'impliquer, avec son tempérament de feu, dans les questions politiques intéressant la nation, donnant des conférences et apportant sa collaboration à plusieurs périodiques arméniens publiés à l'étranger. À Alexandrie, il publie *Krak* [Le Feu] (deux numéros parus), un petit livre intitulé *Altruïsme et égoïsme*, le bimensuel *La Cravache* [Մտրակ], ainsi qu'une feuille intitulée *Aboiements* [Հաչիւններ]. Au lendemain du rétablissement du régime constitutionnel (1908), il se rend à Constantinople, puis sillonne les régions profondes de l'empire, fidèle à ses devoirs de militant politique. Et c'est toujours dans ce cadre qu'il se rend ensuite en Bulgarie, puis en Égypte, où il se marie en 1912, avant de s'établir à Paris pour y étudier le droit. Il poursuit, avec Mikaël Varandian, la publication de *Pro Armenia* (Paris) et collabore à *Hayrenik* [La Patrie] (Boston) et à *Horizon* (Tiflis). Il est sur le point d'obtenir son diplôme d'avocat, quand il rentre à Constantinople à la veille de la Grande Guerre pour remplir une mission que lui a confiée Victor Bérard. Il était doué de grandes facilités pour s'exprimer, à l'écrit, avec un style remarquable, et oralement, pour communiquer son enthousiasme¹⁹.

Il allait disparaître dans la tourmente du génocide des Arméniens.

Dans ses souvenirs consacrés à Barsegh Chahbaz, Aram Andonian écrit : « De tous ces jeunes gens que le désastre faucha, il n'y a pas grand-chose à écrire. Parce qu'aucun d'entre eux n'était encore en âge d'avoir une biographie. Leur vie ne faisait que commencer ; c'étaient plutôt des bourgeons que des fleurs épanouies. Mais tous, absolument tous, promettaient de s'épanouir et de bien s'épanouir. »²⁰

À travers ses écrits

La correspondance de Barsegh Chahbaz avec Minas Khatchatourian témoigne d'une lucidité politique exceptionnelle : Chahbaz est bien conscient du fait que les forces politiques et paramilitaires de la FRA doivent défier trois empires (russe, ottoman, persan), que la ligne tracée par la direction du parti va conduire au désastre. Il ignore néanmoins les dissidences et reste légaliste.

Au cours l'année 1907, Barsegh Chahbaz témoigne de sa maturité politique et de son caractère pragmatique jusque dans les colonnes de *Drochak*, l'organe officiel du parti.

Il publie en effet un article intitulé *Ne te sépare pas de ta terre*. Cela semble logique pour le lecteur du XXI^e siècle, mais il nous faut signaler que c'est l'unique article relevant de cette thématique dans la collection du *Drochak* de ces années-là. Nous en donnons ci-dessous une traduction intégrale.

NE TE SÉPARE PAS DE TA TERRE

Impitoyable réalité !

Le prurit d'anéantir cette fascinante nation arménienne, hélas opprimée dans les limites même de sa patrie et jusque dans le creuset de cette terre qui lui a donné naissance, a commencé à prendre d'horribles proportions dans sa mise en œuvre par un gouvernement inflexible et anthropophage.

Et la douleur lancinante des ruines et de l'anéantissement, dont la planification sombre et tragique avait autrefois commencé à enserrer la vie du peuple fatalement crucifié, se caractérise à présent par des ondolements plus silencieux passant peu à peu inaperçus, mais néanmoins de plus en plus suffocants. À présent, ce ne sont plus des ruisseaux de sang qui jaillissent des monts d'Arménie, qui passent, courent et glissent, qui forment parfois des lacs dans la plaine, s'élargissent peu à peu et qui, après avoir irrigué de sang tous les villages, tous les bourgs de la mère-patrie, vont également teindre en rouge les vastes étendues maritimes, pour montrer la gravité de la blessure à tous ceux qui ne comprennent pas et à l'humanité dépourvue de toute morale...

À présent, ce ne sont plus les mères qui, spectatrices d'effrayantes tragédies et de la mise à mort déchirante de leurs enfants sous leurs yeux, s'arrachent les cheveux, en proie à leurs tourments et ayant perdu la raison...

Et elles ont même cessé d'être nombreuses à présent ces tourterelles arméniennes orphelines, livrées à une pitoyable solitude par la destruction de leur nid et la perte de leurs parents, elles dont le sel des larmes abondantes et intarissables se figeait sur leurs paupières, en les aveuglant...

Non ! Ce ne sont plus les clameurs des âmes épuisées, ni l'effroi des poitrines les plus endurcies, appelant à l'aide, maudissant, et surtout, criant vengeance, qui retrancheront la vie de cette race arménienne qui, malheureusement, ne veut pas mourir.

À présent, c'est le temps du silence et le temps de la décomposition sans bruit, à présent, c'est l'effroyable et muette agonie d'un malade proche de sa fin ; à présent, en guise de crime, c'est la phtisie de la race arménienne.

Et voici que chaque jour, à l'aube, avant même le lever du soleil, on voit une colonne errante et vagabonde de jeunes filles et de jeunes gens arméniens, de vieillards et d'enfants qui, lentement et d'un pas décidé, quittent leur village, un douloureux chagrin au cœur : deux gouttes de larmes qui ne veulent pas sortir se figent à la commissure de leurs paupières. On voit cette multitude de désespérés qui, quittant leur terre qu'ils aimaient avec un zèle si fervent et leur vie millénaire pleine d'affection patriarcale, s'en vont toujours lentement, mais toujours d'un pas ferme.

Et l'on regarde, le cœur serré et plein d'effroi, ce convoi qui s'étire et se prolonge, s'étalant peu à peu parmi les montagnes et les vallées de la patrie, devenant peu à peu de plus en plus noir, comme un ouragan dévastateur qui arrive, pas à pas, du lointain, et l'on se demande avec une anxiété insupportable :

« Mais où vont-ils, ces frères d'Arménie, où ? »

Hélas, c'est le cortège qui emporte le cercueil d'une partie de la race sur une route sans fin ! C'est la caravane de l'exil.

« Ubi bene, ibi Patria ! » Où l'on vit paisiblement, c'est là qu'est la patrie ! t'a-t-on dit, malheureux Arménien. Et toi, tu as écouté cet impérieux conseil, dicté par l'instinct des besoins vitaux et surtout, tu y as cru fermement. D'ailleurs, tu étais incapable de mettre toute ta vie au service de cette domination monstrueuse ; tu étais incapable de transformer ton honneur en marchepied pour l'insatiable débauche d'appétits lubriques qui n'en finiront jamais.

Et pourtant, non ! Prends conscience une fois pour toutes, que c'est un piège sataëlique²¹ qui a été tendu devant toi, comprends désormais que ce chemin où tu t'es engagé est hélas sans issue ! Sous l'apparence de la sécurité et d'une vie paisible que tu as esquissée dans ta cervelle, c'est l'horreur de tes maisons en ruines, de tes enfants épuisés par la faim, c'est un gouffre noir où tout s'engloutit et l'abîme sans fond d'une dégénérescence inéluctable, dont l'atmosphère tumultueuse promet des tourments et des supplices d'une plus grande échelle et une part d'affliction d'une autre cruauté, à ton front déjà ridé et à ton âme déjà accablée.

Crois donc à cette vérité et sois certain que, avant même que le dernier individu de cette douloureuse caravane qui quitte le pays natal ne soit arrivé dans cette nouvelle terre du pain, celui qui est arrivé en premier le regrette déjà ; et plein de nostalgie pour sa terre, son air et son sol, tourmenté par une soif fiévreuse, il brûle déjà du désir du retour, mais c'est désormais trop tard, beaucoup trop tard. C'est le tourbillon de la funeste dégénérescence, c'est le déracinement en terre étrangère, c'est un tumulte prêt à flageller impitoyablement tout ce que l'on ressent.

Écoute donc cette voix sourde qui te parvient de loin en loin et cramponne-toi fermement au sol qui est le tien et qu'ont regardé depuis tant de siècles les générations qui descendent jusqu'à toi, cramponne-toi de toutes tes forces et si l'on ne te permet pas de prendre en main le manche de la charrue, recours à ton arme justicière mais ne te sépare pas de ton sol²².

L'auteur commet néanmoins une regrettable erreur ; il se livre ici à un authentique exercice littéraire et écrit cet article dans une langue savante et quasi lyrique, inaccessible aux villageois arméniens. La lecture de ce texte requiert une formation supérieure en langue arménienne...

Le journal *Drochak* publie également des appels à la solidarité révolutionnaire inter-partis dès 1907.

APPEL À LA SOLIDARITÉ

Nous informons tous nos comités et tous nos camarades dachnakistes et hentchaks de Russie et du Caucase, ainsi que tous les citoyens, que le Bureau oriental de la FRA et le congrès des délégués du parti S.D. hentchak de Russie et du Caucase ont créé un comité mixte doté des pleins pouvoirs pour trouver le moyen de mettre un terme, une bonne fois pour toutes, aux relations d'hostilité irréfléchie entre les deux partis, ainsi qu'aux tueries fratricides.

En pratique, ce comité mixte devra immédiatement envoyer ses membres et ses représentants dûment mandatés dans les régions, pour examiner et régler tous les problèmes

qui restent en suspens et qui pourraient donner lieu aux susdits affrontements.

Avec le ferme espoir que chacun a conscience du caractère funeste de ces affrontements et de leur totale incompatibilité avec les intérêts de la Révolution, nous appelons tous nos comités et tous nos camarades à cesser immédiatement toute opération hostile et à déployer tous leurs efforts pour apaiser les esprits échauffés.

*Le Bureau oriental de la FRA,
Le congrès des délégués du parti S.D. hentschak de Russie
et du Caucase²³.*

Mais il faut attendre 1913 pour en trouver des échos dans les lettres de Barsegh Chahbaz, qui s'intéresse aux effets de cette « union » à Alexandrie. Des efforts considérables sont réalisés à cette époque, en Égypte, par les hommes politiques arméniens, en vue de la création d'un *Comité d'Égypte pour l'autodéfense [arménienne]*, ainsi que d'un *Comité mixte inter-partis*, dont il sera question dans une lettre de Barsegh Chahbaz en date du 29 juillet 1913. Cette tentative d'union a une incidence jusque sur la vie politique des Arméniens de la diaspora et même aux États-Unis²⁴.

La rivalité politique conduit Barsegh Chahbaz à porter un regard condescendant sur la personne de Boghos Nubar. Cet homme, qui n'a pas grandi dans un environnement arménien, a pourtant vécu toute sa vie au service de la nation, fondant notamment l'Union générale arménienne de bienfaisance au Caire le 15 avril 1906 et n'hésitant pas à mettre sa fortune personnelle à contribution pour améliorer le sort de la population.

À la même époque, l'attitude de la Russie devient inquiétante. Le journal *Pro Armenia* publie une information dramatique : les Arméniens persécutés en Arménie turque ne peuvent plus se réfugier en Arménie russe...

L'ÉMIGRATION ARMÉNIENNE – Constantinople, 21 juin [1907] – Au cours de son audience de vendredi, M. Zinovieff, ambassadeur de Russie, a fait auprès du sultan des démarches pour que les mesures nécessaires soient prises aux fins d'enrayer le mouvement d'émigration des Arméniens au Caucase. L'ambassadeur leur a déclaré que les autorités russes des frontières refusent de recevoir les émigrés, et que l'ordre télégraphique a été donné aux consuls russes en Asie-Mineure de ne pas délivrer de passeports aux Arméniens qui désirent se rendre en Russie.²⁵

En 1908-1909, Stépan Zorian dit Rostom (1867-1919), Arménien oriental mais néanmoins membre du Bureau occidental de la FRA passe à Tabriz et met des forces paramilitaires du parti au service de la Révolution constitutionnelle persane. Tout cela est aux antipodes des choix personnels de Barsegh Chahbaz. Son implication est désormais différente et peu importe que cela soit dû à une divergence d'opinion, à son mariage ou à ses études : renonçant aux missions de propagande, il reste militant, se consacre désormais au journalisme et à l'écriture, donne des conférences.

Les nouvelles en provenance d'Arménie turque sont toujours alarmantes. Le journal *Pro Armenia* insiste sur la politique d'extermination du peuple arménien... À Genève ou à Paris, Barsegh Chahbaz peut lire dans la presse, presque tous les jours, des dépêches ainsi rédigées :

VIOLENCES EN ARMÉNIE TURQUE – On télégraphie de Constantinople :

Les assassinats de l'inspecteur général des écoles arméniennes du vilayet de Van et d'un prêtre arménien, qui se sont produits ces jours derniers, ont provoqué dans la région de Van une vive émotion.

Étant donné l'impunité dont bénéficient les criminels, la population arménienne songe à embrasser la religion orthodoxe et à réclamer la protection de la Russie. Deux mille Arméniens ont assisté, dans l'église de Van, à l'enterrement

des deux dernières victimes. Ils ont adressé au gouvernement une dépêche réclamant la punition immédiate des chefs des bandes kurdes, ainsi que la distribution d'armes aux villages arméniens menacés, et demandant l'autorisation pour les Arméniens de porter ces armes.

Les journaux de Constantinople annoncent qu'on distribue des armes à la population musulmane de Kharpout [auj., Harput]²⁶.

Mariés en 1912, Hranouch et Barsegh Chahbaz suivent désormais les événements avec la plus grande attention. Ils réagissent parfois aux informations diffusées par la presse, interviennent auprès des comités de rédaction des grands journaux parisiens. Le journal *Le Temps*, qui est l'un des principaux journaux parisiens publiant des informations consacrées à l'actualité internationale, n'échappe pas à leur attention. En décembre 1912, ce journal publie le texte suivant, signé par des étudiants arméniens et notamment par Hranouch et Barsegh Chahbaz :

LES CRAINTES DES ARMÉNIENS – *Nous avons reçu la lettre suivante :*

Très honoré monsieur,

Les nouvelles alarmantes que nous lisons dans Le Temps de ce soir au sujet de la situation en Arménie turque confirment nos propres renseignements de source authentique. Pour nous, il n'y a aucun doute que de graves événements se préparent.

Les autorités turques continuent leur jeu : elles interdisent le port d'armes aux Arméniens, tout en favorisant l'armement des musulmans et leur donnant carte blanche pour accomplir leurs forfaits.

En Europe, on accuse parfois les Arméniens de ne pas savoir se défendre. Comment voulez-vous qu'ils se défendent dans des conditions pareilles ? Est-il possible qu'on laisse un peuple sans aucun moyen de défense vis-à-vis d'une horde sanguinaire (les Kurdes) armée jusqu'aux dents et toute fière de la protection qu'elle obtient de la part des autorités ? Et la grande presse continuera-t-elle à garder le silence en face de la crise

que traversent actuellement les lointaines provinces de l'Asie-Mineure ? Sommes-nous condamnés toujours à n'entendre ces protestations qu'après le fait accompli ?

Quand on songe qu'un geste énergique du représentant de la France à Constantinople, ou même une démarche des consuls à Van ou à Erzeroum saurait réprimer les hordes fanatisées et rassurer la population en proie à la panique, on a vraiment peine à croire que la France se refuserait de faire ce geste, en réservant sa protection aux seuls catholiques d'Orient.

Ce serait la plus cruelle des déceptions pour nous, Arméniens, qui sommes habitués à rattacher au nom de « la France », les plus glorieuses traditions de liberté et d'humanité.

Veillez recevoir, très honoré monsieur, l'assurance de notre haute considération.

Cette lettre est signée des étudiantes et étudiants arméniens de Paris, dont les noms suivent :

Hraiouche Schahbar (sic), Philomène Kertanian, Haiganouch Atamian, Marie Atamian, H. Nichan Altounian, A. Ter Mikaëlian, Hampkiremidian, Thomas Baghdassarian, Hemaïag Ghazarossian, K. Kutner, G. Caussdiguian, P. Gunerian, V. Kevorkian, Haïgazn Habéchian, Karekin Kazarian, A. Ampagoumian, H. Israëlian, K. Cramian, Mardiros Koulian, A. Jametchian, Essaïan, Bezukian, Kerghain Parseghian, Haigazon, M. Ionnisszan, Nersès Adjemian, **P. Schahluaz** (sic), J. Galestian, H. Abjanak.

Il va de soi que le gouvernement français fera tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher des massacres en Arménie comme ailleurs. D'autres puissances ont toutefois des titres au moins égaux à ceux de la France pour assurer la protection des Arméniens non catholiques²⁷.

Légitimiste à l'égard de son parti, Barsegh Chahbaz reste loyal à l'égard de l'Empire ottoman dont il est ressortissant. La FRA ayant conclu une alliance avec les Jeunes-Turcs (en dépit de l'avis et des recommandations de Christapor Mikaëlian), Barsegh Chahbaz rentre à Constantinople à la première occasion après le début des hostilités. Quelque temps plus tard, il est arrêté et déporté.

Barsegh Chahbaz est écroué à la prison d'Ayaş²⁸. Parmi les détenus figure le docteur Avétis Nakashian (1868-1943). Celui-ci a été diplômé de la faculté américaine de médecine de Beyrouth en 1894, avant d'obtenir son diplôme d'État à Constantinople. À l'heure des massacres du Sassoun, il est à Édesse²⁹ et soigne sans relâche les victimes, assisté de deux missionnaires américaines, miss Shattuck et miss Ida Mellinger, qui va devenir sa femme.

À Ayaş, Avétis Nakashian bénéficie d'un ordre de libération. Il va être l'un des rares survivants, peut-être le seul. Ses souvenirs de prison ont été publiés pour la première fois, en arménien, à Alep en 1930. Avétis Nakashian s'établit ensuite à New York, publie en 1940 un ouvrage intitulé *A Man Who Found a Country* [L'Homme qui a trouvé un pays]³⁰ et finit ses jours à Manhattan.

Il apparaît dans les souvenirs de prison du docteur Nakashian que celui-ci était dans le même groupe de détenus que Barsegh Chahbaz.

Le récit d'Avétis Nakashian, si intéressant soit-il, ne concerne que la première phase de la déportation. Quoi qu'il en soit, Barsegh Chahbaz quitte la prison d'Ayaş avant Avétis Nakashian.

La suite ?

Elle nous est connue par un texte d'Aram Andonian qui s'est efforcé de reconstituer les derniers jours de Barsegh Chahbaz³¹. Dans cet écrit daté de février 1919 à Alep, nous apprenons que Chahbaz a contracté la dysenterie à Aïntab, que, par une chance inouïe, l'affection ne s'aggrave pas et qu'il se rétablit complètement quelques jours plus tard.

Pour Chahbaz des lueurs d'espoir subsistent jusqu'à la fin. Hasan *efendi*, le directeur de la prison de Mezreh [Mezire; auj., Elaziğ] est franc-maçon³², tout comme Barsegh Chahbaz. Ils se reconnaissent pour tels. Hasan *efendi* a une authentique attitude fraternelle vis-à-vis de Barsegh Chahbaz: il lui promet de ne pas ménager ses efforts pour le faire libérer. Les jours passent. Hasan *efendi* lui explique que tout est prêt pour sa libération,

mais qu'il a besoin d'argent pour soudoyer ses interlocuteurs. Barsegh Chahbaz lui donne tout ce qui lui reste. Quelques jours plus tard, des soldats viennent le chercher au motif qu'il doit être déféré devant la cour martiale. Hasan *efendi*, présent, le rassure: ce n'est qu'une formalité, la cour va acter sa libération.

Barsegh Chahbaz quitte la prison, il marche vers la mort et va être assassiné à coups de baïonnette...

Léon Ketcheyan

NOTES

1. L'enregistrement est disponible sur internet à l'adresse suivante (consultée le 31 janvier 2015): <https://www.youtube.com/watch?v=r5pOA133DQo>
2. Cf. *The New York Times*, 18 octobre 1942. L'authenticité des propos tenus par Adolphe Hitler a été confirmée par l'enquête de K.B. Bardakjian, intitulée *Hitler and the Armenian Genocide*, Cambridge (Mass.), The Zoryan Institute, 1985. Voir également Yves Ternon, « Comparer les génocides », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 177-178, Paris, Centre de documentation juive contemporaine, janvier-août 2003, p. 39-43.
3. Soit le 19 juillet 1915 selon notre calendrier grégorien.
4. Texte original publié dans le mensuel Հայրենիք [Hayrenik/La Patrie] de Boston, en mars et en avril 1952.
5. Victor Bérard, « Vers Bagdad » (II^e partie), *Revue de Paris*, 15 mai 1907, p. 434.
6. Grigor G. Goutouljian, Հայկական աշխարհ [Le Pays arménien], Sofia, 1928, p. 82.
7. Paul Vasili (comte), *La Sainte Russie: la cour, l'armée, le clergé, la bourgeoisie et le peuple*, Paris, Firmin-Didot, 1890, p. 50. Voir également *Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne*, vol. XXX, Paris-Leipzig, 1860, p. 495; Michel Lesure, « La France et le Caucase à l'époque de Chamil [à la lumière des dépêches des consuls français] », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. XIX, n° 1-2, janvier-juin 1978, Paris, p. 21; Peter Hopkirk, *Le Grand Jeu: officiers et espions en Asie centrale*, préface d'Olivier Weber, traduit de l'anglais par Gerald de Hemptinne, Bruxelles, Nevicata, 2011, 569 p.
8. Gabriel Matzneff, *Vous avez dit Météque?*, Paris, La Table ronde, 2008.
9. Չորավար Անդրանիկի կովկասեան ճակատի պատմական օրագրութիւնը (1914-1917)... [Journal historique du Front du Caucase du général Andranik (1914-1917), notes transcrites au jour le jour par le garde du corps du général], Boston, impr. du journal *Baykar*, 1924, p. 49.
10. Johannes Lepsius, *Rapport secret sur les Massacres d'Arménie*, Paris, Payot, 1918; réédition en fac-similé, 1987, p. 118.
11. Maître-assistant au département d'histoire de l'université de Tunceli (Turquie), auteur d'une monographie intitulée *The Ottoman Crimean War* (Brill, 2010) et d'une autre, en turc, sur le vilayet de Kars sous la domination russe (1878-1918), Candan Badem poursuit actuellement ses recherches sur l'administration russe des régions de Kars et de Batumi, ainsi que la Première Guerre mondiale dans ces territoires. Corroborant nos propos, il n'hésite pas à écrire: « Je soutiens que l'administration russe n'était pas aussi « noire » ou mauvaise que ce que l'affirment les historiens nationalistes [turcs] et qu'elle n'a pas forcé la population musulmane locale à émigrer, même si elle a encouragé l'émigration par des incitations indirectes. Après l'annexion, l'émigration des musulmans de ces territoires était essentiellement due à la réticence des élites musulmanes et des masses qui les suivaient, à adopter le mode de vie des sujets russes, ainsi qu'à quelques incitations ottomanes en faveur de l'émigration. » Cf. Candan Badem, « Forty Years of Black Days? The Russian Administration of Kars, Ardahan, and Batum, 1878-1918 », *Russian-Ottoman Borderlands. The Eastern Question Reconsidered* (sous la direction de Lucien J. Frary et de Mara Kozelsky), Madison, The University of Wisconsin Press, 2014, p. 222.
12. Organisation fondée par Doubrovine et Pourichkevitch, rendue tristement célèbre par son antisémitisme et sa responsabilité dans les pogroms de 1905-1906. Cf. Walter Laqueur, *Histoires des Droites en Russie – Des Centuries noires aux Nouveaux Extrémistes*, traduit de l'anglais par Dominique Péju, Paris, Michalon, 1996, 338 p.
13. Archives centrales nationales d'histoire militaire de la Fédération de Russie, fonds 2168, inventaire 1, dossier 274, f° 2. Cité par Avétis Haroutiounian dans le recueil Վախ [Van], collection *Les Capitales de l'Arménie*, vol. I, publication de l'Académie des sciences d'Arménie, Érévan, éditions Gityutun, 2013, p. 194-1.
14. Stéphane Yérasimos écrit à ce propos: « Au moment où les forces russes occupent la plus grande partie des six provinces ottomanes, revendiquées par les Arméniens, Sazonov, le ministre russe des Affaires étrangères, dans une note au grand-duc Nicolas, vice-roi du Caucase, s'élève contre le projet d'une région arménienne autonome [...]. Le commandement du Caucase, face au dépeuplement de la région, élabore d'autres projets, comme celui de la création d'un territoire des Cosaques de l'Euphrate, peuplé d'émigrants russes. C'est ainsi que les détachements de volontaires arméniens, leur rôle terminé, seront dissous, après avoir perdu un tiers de leurs effectifs. » Cf. Stéphane Yérasimos, « Caucase, la Grande Mêlée (1914-1921) », *Hérodote*, n° 54-55, Paris, éditions La Découverte, 4^e trimestre 1989, p. 159.
15. A. Melik-Chakhnazarov, « Правдивые свидетельства редкой ценности » [Témoignages véridiques d'une rare valeur], *Армянский вестник* [Le Messenger arménien], revue socio-politique, Moscou, 2002, n° 1-2, p. 168-172. Voir également A. Melkonian, « Ուշագրավ աշխատութիւն, Ֆեոդոր Ելիսեւ, Կազակները Կովկասեան ճակատում 1914-1917 » [Un Ouvrage remarquable: « Les Cosaques sur le front du Caucase en 1914-1917 », par F. Yelisseïev], recension, *Բանբեր Հայաստանի արխիվների* [Revue des Archives d'Arménie], 2004, n° 1, p. 176. Cité par Avétis Haroutiounian, *op. cit.*, p. 195-1.
16. Concernant ce personnage, voir Gr. Tchalkhouchian, *Le Livre rouge*, Paris, Impr. Veradzenout, 1919, p. 53 et 66.
17. Archives nationales d'Arménie, fonds 4004, inventaire 3, dossier 30, f° 45. Cité par Avétis Haroutiounian, *op. cit.*, p. 196-1.

- 18.** *La Patrie*, hebdomadaire d'expression française, n° 136, Constantinople, 13 août 1911, p. 259.
- 19.** Teodik, Յուշարձան նահատակ մտաւորականութեան [Mémorial des intellectuels martyrs], Érévan, notice n°17, p. 40; id., *11 Nisan Anıtı* [Mémorial [des victimes] du 11 avril], édition bilingue arménien/turc, İstanbul, éditions Belge, 2010, p. 42-43.
- 20.** Aram Andonian, « Բարսեղ Շահապազ (Յիշողութիւններ) » [Barsegh Chahbaz. Souvenirs], Տարեցոյց « Վերածնունդ » -ի – 1920 – [Almanach 1920 du mensuel «Veradzenount»], Paris, [1919], p. 156.
- 21.** La référence à Sadayel [Սադայէլ], selon la forme arménienne, ou encore Sataël, appellation de Satan, ange déchu, est aussi rare que le terme lui-même. En Occident et sous les Carolingiens, l'Église ne garde que trois archanges, ceux qui sont invoqués dans la Bible: Gabriel, Michel et Raphaël. Les autres ne subsistent plus que dans la littérature magique, les apocryphes ou les contes populaires. Le livre de la Genèse (VI, 2) donne lieu à une volumineuse littérature relative à la « chute des anges » et notamment au livre d'Hénoch (I Hénoch, VI, 1-8). Cf. Écrits intertestamentaires, Bibliothèque de la Pléiade (*La Bible*, tome III), Paris, Gallimard-NRF, 1987, p. 476-478.
- 22.** *Drochak* [Le Drapeau], n°3 (181), Genève, mars 1907, p. 40-41.
- 23.** *Drochak* [Le Drapeau], n°3 (181), Genève, mars 1907, p. 41.
- 24.** Cf. Manouk G. Djizmedjian, Պատմութիւն ամերիկահայ քաղաքական կուսակցութեանց, 1890-1925 [Histoire des partis politiques arméniens des États-Unis, 1890-1925], Fresno, imprimerie *Nor Or*, 1930, p. 186-189.
- 25.** *Pro Armenia*, 7^e année, n°161, Paris, 5 juillet 1907, p. 1.
- 26.** *Le Temps* (quotidien), Paris, 29 novembre 1912, p. 2, col. 4.
- 27.** *Le Temps* (quotidien), Paris, 2 décembre 1912, p. 2, col. 3.
- 28.** Ayaş: localité située à une altitude de 958 m, à une distance de 61 km à l'Ouest d'Ankara (40.01933, 32.33221; N 40°01'10" E 32°19'56").
- 29.** Ancien nom de Şanlıurfa (ou Urfa).
- 30.** Cf. Avétis Nakashian, *A Man Who Found a Country* [L'Homme qui a trouvé un pays], New York, T. Y. Crowell company, 1940, 278 p.
- 31.** Cf. Aram Andonian, « Բարսեղ Շահապազ (Յիշողութիւններ) » [Barsegh Chahbaz. Souvenirs], Տարեցոյց « Վերածնունդ » -ի – 1920 – [Almanach 1920 du mensuel «Veradzenount»], Paris, [1919], p. 150-181. Texte publié en français sous le titre de *Dans ce feu infernal*. Voir Aram Andonian, *Sur la route de l'exil. Souvenirs*, traduit de l'arménien par Hervé Georgelin, [Genève], Métispresses, 2013, p. 159-183.
- 32.** Sur l'histoire de la franc-maçonnerie arménienne, on consultera notamment H. Iordanian, V. Iordanian, Հայ մասնութեան պատմութիւնից [De l'histoire de la maçonnerie arménienne], Érévan, 2014, 94 p.

Lettre
de Barsegh Chahbaz

[1]

Aïntab, le 6 juillet 1915,

Mes chères Hranouch¹ et Zarouhi²,

J'ai reçu hier votre télégramme qui m'a réjoui le cœur d'une façon inexplicable. N'ayant absolument aucune nouvelle de vous depuis près d'un mois et demi, mon imagination était si enflammée qu'il me semblait que non seulement j'allais pas à pas vers le cimetière, mais aussi que vous étiez, vous aussi, tous malades là-bas, que ma femme et mon enfant sont également séparés l'un de l'autre, que Siran³ se retrouve complètement toute seule, que ma mère est déjà morte depuis longtemps, que chacune de mes sœurs est soumise à toutes sortes d'épreuves, etc.

Votre télégramme d'hier m'a rassuré quelque peu. Par la double signature «Hranouch-Zarouhi», très encourageante pour moi, car je veux que vous soyez [toutes deux] ensemble, que vous travailliez ensemble, que vous soyez indulgentes l'une envers l'autre, et surtout à mon égard; si je sors vivant de ces souffrances inimaginables, nous verrons [bien] comment nous retrouver.

Bien entendu, cette tempête passera elle aussi, mais toute la question est de pouvoir tenir bon physiquement, je me croyais en meilleure santé et [2] plus résistant; la fatigue accumulée naguère, le défaut de repas chauds et l'absence de lit ont fait de moi une masse affaiblie qui n'a plus la force de se tenir debout. J'ai sans cesse des vertiges, mon estomac ne peut plus rien digérer, mais alors rien [du tout]! Je vomis même le yaourt. Mes intestins me font souffrir, vraisemblablement parce que je dors à même le sol sur des pierres. J'ai les pieds couverts de plaies.

Ici, ils ont eu la conviction que je serai incapable de poursuivre ma route et cela fait six ou sept jours qu'on m'a fait descendre pour récupérer un peu. Mais comment

se reposer? Sans compter qu'il me reste encore huit à dix jours de route jusqu'à M[amuret ül]-Aziz⁴.

Je ne sais même pas pourquoi on m'envoie là-bas, car je n'ai aucun lien avec cette ville. Il y a six ans de cela, peu après la proclamation du [régime] constitutionnel, j'y ai passé quelques jours en tant que correspondant du [journal] *Arevelk* et j'y ai fait un petit tour avec des officiers du Comité Union et Progrès; nous avons échangé quelques mots et *c'est tout*⁵. Je n'ai aucun autre lien avec Kharberd et je n'arrive pas à comprendre pourquoi on m'emmène là-bas. [3] Au cours de votre travail, faites comprendre au ministère de l'Intérieur, et surtout à Bedri Bey⁶, directeur général de la Police, que s'ils me connaissent en tant que militant du parti dachnakiste⁷, c'est exact, je le suis, mais il faut qu'ils sachent aussi que je n'ai joué aucun rôle actif depuis cinq ans et que tout le pays d'Ararat le sait. Au début de l'année 1910, je suis allé en Égypte et pendant deux ans et demi, soit jusqu'à l'été 1912, je ne me suis consacré qu'au négoce, tout le monde le sait et surtout, beaucoup m'ont critiqué pour cela; puis en août 1912, je suis allé à Paris avec ma famille et jusqu'en août 1914, j'ai énormément travaillé en poursuivant des études de droit. Au cours de cette période, tout au plus ai-je envoyé quelques correspondances au [journal] *Azatamart* [Combat libérateur]⁸, en cédant aux sollicitations pressantes de mes camarades. Mes amis turcs ont tellement apprécié ma vie à Paris que, sur une suggestion de Djavid Bey [en turc, Cavit Bey]⁹, le ministre de l'Éducation, Chevki Bey [en turc, Şevki Bey], ayant recueilli des renseignements très favorables à mon sujet, m'a attribué une bourse mensuelle de 150 francs. L'an dernier, à la même époque, je passais encore des examens; à peine [4] ces derniers étaient-ils terminés

que, dès les premières instructions du consulat, je suis rentré à Constantinople et c'est le consulat qui a payé une partie des frais de voyage. Il doit encore y avoir dans mes papiers le passeport qui m'a été délivré à cette occasion. Si j'avais éprouvé la moindre petite crainte, est-ce que je me serais précipité à Constantinople dans un moment pareil, quand tant d'autres faisaient le contraire? Dès mon arrivée à Constantinople, j'ai demandé mon admission à l'École militaire¹⁰, pour devenir officier d'intendance. Je n'ai pas été accepté car j'avais dépassé la limite d'âge. C'est aussi pour des raisons de santé que je n'ai pas été pris. Mon état de santé ne m'aurait [même] pas permis de devenir simple soldat¹¹ et, au prix de grandes difficultés, j'ai trouvé quarante-trois livres-or pour payer le *bedel*¹². Ensuite, j'ai sollicité à plusieurs reprises le ministère de l'Éducation pour obtenir un poste. On m'a proposé de passer un examen. J'ai été reçu et on m'a donné un poste de surveillant, d'abord au *Sultaniye* [lycée] de Constantinople, puis à celui de Nichantach [en turc, Nişantaşı]¹³, mais je n'ai malheureusement pas pu tirer profit de ces emplois parce que, dans le premier cas, le lycée était trop loin et qu'il m'était impossible de suivre financièrement, dans le second, parce que c'était un poste d'internat. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé pratiquement désœuvré; [5] pour faire passer le temps et aussi pour gagner quelques sous, je me suis mis à faire les encaissements d'*Azatamart*, surtout les encaissements difficiles auprès des banques, de diverses institutions, et à la fin, ils avaient un problème de papiers avec la maison *Modriano*¹⁴, j'étais occupé à le régler quand j'ai été arrêté.

Je vous demande de bien montrer que depuis 1909 jusqu'à ce jour, je n'ai exercé aucune responsabilité au sein du parti, que mon adhésion a été purement théorique, et que je ne me suis exprimé tout au plus qu'à l'occasion de quelques articles.

Hranouch sait très bien combien j'éprouvais de l'aversion pour la vie politique en 1910 et ce que j'écrivais à cette époque.

En faisant comprendre tout cela à Bedri Bey et au ministre de l'Intérieur, vous parviendrez peut-être à obtenir ma libération ou, du moins, un exil en liberté dans un endroit convenable. En prison, je vais mourir, et cela n'est pas juste car je suis absolument innocent. Adhérer à un parti politique n'était pas une infraction, cela était permis par le gouvernement. Comment cela a-t-il pu soudain devenir un délit et pourquoi tous ces malheurs se sont-ils abattus sur moi? Je ne le comprends toujours pas.

Bref, pour expliquer la situation, ne reculez devant aucun sacrifice. Et je garde l'espoir que vous réussirez, car je suis sûr de la justice du gouvernement.

[6] J'espère que vous êtes tous en bonne santé et en sécurité. J'embrasse tous mes neveux et mes sœurs, salutations chaleureuses à mes beaux-frères¹⁵. Hranouch, un baiser pour toi aussi, et un autre pour ma petite Siranik qui me manque beaucoup, tout comme la lumière manque à l'aveugle. Salutations à Maman.

Barsegh

Je pars dans deux jours.

* * *

NOTES

1. Hranouch Chahbaz est l'épouse de Barsegh Chahbaz.
2. Zarouhi Bahri (1880-1958), sœur de Barsegh Chahbaz. Sous l'occupation allemande, Zarouhi Bahri commence à se consacrer à la littérature et, à partir de 1941, publie plusieurs romans en arménien.
3. Siran Chahbaz, fille de Barsegh Chahbaz.
4. M[amuret ül]-Aziz: ancien nom de Harput (en arm., Խարբերդ / Kharberd), localité qui se dépeuple progressivement au profit d'Elaziğ, ville située à 5 km.
5. En français dans le texte.
6. Militant jeune-turc et préfet de police à Constantinople pendant la Première Guerre mondiale, Bedri-Bey est considéré comme le bras droit de Talat, ministre de l'Intérieur et maître d'œuvre du génocide arménien. Cf. Israël W. Charny (sous la direction de –), *Le livre noir de l'humanité*, Encyclopédie mondiale des génocides, préfaces de Simon Wiesenthal et Desmond Tutu, Toulouse, éd. Privat, 2001, p. 130.
Balakian Grigoris (M^{re}), *Le Golgotha arménien, Berlin-Deir es-Zor*, vol. 1, La Ferté-sous-Jouarre (77), Le Cercle d'Écrits caucasien, 2002, p. 57 et note 30 p. 368.
7. Comme son nom l'indique, la Fédération révolutionnaire arménienne [Հայ Յեղափոխական Դաշնակցությունը] a été fondée en 1890, à Tiflis, en tant qu'organisation «révolutionnaire», avec tous ses attributs classiques (drapeau rouge, groupes armés, recours au tribunal révolutionnaire...). Le terme de *Dachnaksoutioun* [Fédération] donne lieu, par abrègement, aux formes de *dachnak* ou de *dashnak*.
8. *Azatomart* [Combat libérateur]: quotidien arménien publié à Constantinople et organe de presse du parti dachnakiste.
9. Mehmet Cavit Bey, Mehmed Cavid Bey ou Mehmed Djavaid Bey (1875–1926) est une personnalité politique turque. Membre du Comité Union et Progrès (CUP), autrement dit du parti Jeune-Turc; il fut pendu pour trahison en 1926, en même temps que le docteur Mehmet Nazim, pour avoir fomenté un complot contre Atatürk.
10. Հարսիյէ / harbiye: formule abrégée pour «mekteb-i harbiye» (en turc), c'est-à-dire l'École militaire.
11. Նեֆեր / nefer (en turc): simple soldat.
12. Պէտէլ / bedel (en turc): littéralement, «équivalent», «contrepartie». Ce terme qualifie un «remplacement». Taxe sur les non musulmans, en échange du fait qu'ils n'étaient pas astreints au service militaire; par la suite, somme versée à l'administration pour s'affranchir des obligations du service militaire.
13. Nichantach [en turc, Nişantaşı] est un quartier chic de la ville de Constantinople [auj., İstanbul]. Il fait partie du district de Chichli [en turc, Şişli].
14. En caractères latins dans le texte.
15. Փեսայ (en arm.): 1. Le «marié» (par rapport à la «mariée»). 2. Gendre. 3. Autrefois, dès les fiançailles, ce terme qualifiait le jeune homme qui se fiançait, non seulement par rapport à sa future épouse, mais aussi par rapport à la famille de celle-ci.

Barsegh Chahbaz (Chahen)

ԲԱՐՍԵՂ ՇԱՀԱԴԱԶ (ՇԱՀԷՆ)

par Minas Khatchatourian

Texte original publié dans le mensuel *Hayrenik*, Boston, mars-avril 1952

Barsegh Chahbaz a appartenu à l'élite des intellectuels révolutionnaires, victimes du génocide des Arméniens dès la grande rafle d'avril 1915.

Il me semble nécessaire d'ajouter aux nombreux écrits consacrés à Barsegh Chahbaz, également connu sous son pseudonyme militant de Chahen, ces quelques lignes qui ont été presque complètement composées à partir d'extraits ou de reproductions des nombreuses lettres que nous avons échangées de 1907 à 1915 (avec de brèves interruptions), quand il se trouvait à Genève, à Constantinople, en province, puis à Paris, et enfin, de nouveau à Constantinople.

À la lecture de cet essai, nombre de lecteurs éprouveront peut-être de l'affliction ou de l'abattement. Il me semble pourtant qu'il est important et même nécessaire de noter par écrit le détail de tous les événements et de tous les épisodes qui ont eu un lien, de près ou de loin, avec la vie et l'œuvre de nos camarades qui ont appartenu à cette élite et qui ont été les premières victimes de l'horrible machination ourdie par notre ennemi séculaire. Ainsi, non seulement nous perpétuerons leur souvenir, mais nous informerons aussi les nouvelles générations sur leurs sentiments et leurs idées concernant les questions internationales.

J'ai connu Barsegh Chahbaz en avril 1906, alors que je venais de revenir du *Yerkir*¹. Je me permets ici d'ouvrir une parenthèse pour dire que j'avais quitté Alexandrie à la fin du mois d'août 1902 pour me rendre à Izmir² sur l'invitation de Hratch (Hayk Tiriakian), puis, peu après, dans une ville du littoral de Cilicie, où je voulais travailler et m'établir définitivement. Du fait du retard des préparatifs de mon départ vers la Cilicie, mon séjour à Izmir s'est prolongé. Dans l'intervalle, il m'était bien entendu impossible de rester inactif à Izmir, où il y avait, à cette époque, beaucoup à faire. Mais outre les activités habituelles de la vie interne du parti en matière d'organisation, de propagande, etc., il y avait aussi la grande collecte de fonds qui touchait déjà à sa fin. Il y avait surtout un autre problème

de grande importance, qui devait être réglé impérativement et qui était lié à une affaire de dénonciation ayant conduit quelques valeureux camarades derrière les barreaux. L'auteur de cette dénonciation était M. Baliozian, un Arménien très riche d'Izmir. La sentence capitale avait été prononcée à son endroit et elle devait absolument être exécutée³. L'attentat contre Baliozian fut réussi; pourtant, sur les indications de l'auteur de l'attentat et contre toute attente, Hayk Tiriakian fut arrêté à son tour, chez lui et en pleine nuit, avant de subir des tortures inouïes et de s'effondrer moralement. Le lendemain matin, on arrêta aussi son épouse, madame Iskouï Tiriakian, ainsi que l'auteur de ces lignes qui, ignorant ce qui s'était passé au cours de la nuit, se rendit chez Hayk comme d'habitude.

Près d'un mois plus tôt, Margar Hovhannessian, natif de Salmast et sujet persan, avait déjà été arrêté et emprisonné, soupçonné de complicité dans le cadre de cette affaire. Ce dernier n'était nul autre qu'Arménak le Fou, surnommé ainsi par ses camarades de Trébizonde; c'était l'un des auteurs de l'attentat contre Ali Pacha, gouverneur de Van, et il avait été spécialement sollicité pour remplacer celui qui devait commettre l'attentat contre Baliozian, au cas où cet homme aurait refusé pour une raison quelconque ou s'il ne pouvait donner suite à la mission délicate qui lui avait été confiée. Arménak le Fou avait été arrêté le jour même où il avait mis les pieds sur le débarcadère d'Izmir car, non seulement il n'avait pas pu s'expliquer sur le poignard dont il était porteur, mais, qui plus est, il avait répondu par une bordée d'injures au policier qui l'interrogeait.

Je ne veux pas m'arrêter longuement sur la vie cérébrale si pénible de ces camarades, ni sur le détail des souffrances qu'ils ont endurées. Je me contenterai de dire que l'auteur de cet attentat était Khoren «Azizoff»⁴, natif de Manissa [en turc, Manisa]⁵; c'était un jeune homme courageux, un ancien *fedayi*⁶ ayant participé, si je ne me trompe pas, à la campagne du corps expéditionnaire de Khanassor⁷. Il fut condamné à mort et Hayk Tiriakian, à



Barsegh
Chahbaz
au Collège
Moorat-Raphaël
© CPA-Valence
Romans Sud
Rhône-Alpes.
Fonds Bassmadjian

la détention en forteresse à perpétuité. Quant à madame Iskoui Tiriakian, Arménak le Fou et moi, nous fûmes tous les trois condamnés à la déportation, chacun dans son lieu de naissance. En ce qui concerne ces derniers, la sentence ne fut appliquée que plus d'un an après avoir été prononcée. Madame Tiriakian fut déportée à Samsun avec son enfant, un mois avant nous; Arménak le Fou et moi fûmes transférés à Constantinople où, après quarante jours d'interrogatoires incessants, Le Fou fut déporté à Trébizonde et moi, à Samsun, ma ville natale. Cette période d'emprisonnement suivie de déportation dura près de trois ans et au début de l'année 1906, je réussis à retourner à Alexandrie. Madame Tiriakian avait été placée sous étroite surveillance à Samsun où elle n'était pas emprisonnée. Par la suite, une semaine avant le rétablissement du régime constitutionnel et à l'initiative de notre organisation à Batumi, elle fut évacuée vers cette ville, en pleine nuit, par un *steamer*. Quant à Arménak le Fou, comme je l'appris plus tard, il avait été transféré de Trébizonde à Kastamuni.

J'ai donc fait la connaissance de Barsegh Chahbaz cette année-là, à la fin du mois de mars 1906, dans notre local de réunion où se trouvaient, entre autres, N. Hangouyts (N. Aghbalian), Mihran Karapetian (qui participa à l'occupation de la Banque ottomane) et bien d'autres que je connaissais déjà. Grâce à la médiation de Mihran Karapetian, Barsegh Chahbaz parvint à m'obtenir un emploi dans la maison de commerce de son cousin germain, Vahan Khorassandjian, fils de sa tante maternelle. Barsegh Chahbaz exerçait déjà les fonctions de directeur dans cet établissement. Ainsi, d'une part, je figurais au nombre de ses collaborateurs dans ma vie professionnelle et, de l'autre, j'en ai été très proche au sein du parti en tant que membre de la même cellule, puis en tant que collaborateur du Groupe auxiliaire du Comité central de la FRA en Cilicie⁸.

Ayant achevé brillamment ses études au collège Moorat-Raphaël de Venise⁹ et imprégné de nouvelles idées, il s'était établi à Alexandrie. Il était révolutionnaire dans l'âme. C'était un révolté au caractère très indépendant, extrêmement audacieux, courageux, avec un tempérament d'anarchiste. Il était doué de capacités et de talents exceptionnels. C'était non seulement un écrivain prometteur, mais aussi un brillant orateur. Il pouvait monter à la tribune et parler pendant des heures sans la moindre préparation, suscitant l'enthousiasme ou l'émotion chez tous ceux qui l'écoutaient; c'était un vrai rhéteur, capable de mobiliser les masses et de les entraîner derrière lui.

Se trouvant encore à Alexandrie, il apportait sa collaboration à plusieurs journaux, notamment au *Razmik* [Le Combattant]¹⁰ de Rouben Zartarian. Il avait lui-même entrepris la publication du journal *Mtrak* [La Cravache], après avoir publié un périodique enflammé intitulé *Krak* [Le Feu], dont seuls un ou deux numéros virent le jour.

Dans la vie de Barsegh Chahbaz, un événement joua un rôle majeur et déterminant, révélant et montrant de façon éclatante, au grand jour, son tempérament rebelle de révolutionnaire. Il bouleversa sa vie qui suivait jusque-

là un cours tranquille, mais qui prit un virage important. Sans cet événement, il est très probable qu'un autre destin lui aurait été réservé et qu'il n'aurait pas été concerné par la grande rafle d'avril 1915. Cet événement se produisit au début de l'année 1907. Deux révolutionnaires russes ayant fui la Russie furent arrêtés à Alexandrie et un mouvement international se forma en faveur de leur libération, à l'initiative d'intellectuels progressistes et épris de liberté. Une personnalité ayant le tempérament et le caractère de Barsegh Chahbaz ne pouvait, bien entendu, ignorer un tel mouvement dont il devint très vite l'un des dirigeants.

On organisa de grosses manifestations de protestation et de sympathie en faveur des deux révolutionnaires russes, on jeta des pierres sur le consulat de Russie, on tint des meetings et on prononça des discours enflammés à la Bourse d'Alexandrie. Et Barsegh Chahbaz était l'un des principaux orateurs. Il prononça, en français, un discours véhément au cours duquel il donna libre cours à sa rage et à sa colère contre le régime tsariste, et termina son intervention en s'écriant « À bas le tsarisme ! À bas la tyrannie »¹¹.

À partir de ce jour-là, Barsegh Chahbaz fut considéré comme le coupable idéal, comme le principal responsable de ces manifestations et fut, en conséquence, l'objet de filatures, d'autant plus qu'à l'occasion d'un incident qui l'avait naguère opposé à un Grec, il avait des antécédents connus de la police. Il était donc sous surveillance étroite et constante de la police. Alors que des agents s'étaient mis à flâner tout autour de sa maison avec l'intention manifeste de l'interpeller, écoutant les conseils de ses camarades et de ses amis, et cédant surtout aux demandes pressantes de sa mère, Barsegh Chahbaz quitta la ville en pleine nuit, passa par Le Caire et arriva à Port-Saïd, où il trouva refuge sur le vapeur Isis de la compagnie britannique P & O¹². Il n'avait quitté Port-Saïd que depuis quelques jours, quand je reçus de Barsegh Chahbaz la lettre suivante, écrite à bord du bateau et postée à Brindisi le 12 février 1907 :

« Et il est arrivé ce qui devait arriver. Après avoir dû fuir la Turquie¹³, nous avons également dû fuir l'Égypte. Et si cela continue, je crois que plus aucun pays ne voudra de gens tels que moi. J'ignore si tu l'as appris, mais sache que ces scélérats m'ont collé l'étiquette d'anarchiste. Il y a dix voyageurs à bord, neuf Britanniques et moi. Le bateau affronte une forte tempête. Cinq ou six Britanniques ne sortent déjà plus de leur lit. »

Faisant allusion à un membre de la police secrète répondant au nom d'Aba Hafiz, il écrit :

« Tout comme il avait naguère essayé avec d'autres, cette fois, il a voulu se servir de moi non seulement pour renseigner la police locale de l'endroit où tu te trouves, mais aussi pour servir notre ennemi anthropophage et insatiable pour l'éternité. Quoi qu'il en soit, je te prie à présent de suivre point par point tout ce qui pourrait se passer autour de cette question et de me tenir informé au jour le jour, de manière détaillée, sur le cours des événements. Hier matin, j'ai lu dans un journal publié au Caire que la police a fini ses investigations concernant l'affaire des Russes et que seules les enquêtes relatives à Canivet et à Campos n'étaient pas encore terminées. Il est clair que c'est encore un horrible mensonge de la police. J'espère que tu es désormais convaincu que tous les gouvernements sont des nids de coquins et de gredins. Il faut être plus malins qu'eux et ne pas se laisser bernier par leurs déclarations ridicules. »

Il me recommandait ensuite de ne pas ébruiter son départ d'Alexandrie.

« Car, disait-il, tous les gouvernements du monde sont de mèche. J'arriverai demain soir à Brindisi et de là, j'irai à Genève. Écris-moi à Genève, soit à l'adresse du Drochak [Le Drapeau]¹⁴, soit à celle de [Haroutioun] Kalfayan. Écris aussi à Kalfayan, en quelque sorte pour me présenter et me recommander. Tu verras ensuite Aghasser et tu lui

demanderas également une lettre pour me recommander auprès du Bureau ou encore une lettre adressée à un camarade de sa connaissance à Genève. »

Même dans sa condition de fugitif, sans penser à sa situation, il n'oubliait pas ses articles et m'écrivait :

« Tu trouveras, chez moi, un sous-main sur le piano. Il contient le brouillon de la troisième partie de mon article consacré aux pères mékhitaristes¹⁵ et rédigé sur des feuilles « grand format », ainsi que le début de la quatrième partie. Envoie-moi le tout à Genève, dès que tu auras reçu cette lettre. »*

Quand, par la suite, Barsegh Chahbaz revint à Alexandrie, il nous raconta une histoire amusante sur son voyage. Ayant pris la fuite en pleine nuit, il n'avait pas eu le temps d'emporter d'autres habits ou des vêtements de rechange. Il était donc monté à bord du vapeur avec ce qu'il avait sur le dos. À l'heure du dîner et du souper, en tant que voyageur de première classe, il prenait son repas parmi des voyageurs britanniques qui avaient l'habitude de prendre place à table, toujours vêtus d'un habit de soirée sombre. Et pour cacher son col amidonné désormais sale et même encrassé, il relevait le col de sa veste avant de rejoindre ses commensaux. Étonnés, interloqués, les Britanniques observaient cet étranger *incorrect* et *ignorant les règles élémentaires du savoir-vivre*, et n'arrivaient pas à s'expliquer cette conduite « inconvenante » et « déplacée ». Tout à fait imperturbables, ils ne se seraient jamais permis de poser la moindre question à ce jeune inconnu, malgré leur réprobation. Deux jours plus tard, il se trouva enfin, parmi eux, quelqu'un qui osa engager la conversation avec Barsegh Chahbaz et lui demander la raison de son inconduite. Ne maîtrisant pas suffisamment l'anglais pour expliquer sa situation, Barsegh Chahbaz se contenta de dire : *I am a political man*...*

Ces paroles suffirent pour faire comprendre aux Britanniques de quoi il en retournait. Non seulement ces derniers cessèrent de lui jeter des regards torves, de le regarder de travers, mais ils se mirent, bien au contraire, à lui témoigner toute leur sympathie. Barsegh Chahbaz racontait cet épisode et riait de bon cœur.

Dans sa deuxième lettre datée du 13 février 1907, également écrite à bord du bateau, Barsegh Chahbaz faisait des recommandations :

« Tu vas récupérer le Mauser qui se trouve, avec ses munitions, dans le tiroir de gauche de mon bureau, ainsi que le second Mauser que j'ai confié à G. Garde-les jusqu'à mon retour et mets-les en sécurité. »

Nous avons naguère sorti ensemble ces armes d'un vapeur. Après le retour de Barsegh Chahbaz, nous les avons envoyées en Cilicie avec Ferid-Djemil (Tigrane Tsamhour).

* * *

Barsegh Chahbaz arriva à Genève et répondit le 18 février 1907 à une lettre que je lui avais écrite et dans laquelle je l'informais que le commissaire de police avait tenu des propos indulgents à son sujet.

« Ces belles paroles dans la bouche de tel ou tel de ces messieurs de la police ne relèvent que d'une redoutable hypocrisie. Bien entendu, mon cousin est optimiste dans ce genre d'affaires, car il n'a pas idée de ce que représente l'appareil policier dans le monde, de ce qu'est vraiment cette machine monstrueuse que l'on appelle « gouvernement ». Néanmoins, ce n'est pas la peur qui me conduit vers cette logique. Sachez bien que mon caractère recèle une énorme dose d'audace, mais quand la meute des agents de la police secrète est venue assiéger ma maison en pleine nuit, que j'ai vu les larmes de ma mère et que j'ai entendu ses supplications, j'ai fait ce choix pour la tranquilliser et lui donner satisfaction. Au lieu de m'écrire*

des choses pareilles, il vaudrait mieux que vous me disiez ce que sont devenus les autres, s'il y a eu d'autres arrestations, si ce dossier est enterré ou non, afin que je puisse me faire moi aussi une idée de la situation. »

Dans la maison de commerce de son cousin, qui était une société anonyme, Barsegh Chahbaz bénéficiait d'une *procuration** qui faisait de lui un fondé de pouvoir, dont la signature engageait la responsabilité de la société. Et pour montrer les traits accentués de son caractère et son sens de la morale, je cite ici ses propres paroles concernant des observations qu'il avait faites à un actionnaire de la société, qui se trouvait de passage à Alexandrie :

« Pour en venir à monsieur Henry, je ne crois pas qu'en tant que patron, il éprouve le besoin de s'intéresser aux orages de ma vie personnelle, de ma vie politique, et dans ce cas, je ne crois pas non plus qu'il puisse penser avoir le droit de porter un jugement sur mes malheurs, en se considérant l'égal de monsieur Vahan [Khorassandjian]. Monsieur Vahan peut se permettre, en sa qualité de frère¹⁶, de penser et de me dire [certaines] choses, et je peux accepter ses objections ou ses conseils, mais je n'ai jamais rien fait pour mettre le patron* de la maison de commerce en porte-à-faux*. Non et non ! Je n'abuserai pas de la procuration* car, comme je suis révolutionnaire, notre Dieu, c'est la morale suprême, n'est-ce pas ? Pour le moment, j'attends l'argent pour partir au plus vite. »*

Il n'était pourtant pas encore parti. Il était resté encore un peu à Genève et entretenait avec moi une correspondance régulière depuis « Jérusalem ». Ainsi appelait-il Genève. Il avait commencé, au plus profond de lui-même, à vivre et à se promener dans cette atmosphère dont il avait toujours rêvé. Sans aucun répit. Il s'intéressait aux affaires du parti à Alexandrie et m'informait sur des questions qui m'intéressaient, me donnait des nouvelles de nos camarades. Dans une lettre du 22 février 1907, il écrivait :

« Tu sais bien ce qui est du ressort du comité « Labyrinthe ». Le congrès a commencé. J'ai écrit, aujourd'hui, une lettre à [Rouben] Zartarian au sujet de notre fameux rapport. Je vais t'envoyer, très prochainement, un ou deux livres pour que tu les lises. Que sont devenues nos platitudes de là-bas ? Écris-moi ! Je passe mon temps presque tous les jours avec Siamanto et parfois avec Kalfa[yan]. »

Genève l'enthousiasmait beaucoup. Il y était dans son élément. Le milieu, la fréquentation quotidienne de ses camarades avaient créé en lui une joie intérieure intense. Le 27 février 1907, il écrivait :

« Je suis revenu hier de Lausanne, où j'étais allé assister à un spectacle de danses [traditionnelles] organisé par les étudiants. J'ai vu Aghbalian qui se trouve à présent là-bas et qui poursuit ses études. J'ai eu, à cette occasion, l'honneur de faire la connaissance de nombre d'étudiants et d'étudiantes. »

Chahbaz cite ici son interlocutrice qui s'exprime en arménien oriental :

« [...] et notamment, de jolies jeunes filles, comme on dit, qui étudient la littérature et, surtout, les sciences sociales. Elles sont toutes « socialistes » et « libre-penseuses », et nous avons passé une soirée très agréable avec elles, Siamanto, Mar¹⁷ et moi.

« Vous venez bien d'Égypte, monsieur ?

– Mais oui, mademoiselle. Et vous ?

– D'Érévan, du Zanguézour et d'Akhhaltsikhé.

– Vous êtes étudiante ?

– Oui, monsieur. Et je suis très occupée, je dois préparer mes examens en sciences sociales. Et vous ? Vous n'étudiez pas ?

– Non, mademoiselle. Malheureusement, je suis déjà dans les affaires.

– Ah ! Que me dites-vous là ? C'est vrai ?

– Oui, mademoiselle. Qu'y a-t-il d'étonnant ?

– Alors vous devez être riche. Vous êtes donc un capitaliste, un bourgeois, c'est ça ?

– Mais non, mademoiselle. Je ne serai jamais capitaliste.

– Vous êtes un homme de lettres vous aussi, comme Siamanto ?

– Vous aimez le style de Siamanto ?

– Ah oui ! Mais je ne comprends pas toujours très bien. Il va chercher de ces mots, comme « գորովածանր » ou « մատեան »¹⁸, que je ne comprends pas tout de suite... Monsieur, ne voudriez-vous vraiment pas venir à l'université, ne serait-ce que comme auditeur libre ?...

– Oui, mademoiselle. Je suis déjà allé suivre un ou deux cours d'économie politique...

– Ah ! Vous vous intéressez à l'économie politique ?

– Beaucoup.

– Moi aussi. Il y a justement une conférence demain, vous savez. Je serais ravie si vous vouliez bien m'y accompagner. J'ai été très heureuse de faire votre connaissance. Je trouve votre parler, en arménien occidental, très agréable. »

Et la conversation se prolongea des heures et des heures, puis se transforma peu à peu en polémique. Car il se trouva que l'une des demoiselles était social-démocrate, l'autre, socialiste-révolutionnaire, et moi, dachnakiste (soit, selon leur vocabulaire, nationaliste-chauviniste). Nous parlâmes donc de politique et il fallait vraiment écouter ces délicates demoiselles ! Les formules horribles d'évolution caractéristiques des conceptions de Marx ou encore d'« exécution communiste » des intérêts économiques de classe deviennent toutefois savoureuses dans la bouche de ces demoiselles, surtout quand elles discutent entre elles et qu'elles appartiennent à deux fractions opposées...

La sœur de Simon Zavarian est ici. Une social-démocrate terrible. Tu ne devineras jamais ce qu'elle a dit l'autre jour, au cours d'une conversation. « Ah, monsieur Chahbaz ! Vous ne pouvez pas comprendre nos conceptions... » Essaie de ne pas lâcher de jurons !...

Minas, voilà ma vie telle qu'elle est à présent !

J'ai fait le retour, de Lausanne à Genève, à bord d'un vapeur. Magnifique.

Je te prie d'ouvrir le tiroir de droite de mon bureau et parmi tous les papiers qui s'y trouvent, il doit y avoir le deuxième feuillet de mon article intitulé L'Anti-Révolution. Cherche-le et envoie-le moi au plus vite, je t'en supplie. »

Subjugué par la vie à Genève, qui correspondait si bien à son caractère et y était si conforme, il continuait cependant à être préoccupé par ses « affaires ». Il recevait régulièrement de mes nouvelles et ne pouvait s'empêcher de donner son avis, de se hérissier contre tel ou tel point de vue que nous avions exprimé, dès lors que cela concernait son travail ou des conseils que nous lui avions prodigués pour faciliter son retour. Voici ce qu'il écrivait dans une lettre datée du 7 mars 1907 :

« Je suis très heureux, Minas, car toi qui es encore « inexpérimenté », tu es sur le point de laisser peu à peu de côté les logiques bourgeoises du style ta fuite est une erreur, etc.

Quel jugement insupportable vous formulez ! Tu as pris la fuite, tu es donc coupable. Peut-on raisonner ainsi ? Tout d'abord, comment peut-on affirmer que j'ai pris la fuite ? Et quand bien même ce serait le cas, peut-on me sanctionner en se fondant sur une supposition du genre : Tu t'es rendu coupable d'avoir pris la fuite. Puis tu me demandes si je suis un assassin ou un criminel, pour avoir pris la fuite. Lis un peu les histoires de révolutionnaires et tu verras que nombre d'entre eux ont été condamnés et même exilés à travers le monde pour avoir participé à une manifestation ou pour avoir prononcé un discours. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas t'agacer sur ce sujet qui a mis mes nerfs à rude épreuve, qui m'a donné l'occasion d'être encore plus furieux et de me renforcer dans mes convictions. »

Et continuant sur le même ton, il ajoute :

« Ce qui veut dire à présent que ce n'est pas pour me demander une ou deux bricoles qu'ils me recherchent, n'est-ce pas ? Ah ! Naïfs que vous êtes ! Je ne peux hélas te pardonner, toi en particulier. En accordant de l'importance aux paroles du gouverneur, vous avez fait rire, ici, tous ceux qui ont un minimum d'expérience. J'attends que tu m'écrives le compte-rendu détaillé du procès. »

Et passant de nouveau à ses activités de prédilection :

« Je vais bien, de manière générale. Jacques-Léon (Nevrouz) est ici, lui aussi. Celui-ci, Siamanto et moi passons plutôt du bon temps ensemble. Pour le congrès, c'est « 11.9.15.15.2 »¹⁹. Mais tu dois être le seul à le savoir. J'ai déjà écrit ce qu'il faut à Zartarian pour qu'il me réponde, car peut-être bien qu'ils me convoqueront.

La vie du Dachnaksoutioun suit son cours et tout va globalement bien. Il y a pourtant un problème, assez délicat, avec les nouveaux, c'est-à-dire avec les dachnakistes socialistes. Les Arméniens de Turquie et tous les militants sensés d'Arménie russe sont opposés à ce courant, mais ils se heurtent à une assez grande difficulté, car aucun « novice » d'Arménie russe ne veut accepter l'idée d'une Question arménienne isolée, et tous ces nouveaux sont partisans d'un je ne sais quel internationalisme nauséabond²⁰, mal compris, qui est fondé sur des considérations économiques de classe et qui va nous être fatal. Je crois cependant que le congrès réussira à réduire les divergences d'opinion et qu'il élaborera deux projets distincts, l'un pour le Caucase et l'autre, pour l'Arménie turque. Certains militants d'Arménie turque soutiennent toutefois qu'il faut laisser tomber le Caucase, car le Dachnaksoutioun a été créé pour défendre la Cause arménienne, et qu'il faut donc concentrer nos forces en Arménie turque et seulement là²¹. Bien entendu, nous nous reverrons. Il y a beaucoup de choses que je ne veux pas écrire dans une lettre. Nous en discuterons, longuement. Veuillez seulement à ce que je sois reconnu innocent. »

Barsegh Chahbaz souhaitait revenir au plus vite à Alexandrie, mais on aurait pourtant dit qu'il exprimait ce désir malgré lui, tant il était attaché de tout son cœur et de toute son âme à Genève, où son engagement et ses activités revêtaient un caractère dynamique. Il avait une relation quasi fusionnelle avec cette ville. Dans sa lettre du 23 mars 1907, il écrivait :

« J'ai bien reçu tes lettres des 16, 21 et 23 [février]. Et cette fois, c'est moi qui ai tardé à répondre. Mais j'étais extrêmement occupé. Tout d'abord par le Drochak [Le Drapeau], pour lequel j'ai traduit une lettre de Quillard²² et j'ai aussi écrit un article intitulé Ne te sépare pas de ta terre²³. En outre, j'ai donné une conférence dans la salle de l'Hôtel de l'Ours, à l'occasion de la mort de Christapor Mikaëlian ; ensuite, à l'invitation des étudiants arméniens de la ville, j'ai fait, dans la soirée de samedi dernier et dans la même salle, un exposé contradictoire* qui était consacré à l'Altruisme et qui a duré près de deux heures.*

Comme tu peux le constater, je ne passe pas mon temps à ne rien faire. Par ailleurs, c'est moi qui écris tous les éditoriaux du Razmik [Le Combattant] depuis un certain temps. Il faut donc que tu sois indulgent. Mon retour est proche et, bien entendu, j'ai beaucoup de choses à te dire sur notre Révolution, des choses que je ne veux évidemment pas écrire dans une lettre.

À la rédaction, nous avons été récemment informés que le congrès pourrait s'achever dans deux semaines.

Une question pour toi et seulement pour toi. Il semblerait que Vramian ne se rendra pas en Amérique. Certains camarades des États-Unis me proposent d'y aller comme rédacteur du Hayrenik [La Patrie] et comme conférencier, pour un salaire mensuel de deux cents francs. Je n'ai rien répondu de précis. Écris-moi pour me donner ton avis. D'un autre côté, la direction de la rédaction du Razmik est une question qui va également se poser, car il est probable que Zartarian vienne ici.

J'ai beaucoup de choses à dire, de manière générale, sur l'état du Dachnaksoutioun et plus particulièrement sur le congrès.

C'est à peine maintenant que je me rends compte de ce que je vau, de mes qualités qui ne se révélaient pas parmi nos camarades « tarés » d'Alexandrie. Ce n'est pas de la fatuité, Minas, tu peux me croire, mais une prise de conscience qui accroît mes forces, alors que là-bas, il n'y avait que le désespoir. Attends encore un peu, le temps que je revienne. »

Revenant une fois de plus sur son « affaire », qui était devenue pour lui une sorte de cauchemar, Barsegh Chahbaz poursuivait :

« Pour en venir à mon affaire, je ne me fais pas d'illusions et j'ai bien compris qu'il n'y a pas d'autre solution que de passer trois ou quatre mois en prison. Bon sang, je ne veux pas mourir si jeune ! Mais au fond, si tu y réfléchis, il vaut encore mieux trois ou quatre mois de prison. Même s'ils ont classé l'affaire, ils m'arrêteront quand même à mon retour. Je me souviens très bien que quand j'ai été arrêté, la fois passée, dans le cadre de l'affaire des Grecs, celle-ci avait déjà été classée et mon avocat avait dénoncé cette situation. Mais le tribunal avait considéré que lorsque aucune suite n'est donnée à une affaire du fait de l'absence du prévenu, la procédure reprend son cours dès que l'accusé est arrêté. Je serai donc de retour dans quelques jours. Mais je vais encore attendre cette fameuse réponse définitive promise. De toute façon, ce voyage à Genève m'aura été très profitable. Tu verras. »

C'est un fait, ce séjour à Genève lui a été très utile et même profitable, en ce sens que cet incident a été, dans la vie de Barsegh Chahbaz, un vrai tournant qui a provoqué un bouleversement fondamental dans sa vie, dans son tempérament, dans son caractère et dans sa façon de penser, tant et si bien que ses convictions, ses conceptions concernant l'humanité en général, mais aussi la patrie et

le peuple arménien en particulier, se sont bien ancrées, qu'elles se sont cristallisées, avant de le pousser et de le précipiter dans le cours sinueux du militantisme social et révolutionnaire.

Après cet incident, dont nous avons parlé précédemment et grâce à lui, les quelques mois que Barsegh Chahbaz a passés à Genève créèrent chez lui une force nouvelle et irrésistible de sorte que Barsegh, qui était déjà d'un naturel courageux et audacieux, devint plus sûr de lui, plus impétueux, et se livra corps et âme à l'œuvre révolutionnaire qu'il aimait tant. Après avoir commenté, à la fin de sa lettre, le coût de la vie particulièrement élevé à Genève, il insistait sur la nécessité de lui envoyer de l'argent, et poursuivait :

« Il y avait, à la rédaction, une vieille bicyclette, qui avait été laissée là par Mickaël Hovhannessian, à présent rédacteur du Jamanak [Le Temps]. Je l'ai prise, je l'ai fait réparer et je vais souvent me promener à bicyclette, tout près de la rédaction, sur les belles rives de l'Arve.

Hier, j'ai fait la connaissance de madame Ilse Frapan²⁴, une célèbre femme de lettres allemande, qui est aussi arménophile. Elle m'a témoigné une grande sympathie et m'a invité chez elle. J'irai peut-être dimanche. Salutations de Kalfa[yan], qui attend ton article. »

Barsegh Chahbaz quitta Genève et rentra à Alexandrie. Quelques jours plus tard, il se présenta devant le tribunal. Celui-ci, fort heureusement, prononça un jugement en sa faveur et le reconnut innocent. Définitivement affranchi du cauchemar de l'arrestation, il reprit ses activités professionnelles sans risque d'être inquiété. Et parallèlement à son travail dans la maison de commerce, il continua [...].²⁵

À Lausanne, Barsegh Chahbaz fit la connaissance de mademoiselle Hranouch Lusignan, une étudiante. Il avait toujours entretenu une relation épistolaire avec elle, depuis Alexandrie. L'un comme l'autre s'accommodait



Barsegh
Chahbaz avec
un groupe
de camarades
© CPA-Valence
Romans Sud
Rhône-Alpes.
Fonds Bassmadjian

difficilement de l'univers commercial. Barsegh me lisait parfois des extraits de lettres de mademoiselle Lusignan, qui lui suggéraient de prendre ses distances avec le monde du commerce, de démissionner de son travail et de répondre à sa vraie vocation.

« Qu'as-tu de moins que Zohrab ? lui écrivait mademoiselle Lusignan. Que te manque-t-il ? Le talent ? La capacité à écrire, à parler, ou encore la hardiesse et l'audace ? Pourquoi ne pas achever un cursus de droit pour devenir avocat, ce qui te permettrait non seulement d'exercer une profession indépendante et de gagner ta vie, mais aussi de te montrer plus utile dans ton engagement public ? »

Il ne fait pas de doute que ces suggestions exercèrent une influence profonde et bienfaisante sur Barsegh Chahbaz. En fin de compte, il décida de démissionner de son travail et de quitter Alexandrie. Mademoiselle Lusignan y arriva et ils se marièrent peu de temps après. La cérémonie eut lieu en août 1912. Barsegh Chahbaz et sa fiancée étaient tous deux opposés aux usages conventionnels et admis. Ils firent venir un prêtre et, en pré-

sence de deux « spectateurs », dont l'un était son cousin V. Khorassandjian, et l'autre, M. Khatchatourian, ils se marièrent dans l'appartement de monsieur A. Karamanian, ce dernier étant le parrain du mariage.

Quelques jours plus tard, Barsegh Chahbaz fit ses adieux à ses camarades et quitta Alexandrie, pour commencer une nouvelle vie, tout à fait différente. Ses premières nouvelles de Paris me parvinrent par une carte du 4 septembre 1912. Enthousiaste au plus haut point, il m'écrivait :

« Nous avons fait un magnifique voyage jusqu'à Marseille, et de là, à Paris, où nous sommes arrivés le 2 septembre. Nous avons trouvé un appartement provisoire dans le Quartier latin, le quartier des étudiants ; il y a, d'un côté, le Panthéon*, et de l'autre, le Jardin du Luxembourg*, juste à côté du boulevard Saint-Michel*. Un milieu animé, au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Il y a partout, des librairies, des étudiants, des étudiantes. La vie est propre et moins chère qu'à Alexandrie. Nous allons pouvoir louer un appartement de trois ou quatre pièces pour un loyer annuel de six cents ou six cent cinquante francs. Content, je suis on ne peut plus* content. La Compagnie d'Entreprises²⁶ m'a peut-être remis, une fois de plus, sur le chemin de mon idéal. J'ai reçu une lettre de Vramian, il est enthousiasmé par ce que je fais. Il va partir en mission à Van. Écris-moi et envoie-moi les lettres qui sont arrivées. »*

Et c'est ainsi que notre correspondance reprit.

À Paris, Barsegh Chahbaz suivit des cours de droit. À côté de ses études, il s'intéressa à la vie du parti, à son organisation, ainsi qu'aux mouvements internationaux. Dans une carte du 6 septembre 1912, il écrit :

« J'espère que vous allez tous bien. Nous sommes dans la magnificence de la Sorbonne. Je te souhaite de la découvrir à ton tour. Outre ceux de la faculté de droit, j'ai l'intention de suivre les cours de l'École des Hautes Études sociales²⁷. N'oublie pas tout ce que je t'ai dit sur

Avec un groupe
de camarades
© Fonds
ARAM-Marseille.
Collection I.
Bassmadjian

Barsegh Chahbaz
avec un camarade
à Amassia
© Fonds
ARAM-Marseille.
Collection I.
Bassmadjian



Alexandrie. Renforcez la structure autant que faire se peut.»

Puis ses cartes et ses lettres se succédèrent. Le 24 septembre 1912, il écrivait :

« J'ai reçu tes lettres, tes petits mots et je t'en remercie. Vous avez vu ça ? Même Kalfa [Haroutioun Kalfayan] s'est fiancé ! J'attends que tu m'écrives une longue lettre circonstanciée. Est-ce que tu t'es un peu consacré au travail organisationnel ? Ne laisse pas les jeunes tout seuls. Minas, Minas ! Haykazoun est-il à Alexandrie ? Va-t-il bien ? Il ne donne plus signe de vie. Il devait m'envoyer une ou deux photographies, où est-il passé ? »

Malgré toutes ses occupations, Barsegh Chahbaz trouvait toujours le temps de m'écrire, pour me donner de ses nouvelles et surtout pour me tenir informé des affaires du parti. Voici ce qu'il m'écrivait dans une longue lettre en date du 19 octobre 1912 :

« J'ai bien reçu ta carte du 7 et ta lettre du 10. Écris-moi ! me dis-tu. Que t'écrire ? Paris sera toujours Paris. Cette ville est, de fond en comble, différente des*

viles telles qu'Alexandrie, des pays tels que l'Égypte. Il y a, ici, une vie intellectuelle, une vie politique, une vie estudiantine, qui ont une grande valeur pour qui sait les apprécier. Il y a, tous les jours, des conférences sur tel ou tel sujet. Quant aux rassemblements révolutionnaires organisés par tel ou tel parti avant-gardiste, ils ont lieu presque continuellement.

Nous sommes allés à la première conférence donnée par Hervé, dès sa sortie de prison. Il y a eu des heurts entre anarchistes et communistes, d'une part, et Jeunes Gardes*, de l'autre, et malgré la présence d'une foule de cinq mille personnes, les Browning ont parlé. Je suis allé à la CGT et je me suis entretenu avec le Secrétaire Desmoulin*. Son attitude a témoigné d'une grande sympathie. J'y retournerai. Nous œuvrons, autant que faire se peut. Que faire d'autre ? Mais je n'ai aucune nouvelle de Sazonoff²⁸ et je suppose que tu m'avais écrit cela pour plaisanter, car tu sais bien qu'un modeste citoyen tel que moi n'a pas les moyens d'entrer en relation avec de tels bourgeois.*

Pour en venir aux affaires du parti, contente-toi de savoir que tous ceux qui sont capables de construire quelque chose, aussi bien au Yerkir qu'à l'étranger, ne restent pas les bras croisés. Selon l'avis général de nos camarades, le temps est venu pour les communautés arméniennes établies à l'étranger de s'intéresser activement à l'état du Yerkir, bien entendu sans fanfaronnade. La situation, et notamment celle des Arméniens, est si exceptionnelle que le souhait de T. mérite un examen sérieux. Et celui-ci est sur le point d'être effectué. Je ne peux dire qu'une chose pour le moment, et encore est-ce en me fiant à ton sérieux et à ta discrétion que je connais bien.*

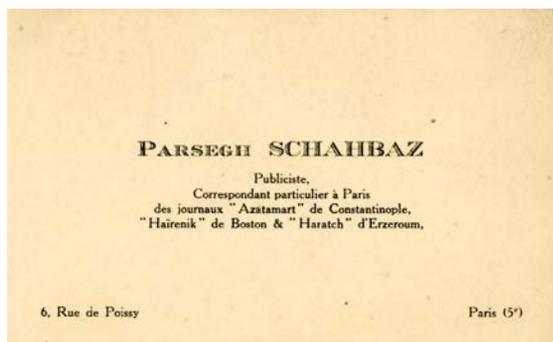
À vrai dire, dans ces conditions, comme une nouvelle façon de penser apparaît et qu'une ère nouvelle est sur le point de commencer, vous pouvez activer un peu Alexandrie et Le Caire. Tu comprendras, bien entendu, que, vu la conjoncture actuelle dans les Balkans, la colonie [arménienne] d'Alexandrie est appelée à devenir la plus sûre, comme une base arrière. Minas, donnez-vous la main! Structurez l'organisation, afin que dans l'hypothèse où il y aurait du nouveau et où l'on vous demanderait quelque chose, vous soyez en mesure de répondre aux besoins du moment.

Je sais bien que tu t'intéresses à tout cela, mais ne m'adresse pas des paroles de « brouillerie ». Ton ardeur doit s'exprimer, surtout aujourd'hui, par une participation « concrète » aux travaux locaux en matière d'organisation. Mes paroles concernent aussi Tigrane et Haykazoun. C'est vrai, nous vivons des moments historiques et c'est précisément la raison pour laquelle chacun doit s'atteler à sa tâche, si insignifiante soit-elle.

Ma mère est arrivée. À présent, Hranouch et moi, ainsi que nos mères respectives vivons dans notre appartement qui est très agréable. »*



Barsegh Chahbaz
et son épouse
Hranouche
© CPA-Valence
Romans Sud
Rhône-Alpes.
Fonds Bassmadjian



© CPA-Valence
Romans Sud
Rhône-Alpes.
Fonds Bassmadjian

Près de deux mois après avoir reçu cette lettre de Barsegh Chahbaz, j'ai reçu une carte datée du 3 décembre 1912 et dans laquelle il demandait des informations détaillées sur Rechtouni, Damadian et, de manière générale, sur les orientations des Arméniens d'Alexandrie.

« Nous avons besoin d'eux », m'écrivait-il. Et il ajoutait « Gharib [Avétis Aharonian], Varandian, Kadjaznouni sont à Paris, en ce moment même, et vont y travailler. »

Je reçus ensuite, le 31 décembre 1912, une longue lettre, avec le contenu suivant :

« J'ai bien reçu tes diverses lettres.

Il est bon que tu nous tiennes informés, comme tu le fais, de ce qui se passe en Égypte. C'est vrai que tous les Arméniens, jusqu'aux rebuts de la société, se passionnent aujourd'hui [pour l'actualité], que tout le monde s'active, et il y a bien des choses à dire et des critiques à faire à l'adresse de beaucoup de gens, mais ce n'est pas le moment. Ce n'est pas le moment. L'heure est si délicate, si intéressante et si chargée d'espoirs que toutes les dissensions internes doivent être tuées. Dans la phase actuelle, les polémiques ne peuvent avoir que des conséquences négatives. Imagine-toi que, ici, nous avons engagé une collaboration avec Tchobanian, avec Mostitchian (de Londres), avec Aghaton Bey, et même avec Hambarzoum Arakelian²⁹ et Samson Haroutiounian, pour atteindre certains buts et notamment l'autonomie de l'Arménie, à l'instar du Liban, sous contrôle européen et avec des garanties européennes. C'est là, le seul règlement possible, sérieux et heureux, de la Question arménienne. Dans ces conditions, je te le répète, il ne faut surtout pas affûter les oppositions. Bien entendu, à notre avis, il faut que la collecte que vous venez d'entreprendre soit aussi fructueuse que possible.

Les camarades du Yerkir sont décidés à riposter, si nécessaire et dans la mesure de leurs possibilités, mais il faut pour cela disposer de moyens et ceux-ci doivent être fournis depuis l'étranger. Poursuivez donc votre travail

avec ardeur ! N'oubliez pas non plus Le Caire et envoyez l'argent à Constantinople.

Les affaires du journal vont plutôt bien. Il y a, de toutes parts, une demande considérable. Je t'ai envoyé les deux premiers numéros³⁰. Tâchez de le faire connaître autant que faire se peut. Je l'ai également envoyé à l'adresse de quelques journaux d'Égypte.

Si tu vois dans la presse un article qui en parle, envoie-le moi. Je veux aussi te dire ceci et mes propos s'adressent principalement à toi : si Damadian et ses camarades veulent pousser la Cilicie en avant et s'ils espèrent réussir, vous n'avez, là-bas, aucune raison directe ou indirecte de vous y opposer. Je ne crois pas moi non plus, je ne peux croire que leur démarche soit sérieuse, je pense, par exemple au départ des Rechtouni pour Zeytoun, mais il n'y a pas besoin de s'inquiéter particulièrement pour les contrecarrer*.*

Ainsi donc, puisque nos gars sont enthousiastes, profitez de l'occasion, resserrez les rangs et gonflez les effectifs de l'organisation. »

De part et d'autre, il y eut une longue pause dans notre correspondance. Se consacrant à ses études, Barsegh Chahbaz, bien entendu, n'avait plus le temps de m'écrire de longues lettres, et j'attendais, quant à moi, de ses nouvelles qui tardaient à arriver.

J'ai reçu, enfin, une lettre datée du 13 mai 1913, par laquelle il m'informait que ses moyens financiers étaient sur le point de s'épuiser ; il me faisait une série de recommandations à ce sujet et ajoutait :

« Je me prépare à passer mes examens. Dans un mois, je me présenterai aux épreuves. Pour le moment, je suis très content. J'engrange des connaissances dans ma tête tous les jours, tant et si bien que j'ai bon espoir de me faire remarquer autrement dans deux ou trois ans et de me rendre utile à la société.

As-tu eu une entrevue avec Aknouni ? Que fait-il ? Quelles impressions Alexandrie lui a-t-elle laissées ? Nos effectifs

ont-ils été exaltés ? Si tu le vois, salue-le de ma part. La situation dans le Yerkir est très confuse et l'on craint que les événements se précipitent, indépendamment de nous. Mais je dispose d'une information sûre, selon laquelle la Question arménienne est plus que jamais d'actualité, en ce moment, dans les milieux diplomatiques germano-russes. »

Barsegh Chahbaz achevait sa lettre en rappelant ses problèmes financiers et en demandant des nouvelles, de toute urgence, au sujet de l'argent qu'il attendait. Après cet écrit, dans une carte du 28 mai 1913, il revenait sur sa lettre précédente et ajoutait :

« Je suis terriblement occupé. Je n'ai plus la possibilité de t'écrire de longues lettres. Écris-moi à propos du contenu de mon dernier courrier car cela presse et ensuite, sur les questions relatives à la vie du parti. Je me suis réjoui en apprenant que tu as de nouveau accepté de jouer un rôle actif. Mon cher, il ne faut pas laisser le champ libre aux dachnakistes opportunistes ».

Après la carte du 28 mai, je reçus une lettre en date du 4 juillet 1913, dans laquelle il m'écrivait :

« J'ai bien reçu, en son temps, ta lettre du 29 mai. Si je n'ai pu t'écrire depuis cette époque, c'est parce que j'étais dans la galère de la préparation des examens. J'ai le plaisir de t'annoncer que, les 23 et 24 juin, j'ai passé les examens de six disciplines de première année, que je les ai brillamment réussis et que je suis admis en deuxième année. Dans deux ans, je serai juriste, si Dieu le veut.

À présent, ce sont les vacances, jusqu'en novembre, mais je dois rédiger quelques études, faire des interviews, écrire des articles, de sorte que mon temps est toujours compté.*

L'autre jour, j'ai reçu 1 115 francs [Cette somme correspondait aux dividendes de ses actions de la société. Minas Khatchatourian]. Par une curieuse coïncidence, j'ai reçu cette lettre précisément le jour où je passais mes examens, comme si c'était une remise de prix. Je vous

remercie, encore et encore, pour l'amabilité correcte dont vous avez tous fait preuve.*

Pour en venir aux affaires du parti, Khatchatour (Aknouni) a suscité un réel enthousiasme, il y a eu des manifestations de solidarité, des tracts, des meetings, etc.; et après ? Peux-tu m'envoyer un exemplaire du statut des organes de solidarité inter-partis qui ont été formés ?³¹ Avez-vous commencé la collecte ? Écris-le-moi, car faire de la gesticulation et du bruit, c'est bien, mais le plus intéressant, c'est l'aspect financier de cette affaire. Quel est l'état de nos forces, aussi bien à Alexandrie qu'au Caire ? Les Bey continuent-ils à œuvrer ou bien, n'ayant pas réussi à occuper une position dirigeante, ont-ils renoncé ?

Ici, rien de nouveau. Après des journées d'espoir intense, avant-hier, un abatement soudain a régné dans les milieux proches de la Délégation³², après avoir reçu une information selon laquelle les ambassadeurs à Constantinople ne parviendraient pas à s'entendre sur la manière d'appliquer les réformes en Arménie. Ils ne veulent pas accepter l'idée d'un « contrôle ». J'ignore quelle direction ils vont suivre à présent. Heureusement, nous autres, dachnakistes, nous n'avons jamais entièrement fondé nos espoirs sur la diplomatie, de sorte que notre déception sera moindre en cas d'échec.

Armez le pays, autant que faire se peut et le plus vite possible, mais soyez prudents et raisonnables. D'autant plus que la reprise des hostilités dans les Balkans³³ va très probablement réveiller le désir de vengeance chez les Turcs et, cela ne fait pas de doute, cette vague va déferler jusqu'à notre malheureux pays. Ce n'est vraiment pas le moment de s'endormir, il faut rester constamment sur le qui-vive.

On nous a écrit depuis Constantinople que le congrès aura lieu très bientôt. Le congrès précédent avait décidé qu'il se tiendrait cette année. Mais je ne sais pas s'il est opportun d'éloigner des forces du Yerkir, en ce moment, pour un congrès.

J'attends que tu m'envoies de bonnes nouvelles, dans tous les domaines. »

Quelques jours plus tard, je reçus une nouvelle lettre, datée cette fois du 29 juillet 1913. Barsegh Chahbaz était toujours préoccupé par les mêmes questions. La solidarité, les collectes de fonds, l'autodéfense, voilà les questions qui constituaient son ressort et dont on aurait pu croire qu'elles le tracassaient au point de le priver de tout repos. Il attendait impatiemment des résultats positifs dans ces domaines. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet :

« Quoi de neuf à Alexandrie ? J'ai des états d'âme vraiment étonnants. Je m'imagine parfois déambuler dans la rue Cléopâtre, [dans la rue] Chérif Pacha et à la Bourse. Si j'en avais les moyens, j'aurais rendu visite, cet été, à mes vieilles connaissances d'Alexandrie et vu cette nouvelle solidarité. Tu sais, j'ai été épaté* par ce miracle, mais je ne ressentirai de véritable joie que lorsque cette affaire entrera dans sa phase pratique*. Si vous réussissez, c'est-à-dire nos gars, les anciens hintchakistes et ceux du parti démocrate-constitutionnel, à vous consacrer sérieusement et utilement à [autre chose qu'à] des affaires de chiffons, je dirai bravo et je croirai enfin que notre nation a été touchée par la Grâce divine au cours de cette année 1913. Les embrassades et les discours nous ont rendus méfiants depuis longtemps. Par ailleurs, je ne suis pas vraiment d'accord avec les patriotismes locaux, régionaux*. Que l'Égypte veuille prendre en charge les besoins de la Cilicie, c'est très bien, mais ce projet ne peut constituer à lui tout seul un « programme » exhaustif et exclusif. Il se pourrait et il est même très probable qu'à un moment ou à un autre, il faille soutenir une quelconque région dans une situation critique. Pourra-t-on dire, [à ce moment-là], « Ce n'est pas notre affaire » ? Non, évidemment!...*

Hier, nous avons reçu de Karin [Erzurum], via Kars, un télégramme selon lequel des heurts ont commencé à opposer des tribus kurdes entre elles dans le Sassoun.

Dans la région de Baberd [auj., Bayburt], les Lazes et les Arméniens se sont révoltés et des heurts les opposent aux soldats turcs. C'est inéluctable, cela ne fait que commencer. Si les Arméniens ne font pas les frais des complications dans les Balkans, ce sera un vrai miracle. Nous vivons une période d'expectative. La Délégation a cessé ses travaux. Seul [Boghos Nubar] Pacha est encore ici et suit les événements. La clé du dossier arménien a été transférée à Constantinople. L'Autriche et l'Allemagne jouent un rôle dégoûtant. Quant à la Russie, elle se présente apparemment comme la grande amie des Arméniens, mais nous ignorons s'il en est réellement ainsi. Dans ces conditions, il faut que tous les préparatifs d'autodéfense aillent rapidement de l'avant. Ce n'est plus le moment de réfléchir en long, en large et en travers. Aller rapidement de l'avant ne signifie pas, bien entendu, faire du bruit ou provoquer du vacarme. C'est une chose que tu connais bien et, de manière générale, nos camarades dachnakistes le savent eux aussi, mais le parti social-démocrate hintchak, le « spécialiste en questions creuses » Hakob Papazian ou encore Eugène sont-ils vraiment capables de ce genre de travail ? Je l'ignore. Tant que je ne l'aurai pas constaté, tant que vous ne m'aurez pas envoyé des informations avérées, je ne le croirai pas. Quant à toi, Minas, n'as-tu vraiment pas l'intention de prendre des congés ? Peut-être aurons-nous le bonheur de te saluer ici ? Ah, oui ! La ville de Paris vaut la peine d'être vue, surtout si l'on a, en poche, quelques francs à dépenser. Chaque recoin affiche sa beauté et recèle des souvenirs historiques, la ville est un vrai museum des arts et des sciences. Hâte-toi d'organiser un périple en Europe avec ta femme, puisque tu n'es pas encore vieux et que tu peux admirer les beautés de ce monde ! Ah, la vie, au fond, ne vaut pas plus que ça*.* »

Les deux lettres de Barsegh Chahbaz, que j'ai reçues après le 29 juillet 1913, ne touchaient que des questions purement personnelles ou familiales. Outre les liens qui

unissaient les deux amis intimes que nous étions, j'étais également lié à Barsegh par un autre lien. Il avait été le parrain de mon mariage et avait tenu la croix [pendant la cérémonie]. Après avoir dit qu'il avait bien reçu ma longue lettre en date du 20 septembre, il écrivait, entre autres, dans sa lettre du 31 octobre 1913 :

« Les informations que tu me transmets au sujet de vos travaux au sein du parti ne sont pas complètement désespérantes. Nous avons reçu hier une carte de Khatchatour, par laquelle il nous fait savoir qu'il est arrivé à Constantinople. Nous allons voir à présent quelles récoltes produiront les graines qu'il a semées, surtout là-bas, en Égypte. Nous n'avons encore rien lu dans les journaux sur la fête de la « solidarité ». Il semble que le processus soit très lent³⁴. Mais voilà que la rentrée est déjà là. Les membres du Fonds ont, bien entendu, quitté l'Europe. Il n'y a plus aucune raison de perdre du temps. C'est une période au cours de laquelle il faut continuellement s'activer, jour et nuit, dans les préparatifs.

Que sont devenus les comptes du précédent Fonds pour la Défense nationale ? Ce serait bien, si ses responsables réglaient, sans nouvelles surprises, le problème des reliquats de leur entreprise inachevée.

Mais l'attention de mes camarades, de nos camarades, de tous les camarades se concentre désormais sur la question de savoir si les Arméniens fortunés d'Égypte vont enfin ouvrir ou non leur bourse à présent. Quand vous m'écrirez que vous avez collecté cent ou deux cents livres [ottomanes] ou que vous avez fait entrer quatre cents ou cinq cents armes en Cilicie et qu'elles seront arrivées à destination, c'est seulement à ce moment-là que cette solidarité sera sublimée et qu'elle aura une valeur considérable. Les nouvelles en provenance du Yerkir sont généralement bonnes. Malgré les risques qu'elle implique, l'organisation de l'autodéfense va bon train, grâce à tous les moyens mis à disposition par le parti. Hélas, nos Arméniens fortunés, et surtout les riches Arméniens « dégoûtants » de Turquie ayant à leur tête ce [Boghos

Nubar] Pacha, ne sont pas encore convaincus ou le sont, mais ne veulent pas faire le moindre sacrifice dans cette direction. Mon cher Minas, et cela est une honte pour nous autres, Arméniens de Turquie, c'est le Caucase qui soutient peu ou prou aujourd'hui la politique d'autodéfense des nôtres. Ce qui est pour nous, comme toujours, un problème qui perdure.

Le congrès a été convoqué à Karin [Erzurum]³⁵ et ses participants se sont déjà dispersés. Avant-hier, j'ai reçu une lettre de notre camarade Pilos³⁶, qui est à présent rédacteur du journal Haratch³⁷; il écrit que ce dernier congrès « était mieux que les précédents ». Qu'il n'y avait plus d'exercices physiques de principe, difficiles et déplacés. Les questions pratiques, voilà quel était l'objet du congrès et c'est en cela qu'il a été très réussi, qu'il a fait preuve de maturité, dit-il. Quatorze des dix-huit comités attendus y ont participé, etc. Nous n'avons pas encore reçu, nous non plus, les résolutions; il est clair que cela ne tardera pas et je te ferai savoir les plus importantes, ou je t'en enverrai un exemplaire dès que cela sera imprimé.

Une nouvelle réjouissante. Tu sais que notre camarade Hamazasp, le célèbre chef de groupe [de fedayi], le héros d'Askeran, qui avait été arrêté il y a six ou sept ans à Bakou et qui croupissait depuis en prison, a réussi à s'enfuir de Sibérie. Il est resté parmi nous quelques jours. Il est en bonne santé et plein d'enthousiasme pour de nouvelles activités. Il est allé à Londres pour un ou deux jours et sera très vite de retour, pour passer au Yerkir. Actuellement, nous avons encore vingt-quatre camarades en Sibérie³⁸, parmi lesquels figurent le docteur Ohandjanian et mademoiselle Roubina. Communique ces informations aux camarades, mais seulement à ceux pour lesquels tu estimeras que c'est opportun. Enfin, je te prie de garder pour toi le fait que Hamo [Hamazasp] s'apprête à passer au Yerkir.

En attendant tes belles et longues lettres et de bonnes nouvelles, je t'embrasse.

Barsegh. »

* * *

Après cette lettre datée du 31 octobre 1913, je n'ai reçu aucune lettre de Barsegh pendant six mois. Je savais qu'outre ses soucis familiaux quotidiens, il était très occupé par ses cours, sans parler de son journal et des travaux du parti auxquels il était si attaché et qui accompagnaient sa vie. Ces six mois de silence furent soudain interrompus par une nouvelle lettre en date du 10 mai 1914.

Après avoir écrit qu'il avait bien reçu mes lettres successives des 24 mars et 18 avril, il me disait être devenu lui aussi père d'une petite fille, une enfant pétillante, qui avait déjà deux mois et demi et s'appelait Siran. Puis il poursuivait :

« Elle est désormais l'un de mes principaux centres d'intérêt, à côté de mes livres.

Je vais de nouveau passer mes examens, très prochainement, et si je réussis cette fois encore, il ne me restera plus qu'un an et j'aurai fini. Je suis captivé par mes études, c'est intéressant, passionnant, à un point que tu ne peux imaginer. Droit pénal, droit international, droit administratif me causent un plaisir inépuisable jusque dans leurs détails.

Quant à toi, comment vas-tu ? J'espère que tu progresses peu à peu et quand tu ne supporteras plus de vivre à l'étranger, peut-être que nous nous rencontrerons un jour, au pied du mont Nemrud³⁹.

Pour en venir aux affaires du parti, il n'y a rien de particulier à signaler. Les nôtres sont tous convaincus, et moi le premier, que la mission de [Boghos Nubar] Pacha a été un fiasco, une véritable banqueroute. Les inspecteurs généraux Westenenk et Hoff sont partis d'ici pour Constantinople⁴⁰. Tout ce qui se passe n'est qu'un jeu ridicule, à propos duquel notre ami irréprochable, [Victor] Bérard, nous invite à ne pas nous laisser bernier. Bérard, qui allie une grande érudition à un grand cœur, insiste pour que nous disions à tous que les Arméniens ne doivent pas avoir d'autre activité que l'organisation d'une*

force d'autodéfense. La tempête est inéluctable dans la Turquie d'Asie et serait même, selon Bérard, très proche. Il faut donc être prêt.

Il est réjouissant que vous ayez entrepris, là-bas, des efforts dans cette voie. Puissent-ils être couronnés de succès ! Je suppose que vous êtes en relations suivies avec nos gars de Constantinople. Hratch [Hayk Tiriakian] est membre du Bureau⁴¹. Écris-lui de temps en temps et tiens-le informé de ce qui se passe là-bas.

Que Tutundjian ne soit pas très fiable, tu le sais aussi bien que moi. Tous les camarades d'Alexandrie le savent eux aussi. Veillez à ce qu'il n'y ait pas d'initiatives individuelles. Ce sont elles qui nous cassent la baraque.

Salutations à Hamazasp, en particulier de ma part. Dis-lui de m'écrire ce qu'il fait. Dis-lui bien : « Chahbaz a dit que ce serait bien qu'ils soient informés, là-bas, de ce que tu fais. »

Je te souhaite encore et encore bonne chance. Si seulement vous pouviez vous procurer quarante ou cinquante mille francs pour apporter un petit soutien financier à nos structures de Cilicie et de Petite Arménie (régions de Sebastia et de Malatia) ! Laissez la Haute Arménie⁴² de côté. »

Tout juste un mois après avoir reçu cette lettre, j'en ai reçu une autre datée du 17 juin 1914, dans laquelle il me disait avoir bien reçu mes deux lettres et, après m'avoir un peu parlé de son enfant, il poursuivait :

« J'espère que, d'une façon ou d'une autre, je réussirai cette année aussi et que je passerai ensuite en Turquie, sans doute directement en Arménie.

Pas de nouveautés politiques particulières pour le moment. Je n'ai pas reçu moi non plus de lettres du Yerkir depuis longtemps. Il semble qu'ils soient occupés par les congrès régionaux, en vue du VIII^e congrès qui s'ouvrira prochainement.

Les inspecteurs iront sans doute de nouveau en Arménie, mais dans un esprit tout à fait différent et seulement en

tant que fonctionnaires du gouvernement ottoman. De la sorte, le contrôle européen, qui est la seule raison d'être de tous nos efforts, tombe à l'eau. C'est si vrai que [Boghos Nubar] Pacha est revenu, avec précipitation, avant-hier à Paris et qu'il en est reparti hier pour se précipiter à Berlin. Il doit y rencontrer Hoff, puis se rendre en Hollande pour voir Westenenk : il va s'efforcer de remettre les choses à leur place. Mais je crois que c'est inutile. Un accord particulier a été signé à la Sublime Porte et celui-ci neutralise pratiquement le protocole du 8 février. Un ou deux de nos camarades se sont également précipités à Pétersbourg pour voir ce qu'il s'y passe.*

Il ne fait pas de doute que la Russie nous trahira encore une fois⁴³. Tant pis pour ceux qui sont mus par un optimiste maladif. Mais ce n'est pas non plus le moment d'être trop pessimiste ; bien au contraire, nous terminons une période saine. Rapatriement et Armement, – voilà les deux piliers de notre programme national minimum* actuel. Nos couches populaires les ont déjà intégrés. Il nous reste à les développer, à leur donner de la consistance et attendre le cours des événements.*

La FRA progresse à pas de géant dans le Yerkir. La région de Kharberd [Harput], qui était comparative-ment l'une des plus faibles, s'est rendue avec tous ses villages à nos justes principes, sous l'influence de l'activité saine et dévouée de nos camarades. Mon camarade Karo, qui est aussi chef de groupe, est devenu membre du comité politique [régional] et tout est exécuté sur ses instructions et celles des camarades, tant la population a été convaincue de l'honnêteté de tous les nôtres. Et je ne te parle même pas de Van, des régions de Mouch et du Sassoun, de Baghech [Bitlis] et de Karin [Erzurum]. Mais hélas, plus l'importance de nos structures s'accroît, plus on ressent l'insuffisance du nombre de dirigeants. Bien entendu, nous en avons à présent plus qu'autrefois, mais les besoins ont eux aussi augmenté. Par ailleurs, il est réjouissant que les étudiants de l'université de Constantinople, comme ceux de Beyrouth, aillent



Hranouche
et Siran Chahbaz,
avec Aravnié
Lusignan, 1916
© CPA-Valence
Romans Sud
Rhône-Alpes.
Fonds Bassmadjian



Siran Chahbaz,
1917
© CPA-Valence
Romans Sud
Rhône-Alpes.
Fonds Bassmadjian

s'installer au Yerkir. Cette année encore, une ou deux personnes ayant reçu une solide formation en Europe iront s'établir en Arménie. Tigrane est-il arrivé à Alexandrie? Si oui, dis-lui de prendre un peu soin de Pro Armenia, d'augmenter le nombre de vendeurs ou de faire souscrire des abonnements. Quant à toi, mon cher Minas, fais en sorte que tes lettres ne tardent pas trop. Regarde! Même à la veille de mes examens, je ne traîne pas pour t'écrire.»

Mais la Première Guerre mondiale venait de commencer. De toutes parts, la peur, l'effroi, l'insécurité et l'incertitude du lendemain, surtout dans les pays belligérants. La France, membre de la Triple-Entente, avait déjà été attaquée par l'Allemagne. C'est précisément à cette époque que je reçus une lettre de Chahbaz, en date du 6 août 1914, avec le contenu suivant :

« Je t'écris ces lignes à la hâte, je me sens oppressé. Tu es certainement informé de la situation de Paris et de la France par les dépêches. Cette situation terrible s'est imposée si soudainement que je n'ai pu prendre aucune précaution. Je suis à présent comme prisonnier à Paris. Les routes sont coupées, l'argent manque, le ravitaillement est irrégulier. Et je ne sais pas encore ce qui se passera quand les mouvements de troupes se stabiliseront dans quelques jours. Aucune lettre en provenance de Constantinople. Et en conséquence, pas d'argent non plus. Ici, il est devenu absolument impossible de contracter le moindre emprunt. Même les frères feignent de s'ignorer. Si tu peux m'envoyer immédiatement [...] francs, non seulement tu m'auras rendu un service inoubliable, mais je te rembourserai dès que les voies de communication seront ré-ouvertes et que je recevrai de l'argent de Constantinople. Je n'ai pas encore reçu l'argent de la société non plus. Je suis bien embarrassé. Ne m'envoie pas de chèques, mais un mandat-poste français Je suppose que les affaires ont périçlité là-bas aussi, bien entendu, et que tout y est sens dessus dessous. Mais vous bénéficiez au moins de la sécurité. Ici, nous attendons

tous les jours les tirs et les bombardements [de l'ennemi]. On aura tout vu. Je ne m'inquiète vraiment pas pour moi... ce sont des journées intéressantes, mais il y a aussi Hranouch et surtout la petite, pour laquelle nous avons de plus en plus de mal à trouver du lait.»

La lettre de Chahbaz en date du 6 août 1914 ne m'est parvenue que le 26. Les liaisons postales étaient déjà très perturbées. Je lui ai répondu cinq jours plus tard, soit le 31 août. Mais c'était précisément le moment où il quittait Paris pour Constantinople, d'où il m'écrivit une carte postale datée du 2 octobre 1914 et où il me disait avoir bien reçu ma lettre, avant d'ajouter :

« Je me suis enrôlé moi aussi à l'occasion de mouvements de troupes, mais je n'ai pas encore été appelé sous les drapeaux. J'attends tous les jours ma convocation. Écris-moi quelques lignes si tu en as le temps, surtout sur Bruxelles car ma mère se trouve là-bas et que je n'ai aucune nouvelle d'elle depuis un mois et demi.»

Cette carte postale datée du 2 octobre me parvint si tard que je ne répondis que le 20 décembre 1914 et, pour dissiper l'inquiétude concernant sa mère, je l'ai informé que cette dernière était retournée à Paris depuis un mois et qu'elle attendait impatiemment de ses nouvelles, mais aussi des nouvelles de ses sœurs. J'ignore si cette lettre, que je lui ai envoyée par des moyens détournés, lui est parvenue ou non car, dans son écrit du 18 mars 1915, il ne fit aucune allusion à sa mère. Dans ce billet, Barsegh Chahbaz n'écrivait rien sur lui-même, se contentant de demander des informations sur le fils d'un parent. Et il ajoutait :

« Ne me pose surtout pas de questions : on ne sait pas vraiment où on va, mais on y va. Mais il n'y a pas du tout de renoncement, soyez-en sûrs. Tâchez de poursuivre les collectes. Dis-le aussi à Artavazd [Hanemian]. Vous recevrez, bien entendu, des informations détaillées par son canal. Tu peux aussi me faire parvenir mes lettres par l'intermédiaire de nos gars de Genève.»

Là-dessus, notre correspondance fut désormais interrompue, totalement, car la date tragique et funeste du 24 avril était proche et que nos camarades, mais aussi toutes les personnalités, étaient arrêtés les unes après les autres.

* * *

Dès lors, j'ai commencé à recevoir de Paris, les unes après les autres, des lettres pathétiques et bouleversantes de madame Nemik, la mère de Barsegh Chahbaz, des lettres dans lesquelles elle voulait absolument des nouvelles de ses enfants et de ses petits-enfants.

Je publie ici quelques extraits de ces courriers, pour montrer la souffrance et la douleur qui étaient les siennes, à l'instar de toutes les mères arméniennes qui ont perdu les êtres qui leur étaient chers.

Par ma lettre du 20 décembre 1914, je l'avais informée que Barsegh avait été appelé sous les drapeaux, mais que, selon des nouvelles que j'avais reçues de source sûre, il avait bénéficié d'une dispense après paiement libérateur d'une somme de quarante-trois livres-or et qu'il travaillait désormais à la rédaction du journal *Azatamart* [Combat pour la Liberté]⁴⁴. Ces informations n'étaient pas satisfaisantes pour madame Nemik Chahbaz qui attendait des nouvelles en provenance directe de son fils. Plus de telles nouvelles, plus ses lettres manuscrites tardaient, plus l'inquiétude de la mère augmentait. Le 17 mai 1915, elle m'écrivait de Paris en ces termes :

« Cette semaine, la situation à Constantinople, qui est sens dessus dessous, m'a de nouveau rendue extrêmement inquiète. Tiens-moi informée dès que tu auras une réponse à ta lettre, je t'en supplie. Ici, quelques-uns de vos gars m'ont dit que mon fils était en Bulgarie. Mais je ne l'ai pas cru. Cela fait deux mois qu'aucun de mes enfants ne m'a écrit. Si vraiment Barsegh est en Bulgarie, il m'aurait écrit. Il craint peut-être que je parte, mais, [si toutefois c'est le cas], il se trompe lourdement : je ne

peux voyager seule. Si tu sais qu'il est effectivement en Bulgarie, fais-le-moi savoir pour que je me tranquillise. Tu me dis de patienter, mais jusqu'à quand ? Tous les jours, je descends dans la rue après le déjeuner, je vais retrouver des Arméniens, demander des nouvelles de Constantinople, mais nul n'a reçu de lettres de sa famille. Qui sont les trois mille déportés dont il est question dans Armenia⁴⁵ ? Nous avons forcément des connaissances parmi eux. Mais je me demande bien qui. »

Dans une autre lettre datée du 23 juin 1915, madame Nemik Chahbaz écrivait :

« J'étais tombée malade après avoir été informée des arrestations. Je ne supporte guère les grandes émotions. Cette année encore, les angoisses et les moments de consternation ne manquent pas. Je reste alitée pendant des jours et des jours. Je me retrouve complètement seule. Ce n'est pas seulement pour mon fils que je m'apitoie et que je souffre, mais pour tous. Et mes filles ? Qu'ont-elles bien pu devenir quand on a arrêté leur frère ? Je n'ai aucune nouvelle. »

Ayant appris que nombre de personnes arrêtées avaient été envoyées à Konya, madame Nemik Chahbaz me demandait naïvement :

« Minas, mon petit, la nation va, bien entendu, subvenir aux besoins de tous ces gens envoyés à Konya. Dans quelles conditions ces malheureux peuvent-ils bien vivre ? Ce ne sont que des gens délicats, policés, incapables de vivre à la dure. Ah, ce que j'ai été peinée pour Zartarian ! Il laisse quatre enfants, une femme, une mère ! Ils sont tous à plaindre ! Où sont passés les dirigeants de la nation, pour qu'ils fassent ce qu'il faut, pour qu'ils fassent tous les sacrifices nécessaires pour les sauver ? »

Dans une autre lettre, datée du 20 novembre 1915, madame Nemik Chahbaz écrivait entre autres :

« J'ignore jusqu'à quand il me faudra attendre. Mon fils se cache-t-il quelque part ? Si seulement il pouvait en être ainsi ! J'espère que je vais retrouver tous mes enfants un jour. C'est ce que me disent tous mes amis, ils ne me laissent pas pleurer. Mais je me remets à pleurer dès que je suis seule, je prie le Seigneur pour qu'il me rende digne de revoir mes enfants. Que Dieu n'inflige mon sort à nul autre ! Je suis privée de tous les miens. Je vais patienter encore un peu. »

Dans une carte postale datée du 25 janvier 1916, madame Nemik Chahbaz m'écrivait qu'elle avait finalement reçu, de Roumanie, une lettre de ses petits-enfants qui disaient que leurs parents ne les avaient pas encore rejoints depuis Constantinople. Ayant appris que tous ses enfants étaient soi-disant vivants, que Barsegh serait à Tigranakert [Diyarbakır], elle rendait grâce à Dieu. Pauvre femme ! Se retrouvant toute seule à Paris, [en pleine guerre], elle vivait avec l'espoir accroché au cœur qu'elle verrait un beau jour ses enfants, et me communiquait toutes les nouvelles qu'elle pouvait glaner à droite ou à gauche pour vérifier leur éventuelle exactitude. Dans sa lettre du 16 septembre 1916, elle me disait :

« Je croyais qu'ils avaient déporté mon fils à Diyarbakır. Mais j'ai appris par quelqu'un qu'il serait emprisonné à Constantinople. J'ignore jusqu'à quel point cela est vrai. S'il est effectivement à Constantinople, pourquoi sa femme ou ma [fille] Zarouhi⁴⁶ ne pourraient-elles pas m'écrire ? En ce qui concerne [ma fille] Atriné⁴⁷, je n'ai strictement aucune nouvelle. Il se peut qu'elle se soit cachée quelque part et que j'en reçoive soudain des nouvelles. Je prie Dieu pour qu'il me laisse vivre et qu'il me permette de revoir mes enfants avant de mourir. »

Après deux mois de silence, madame Nemik Chahbaz m'écrivit soudain, toujours de Paris, une lettre datée du 22 novembre 1916 :

« Minas, mon petit, écoute-moi bien ! Cela fait deux ans que je suis sans nouvelles de mon fils Barsegh et qu'aucun journal ne parle de lui. Mais ce mois-ci, la presse commence à en parler. Dans son numéro du 11 octobre, le journal Horizon a publié une dépêche d'Erzincan, intitulée « Vardan et Chahbaz sont arrivés ici avec douze de leurs camarades »⁴⁸. Je suis devenue folle de joie. J'ai fait aussitôt écrire une lettre à la rédaction du journal Horizon, afin que je puisse enfin voir, au plus vite, quelques lignes écrites de la main de mon fils. J'ai fini par me calmer, dans l'attente d'une réponse. Mais j'ai eu soudain entre les mains, le numéro du journal Armenia daté du 12 octobre et dans lequel j'ai lu la nouvelle de la mort de mon fils à Kharberd [Harput]. Situation horrible. Qui croire ? Je suis déconcertée. J'oscille entre la joie et l'affliction. Mais je ne veux pas imaginer le pire. Minas, mon petit, écrivez, vous aussi, au journal Horizon ! Si mon fils est vivant, dites-lui que je suis ici, peut-être qu'il me rejoindra. Je ne sais plus quoi écrire. »

Pauvre femme ! L'amour maternel était si fort chez elle qu'elle ne pouvait même pas accepter l'idée d'une mauvaise nouvelle. Toujours armée de cette foi, madame Nemik Chahbaz refusa pendant longtemps de se résigner à la mort de son fils. De fait, son fils si précieux, notre cher Barsegh Chahbaz, ce dachnakiste si dévoué, qui était doué de qualités et de capacités exceptionnelles et qui était appelé à devenir un dirigeant célèbre de notre parti ne put utiliser ses compétences dans son activité. Il ne put réaliser le rêve qu'il caressait, c'est-à-dire aller en Arménie et se consacrer au service de ce peuple arménien qu'il aimait tant ! De ce peuple, dont il avait vu les souffrances de ses propres yeux et pour lequel il a sacrifié sa vie avec ses nombreux camarades.

En évoquant aujourd'hui son souvenir innocent et si doux, j'ai écrit ces quelques lignes, comme pour répandre de l'encens mêlé de larmes, sur sa sépulture inconnue.



QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES

AGHBALIAN Nikol P. [Աղբալեան Նիկոլ - 1873-1947]. Homme de lettres, enseignant et dirigeant de la FRA. Il adhéra très tôt à la FRA. Dès le début de la Première Guerre mondiale, Nikol Aghbalian fut membre du Conseil national arménien de Tiflis, puis du Comité pour l'organisation des troupes de volontaires en 1914-1915. Il devint membre du parlement de l'éphémère République d'Arménie (1918-1920), puis ministre de l'Instruction publique et de la Culture en 1919, année au cours de laquelle il lança une campagne d'alphabetisation. Après l'établissement du régime soviétique en Arménie, il devint directeur de collège en Perse, puis à Alexandrie (Egypte). En 1928, il figura au nombre des fondateurs de l'association culturelle *Hamazkayin* et fonda, aussitôt après, avec Levon Chanth, le collège de cette association, qui devint l'actuel collège Nichan Palandjian de Beyrouth.

ARECHIAN-OHANDJANIAN Sophie, dite Roubina [1881-1971 – Արեշ եան-Օհանջանեան Սոֆի (Ռուբինա)]. Après avoir achevé le cycle d'études du gymnase de Tiflis en 1900, elle devint institutrice dans une école russe de Bakou. Mariée à Hamazasp Ohandjanian dont elle partagea la vie militante, elle parvint néanmoins à achever ses études de médecine à Kharkov. Retourné en Turquie après un exil de trois ans (1912-1915), le couple reprend aussitôt ses activités politiques en Arménie. Pendant l'éphémère indépendance de la *République démocratique d'Arménie*, elle se consacra inlassablement à l'amélioration du sort des réfugiés.

BÉRARD Victor [1864-1931]. Helléniste, diplomate et homme politique français. Ancien élève de l'École normale supérieure, il devint membre de l'École française d'Athènes. C'est à ce titre qu'il fit plusieurs séjours dans l'Empire ottoman, ce qui lui donna l'occasion de s'inquiéter de la condition des Arméniens et de la protection des minorités chrétiennes de l'Empire ottoman. Par la suite, il enseigna à l'École supérieure de Marine et à l'École pratique des Hautes Études. Sénateur du Jura de 1920 à 1931, il fut président de la commission des Affaires étrangères du Sénat jusqu'en 1929.

DAMADIAN Mihran [Տամատեան Միհրան – 1863-1945]. Issu d'une famille arménienne catholique, polyglotte, M. Damadian maîtrisait, outre l'arménien, le français, l'anglais, le grec et le turc, et avait des notions d'espagnol et d'arabe. Il s'engagea dans le mouvement révolutionnaire dès 1886, rentra à Constantinople et rejoignit le parti hintchak. Mihran Damadian fut l'un des principaux acteurs de la manifestation de Kumkapı en juillet 1890. En 1891, il organisa dans le Sassoun un groupe de quelques Arméniens et les forma à la guérilla. Arrêté en mai 1893, il fut transféré à Constantinople et emprisonné un an, mais bénéficia d'une amnistie (1894). En 1908, il fonda le parti constitutionnel-démocrate par fusion du parti arménakan avec une partie des membres du parti hintchak réformé. Pendant la Première Guerre mondiale, il vécut aux États-Unis et en Europe (essentiellement à Paris).

DERDZAKIAN Onik, dit Archak Vramian [Վռամեան Սրշակ – 1870-1915]. Membre de la FRA. Après des études primaires à Constantinople et des études au lycée Guéorguian d'Etchmiadzine (1889), il participa à la préparation de l'occupation de la Banque ottomane (13/26 août 1896). Arrêté, il parvint à prendre la fuite et se consacra ensuite à des missions de propagande en Bulgarie et en Roumanie (1897). En 1898, il passa à Genève, fréquenta l'université et prit en charge le secrétariat du Bureau occidental de la FRA, tout en apportant sa contribution à la publication du périodique *Drochak* [Le Drapeau], dont il devient le rédacteur en chef en 1899. Il collabora ensuite, activement, à la création des organisations de la FRA aux États-Unis et à la fondation du journal *Hayrenik* [La Patrie] à Boston. Après la révolution des Jeunes-Turcs en 1908 et le rétablissement du régime constitutionnel, il fut élu député de Van au parlement ottoman. Il mourut, assassiné, le 4/17 avril 1915 près de Bitlis, victime d'un attentat commandité par le vali Cevdet [Djevdet], juste avant le siège de Van par l'armée turque.

DUMOULIN Georges (1877-1963). Secrétaire-adjoint de la CGT, à une époque où Léon Jouhaux (1879-1954) était secrétaire en titre de cette organisation syndicale.

HAMAZASP [Սրբուանձտեան Համազասպ – 1873-1921]. En 1890, Hamazasp s'établit à Érévan où il devint orfèvre, puis s'installa à Chouchi (Karabakh), où il se trouvait encore quand se produisirent les heurts arméno-tatars de 1905. À la tête d'une formation de jeunes gens de Chouchi, il devint célèbre à la bataille d'Askéran, puis participa aux affrontements de Gandzak. Par la suite, il fut arrêté et déporté en Sibérie, mais s'évada et parvint à se rendre à Constantinople, puis à Genève. Il participa, en 1914, au VIII^e congrès de la FRA. Au Caucase, il commanda le 3^e bataillon de volontaires arméniens sur les fronts de Passen [Hasankale, aujourd'hui, Pasinler], puis de Van (1915). À Bakou, il affronta les forces de Nuri Pacha lors de la défense de la ville en 1918. Les bolcheviks l'arrêtèrent à la fin de l'année 1920 et l'abattirent à la hache en février 1921 dans une prison d'Érévan.

HANEMIAN Artavazd [Հանըմեան Արտաւազդ - 1878-1945]. Secrétaire général de la Délégation de la République d'Arménie (présidée par Avétis Aharonian), sise 71 avenue Kléber à Paris (16^e). Artavazd Hanemian épousa en secondes noces, en 1918, à Paris, Guéghouhi Ohanessian [Constantinople, 1894-Paris, 1977] et devint ainsi le beau-frère de Zabel Essayan. Cf. Papazian Vahan, *Իմ Յուշերը* [Mes Souvenirs], vol. III, Beyrouth, 1957, p. 146 (avec portrait d'Artavazd Hanemian). Essayan Hrant, *Իմ Մայրիկը* [Ma Mère], mensuel *Sovetakan Grakanoutioun* [Littérature soviétique], 1978, n°3, p. 91.

HAROUTIOUNIAN Samson. Homme politique arménien et président de la Société de Bienfaisance Arménienne du Caucase (SBAC) [Կովկասի հայոց բարեգործական ընկերութիւն, ԿՀԲԸ], association fondée le 15 novembre 1881 à l'initiative du docteur Bagrat Navassardian (1852-1934) et avec la participation active de l'écrivain Gabriel Soundoukian. Son objet initial était l'aide matérielle à

apporter aux Arméniens réfugiés en Transcaucasie et plus particulièrement à Tiflis, suite à la guerre russo-turque de 1877-1878, ainsi qu'aux Arméniens d'Arménie occidentale, en soutenant parmi eux le développement de l'enseignement.

HERVÉ Gustave (1871-1944). Dreyfusard, agrégé d'histoire et professeur révoqué, avocat radié, Gustave Hervé devient un journaliste à la carrière féconde en même temps que leader socialiste antimilitariste, du moins jusqu'en 1912. Il évolue ensuite vers le socialisme national et le fascisme. En 1938, Gustave Hervé est une exception: il est l'un des rares sympathisants du national-socialisme à avoir renoncé à ses préférences idéologiques au vu des persécutions anti-juives et des menaces pesant sur la France. Cf. Gilles Heuré, *Gustave Hervé: Itinéraire d'un Provocateur, de l'Antipatriotisme au Pétainisme*, Paris, éditions La Découverte, 1997, 364 p.

KADJAZNOUNI Hovhannès [Թաշազնունի Յովհաննէս], 1868-1938. Architecte à Bakou, Kadjaznoui adhère à la FRA, devient membre du Conseil national arménien en 1917, puis député dachnakiste dans le Seïm (parlement) de Transcaucasie jusqu'en 1918. Il participe ensuite à la conférence de Trébizonde puis à celle de Batoum, pour négocier la paix avec les Turcs. Ministre des Affaires sociales dans le gouvernement transcaucasien d'Akaki Chkhenkeli (1874-1959), il devient le premier Premier ministre de l'Arménie indépendante et exerce ses fonctions de juillet 1918 à août 1919. Arrêté par les Bolcheviks après la soviétisation, il est sauvé par le soulèvement de février 1921. Il retourne en Arménie soviétique, mais se retire de la vie politique et travaille comme architecte. Il meurt en 1938, vraisemblablement victime de la répression stalinienne. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont certains ont créé des turbulences dans la vie de la FRA, si bien que le parti a veillé, pendant plusieurs décennies, à les faire disparaître. Cf. Hovhannès Kadjaznoui, *Դաշնակցութիւնը անելիք չունի այլեւս* [La FRA n'a désormais plus rien à faire], Vienne, impr. des pères mékhitaristes, 1923, 108 p.

MIKAËLIAN Christapor [Միքայէլեան Քրիստափոր – 1859-1905]. Co-fondateur de la FRA, aux côtés de Simon Zavarian et de Stepan Zorian (dit Rostom), Christapor Mikaëlian a également été connu sous les pseudonymes d'Ellen, de Topal et d'Edward. Il mourut le 1^{er} mars 1905 sur le mont Vitocha (Bulgarie), dans l'explosion d'une bombe qu'il préparait en vue d'un attentat contre le sultan Abdülhamid II. Cf. Ara Krikorian, *Christapor Mikaëlian et le sultan turc. Le Grand Défi*, Maisons-Alfort, Edipol, 2014, 308 p.

SIAMANTO [Սիամանթօ - 1878 - 1915]. Nom littéraire de Yardjianian Atom. Après l'occupation de la Banque ottomane (août 1896), il se réfugia à Alexandrie à la fin de l'automne 1896. En 1897, il se rendit à Genève, où il devint étudiant dans un établissement d'enseignement supérieur spécialisé dans la floriculture. Dès l'automne 1897, il se rendit à Paris et suivit, jusqu'en 1901, des cours de littérature à la Sorbonne en qualité d'auditeur libre. En décembre 1905, son père, ayant fait faillite, se suicida en se jetant à la mer. Siamanto s'établit ensuite à Genève et devint, avec Avétis Aharonian, collaborateur permanent du *Drochak* [Le Drapeau], organe de presse de la FRA. C'est dans ce milieu révolutionnaire que mûrit son talent épique. Il rentra à Constantinople après le rétablissement de la constitution. À l'heure du génocide de 1915, il fut arrêté le 24 avril.

TER MARTIROSIAN Mikaël, dit Mar-Shimon ou Mar [Տէր Մարտիրոսեան Միքայէլ – 1867 (?) - 1931] adhère à la FRA vers le milieu des années 1890. La direction du parti l'envoie à Genève dès 1896, avant de le missionner successivement en Égypte, à Chypre, à Constantinople, en Bulgarie (1897). Mikaël Ter Martirossian ayant conçu un projet d'action précis concernant les possibilités d'action révolutionnaire en Cilicie, le II^e congrès (1898) le nomme co-responsable du parti pour cette région, aux côtés de Hayk Tiriakian (Hratch), pour la mise en œuvre de ce plan. Mais quelques mois après son arrivée à Aintab [auj., Gaziantep] en novembre 1898, il fut arrêté et jeté en prison à Marach [auj., Kahramanmaraş],

où il croupit jusqu'en décembre 1905. À sa libération, on le retrouva à Genève, au Caucase (1906), puis à Constantinople (1908), de nouveau au Caucase (1913), en tant que chargé de mission de la FRA, mais, officiellement, en tant qu'instituteur dans les écoles diocésaines arméniennes. Après la soviétisation de l'Arménie, il vécut à Érévan jusqu'à sa mort en 1931.

TIRIAKIAN Hayk, dit Hratch [Թիրեաքեան Հայկ (Հրաչ) - 1871-1915]. Célèbre militant dachnakiste. Après avoir étudié à l'école d'agriculture de Nancy jusqu'en 1895, il abandonna ses études, se rendit à Genève avec Armen Garo Pasdermajian (1872-1923) et d'autres étudiants arméniens de Nancy, et adhéra à la FRA. Ayant joué un rôle important dans l'occupation de la Banque Ottomane le 13/26 août 1896, il fut transféré à Marseille avec ses camarades par bateau spécial après avoir été arrêté. Ayant réussi à se soustraire à toute surveillance, il entra dans la clandestinité et accomplit, pour le compte du parti dachnakiste, des missions organisationnelles à Chypre, dans les Balkans, en Russie et en Égypte. Au cours du II^e congrès de la FRA, il fut élu membre de l'organe de direction en Cilicie. Il séjourna un moment à Alexandrie, puis, après une réunion de l'*Organe représentatif de la volonté du Dachnaksoutioun*, c'est-à-dire de la Direction politique du « Parti », en 1901, il parvint à se rendre clandestinement à Izmir où il organisa la collecte de l'impôt révolutionnaire au nom de l'organe de direction. Arrêté la même année après avoir commis l'attentat contre Baliozian, il fut condamné à la détention à vie, mais fut relâché quelques années plus tard, après le rétablissement de la constitution (23 juillet 1908). Il s'établit alors à Constantinople où il devint, après Atom Chahen (1875-1915), l'éditeur du journal *Azatamart* [Combat pour la liberté]. Hayk Tiriakian disparut au cours du génocide de 1915.

ZARTARIAN Rouben [Զարդարեան Ռուբէն - 1874-1915]. Poète, traducteur, écrivain et publiciste révolutionnaire arménien, il figura parmi les premières victimes du génocide de 1915. Après avoir fait ses études à Kharberd [Harput], Rouben Zartarian se consacra à l'enseignement à partir de 1892. Arrêté en 1903 pour ses activités révolutionnaires, on le retrouva à Smyrne (auj., Izmir) puis à Philippopolis (auj., Plovdiv), en Bulgarie, où il publia le journal *Razmik* [Le Combattant] à partir de 1905. Rouben Zartarian participa au IV^e congrès de la FRA (Vienne 1907). Après le rétablissement de la constitution, il fonda à Constantinople, en juin 1909, le journal *Azatamart* [Combat pour la liberté] dont il devint le rédacteur pratiquement jusqu'à sa mort. En 1910, il publia *Յայգալիյա* [Clarté nocturne], recueil de nouvelles dont une partie est traduite en français par Archag Tchobanian, Edouard Kolandjian et Grigor Essayan, et publiée à Paris en 1913. Il devient membre du Bureau occidental de la FRA à partir du VI^e congrès (1911) et du Bureau d'Arménie à partir du VIII^e (Karin, 1914).

ZAVARIAN Simon dit **Anton** [Զաւարեան Սիմոն - 1865-1913]. Après avoir fait ses études secondaires à Tiflis, il fut diplômé de l'école d'agronomie de Moscou. De retour à Tiflis en 1889, il apparut comme un collaborateur direct de Christapor Mikaëlian dans la fondation de la *Fédération des révolutionnaires arméniens*. Simon Zavarian a été le symbole et la personnification de la conscience morale et révolutionnaire de la FRA. Il eut des funérailles nationales sans précédent à Constantinople, après quoi son corps fut transféré à Tiflis.

ZOHRAB Grigor [Զօհրապ Գրիգոր – 1861-1915]. Architecte, juriste et avocat de renommée internationale, homme politique arménien. Membre du parlement ottoman de 1908 à 1915. En 1908, il devint professeur de droit pénal à la faculté de droit de l'université de Constantinople. Prosateur arménien, figurant parmi les 761 intellectuels arméniens déportés et tués en 1915, Grigor Zohrab est connu comme fondateur de la nouvelle réaliste dans la littérature arménienne occidentale. La guerre russo-turque de 1877-1878 et le Congrès de Berlin soulevèrent de grands espoirs chez les Arméniens. Grigor Zohrab était convaincu qu'aucun changement ne pouvait améliorer le sort des Arméniens; ses éditoriaux et ses articles politiques dans *Lraguir* [Le Journal] et dans *Yergrakount* [Le Globe] fustigeaient tous ceux qui espéraient une quelconque amélioration. Sous le pseudonyme de Marcel Léart, il publia, à Paris, *La Question arménienne à la lumière des documents* (1913), où il présentait l'approche du génocide. «Si, dans la prochaine guerre, la Turquie et l'Allemagne sont alliées, écrivait-il, l'avenir des Arméniens de Turquie sera en danger mortel».

NOTES

* Les mots ou les phrases en lettres italiennes, suivis d'un astérisque, sont en caractères latins dans le texte.

1. Littéralement, le «Pays». Dans le vocabulaire des militants du *Dachnaksoutioun* ou Fédération révolutionnaire arménienne (abrégée ci-après FRA), ce terme qualifie le plateau arménien.

2. Sur l'importance de la ville d'Izmir «dans la fourniture de moyens financiers» au profit de la FRA, voir Hovik Grigorian, Հայոց ազատամարտի զինման և ֆինանսավորման խնդիրը (1890-1908 թթ.) [La Question du financement et de l'armement du combat arménien pour la liberté, 1890-1908], Érévan, éd. Noyan Tapan, 2004, p. 60-69.

3. Le principe de la collecte forcée a été admis par la FRA au cours d'une réunion de l'Organe représentatif de la volonté du *Dachnaksoutioun*, la direction politique du «Parti», à Philippopolis (Bulgarie), en mars-avril 1901. Ayant refusé le versement d'une contribution, plusieurs Arméniens aisés mais récalcitrants furent exécutés. Cf. Hovik Grigorian, *op. cit.*, p. 66-69.

4. «Կենսագրական. Խորեն Սարգիսեան (Պետրոս Ազիզով), 1877-1905» [Biographie. Khoren Sarguisian (Petros Azizov), 1877-1905], *Drochak* [Le Drapeau], 16^e année, n°4 (170), Genève, avril 1906, p. 61-63. L'assassinat de Baliozian à Izmir en 1902 fut le dernier attentat commis par Khoren Sarguisian *alias* Petros Azizov. Celui-ci fut arrêté et condamné à mort; la peine capitale fut exécutée trois ans plus tard. Cf. *Drochak*, *ibid.*, p. 63, col. 1.

5. Ville de Turquie occidentale, située sur le site de l'antique Magnésie du Sipyle, à 33 km au nord-est d'Izmir à vol d'oiseau et à 41 km, par la route actuelle.

6. D'origine arabe, le terme de *fedayi* qualifie «ceux qui se sacrifient corps et âme», «ceux qui sont prêts pour le sacrifice suprême». Les *fedayi* arméniens s'organisèrent spontanément dans l'Empire ottoman

dès les années 1880, pour permettre l'auto-défense des villages arméniens, puis soutenir l'action politique des partis.

7. La campagne du corps expéditionnaire de Hanasor [en arm., Khanassor] est une opération conçue par Nikol Douman et approuvée par Christapor Mikaëlian. Réalisée le 25 juillet/6 août 1897, elle a été organisée sur décision du Bureau oriental de la FRA pour venger des Arméniens victimes de la tribu kurde Mazrik.

8. Լեռնավայր: littéralement, «reliefs montagneux». Dans le vocabulaire des militants de la FRA, ce terme qualifie un ensemble unissant la Cilicie et la région de Zeytun. Լեռնավայրի օժանդակ մարմին: organe auxiliaire [du Comité central de la FRA] en Cilicie.

9. Grâce à deux généreux donateurs, la congrégation catholique arménienne des pères mékhitaristes, fondée en 1717 sur l'île Saint-Lazare de Venise, put acheter le palais Zenobio de Venise (construit à la fin du XVII^e s.) et y ouvrir, en 1836, le prestigieux collège Moorat-Raphaël qui assura la transmission de la langue et de la culture arméniennes à de nombreux jeunes gens jusqu'en 1997, année de sa fermeture.

10. Journal publié à Philippopolis [auj., Plovdiv], en Bulgarie, de 1905 à 1909 (trois cent trente et un numéros parus). Sa rédaction a été dirigée par Rouben Zartarian, puis par Tatjat Kamsarakan. Cf. Artachès Ter Khatchaturian, Հ. Յ. Դաշնակցութեան 100-ամեայ մամուլը, 1890-1990 [Les cent ans de la presse de la FRA], Beyrouth, 1990, p. 71.

11. On peut lire, à quelques détails près, le récit de ces événements dans un article de D. Ralph retraçant la vie de Raoul Canivet, propriétaire du journal *La Réforme* paraissant précisément à Alexandrie. Cf. D. Ralph, «Le Deuil de *La Réforme*: la Mort de Raoul Canivet», *Cinquantenaire de «La Réforme»* (Livre d'Or), Alexandrie, tome II, juin 1945, p. 224.

12. Il s'agit de la compagnie maritime *Peninsular and Oriental Steam Navigation Company* (P & O).

13. Plusieurs jeunes Arméniens furent arrêtés après la tentative d'assassinat perpétrée contre M^{gr} Ormanian en 1903.

Barsegh Chahbaz prit la fuite et se réfugia en Égypte. Cf. Teodik, Յուշարձան նահատակ մտաւորականութեան [Mémorial des intellectuels martyrs], Érévan, notice n°17, p. 40.

14. Le *Drochak* [Դրոշակ/Le Drapeau] est l'organe de presse officiel de la FRA. Il a été fondé par Christapor Mikaëlian à Tiflis (1890), avant d'être publié en Roumanie à Constanța (1890), à Genève (1892-1914), à Paris (1925-1933), à Beyrouth (1969-1985), à Athènes (1986-1996), et enfin à Érévan (officiellement à partir de 1999).

15. Cf. Victor Langlois, «La Congrégation mékhitariste et le couvent arménien de Saint-Lazare de Venise», *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, NS, vol. XIII, Paris, juin 1862, p. 383-397.

16. Chez les Arméniens (occidentaux ou orientaux), les cousins germains ne s'appelaient pas seulement «frères» ou «sœurs» conformément à la tradition nationale, ils se considéraient réellement comme tels, tant et si bien que le mari d'une cousine germaine était considéré comme un «beau-frère», au même titre que le mari d'une vraie sœur. Comme on le voit ici, cette *organisation sociale* était encore vivace à cette époque. Cf. August Franz L.M. Haxthausen, *Transcaukasia...* [Transcaucasie...], tome I, Leipzig, F.A. Brockhaus, 1856, p. 184 (note) et p. 199.

17. Ter Martirosian Mikaël, dit Mar-Shimon [1867 (?) - 1931].

18. «Գորովածանր» est assurément un néologisme qui pourrait signifier *très affectueux* ou encore *chargé d'affection*. «Ստանեան» est un mot ancien, et donc savant, pour dire *livre*.

19. Pour échapper à la surveillance policière russe ou turque, ou encore prévenir les dangers encourus lors de l'interception des correspondances entre la direction centrale, d'une part, et les structures locales ou les membres du parti, de l'autre, la FRA a imposé un code secret de communication au sein de l'organisation. Le premier code de déchiffrement était fondé sur un célèbre poème de Raphaël Patkanian (1830-1892), intitulé *Sur les Berges de la Mère-Araxe*. Régulièrement modifiée, la clé de décryptage n'était connue que d'un nombre limité de responsables. Nous remercions ici monsieur Ara Krikorian, pour ses explications et son éclairage qui se sont révélés très précieux.

20. L'adjectif գըլըմական est dérivé du mot turc Չըլըմ < Չըգըմ (en turc, *Zikkim*) < Չազզոմ (en turc, *Zakkum*; en arabe, *Zaqqum*). Le terme turc de *Zakkum* qualifie le laurier-rose, plante amère et toxique, ayant servi à nombre d'empoisonnements au cours de l'histoire. C'est aussi une référence coranique et, dans ce cas, ce mot désigne un arbre qui ne pousse qu'en enfer, qui sort du fond de la fournaise et dont les racines descendent au plus profond de la géhenne; ses fruits amers sont comme des têtes de diable (sourate 37, versets 62-67). Il qualifie enfin la nourriture des damnés. « Certes, l'arbre de *Zakkum* [*Zaqqum*] est la nourriture du grand pécheur. Tel le métal en fusion, il bout dans les ventres comme le bouillonnement de l'eau surchauffée » (sourate 44, versets 43-46).

En turc moderne, la forme de *Zikkim* est essentiellement utilisée dans des expressions idiomatiques exprimant le mécontentement et qualifie notamment la nourriture dans les formules de colère ou de malédiction. En arménien, Չըլըմ définit quelque chose de sale, de mauvais, ou de très négatif, mais exprime aussi, comme en turc, le mécontentement; ce terme arménien renvoie au turc *Zikkim*, mais aussi à *Zakkum*, notamment dans l'expression Չըլըմին քոթը... évoquant

les racines du *Zakkum* qui descendent au plus profond de l'Enfer.

21. Le IV^e congrès de la FRA (Vienne, 1907) dut prendre position contre un courant organisé autour du chef *fedayi* Mihran, mais aussi combattre un mouvement scissionniste. Une synthèse « officielle » fut difficilement réalisée. Au cours des années précédentes, la FRA avait beaucoup recruté en Arménie orientale (territoire russe), tant et si bien que le parti était désormais « contaminé » par le socialisme internationaliste. À l'issue du IV^e congrès, la *libération de l'Arménie turque* n'était plus l'objectif unique de la FRA. Les partisans de Mihran rejetèrent le *Programme d'action en Transcaucasie*, rappelant que le parti avait été créé pour la libération de l'Arménie turque. Mais la tendance internationaliste s'imposa et c'est ainsi que nombre de *fedayi* arméniens allèrent se battre au profit de la révolution constitutionnelle en Iran. Mihran fut exécuté dans un train à proximité de Rostov. L'expression d'« internationalisme nauséabond » laisse très clairement entendre combien Barsegh Chahbaz est solidaire des idées de Mihran et cela témoigne de sa grande lucidité et de sa maturité politique. Néanmoins, malgré ses sentiments manifestes, et à l'instar de nombre de dirigeants de la FRA, originaires d'Arménie occidentale, Barsegh Chahbaz resta légitimiste : un parti politique révolutionnaire et totalitaire a toujours raison. Quoi qu'il en soit, cette évolution créa un fossé durable aux effets funestes, en opposant Arméniens occidentaux et Arméniens orientaux.

Cf. Նիւթեր Ը. Յ. Դաշնակցութեան պատմութեան համար [Matériaux pour l'histoire de la FRA], vol. V, Beyrouth, 2007, p. 68-69, 76, 88, etc.; vol. VI, Beyrouth, 2010, p. 3, 30-31 et 35-37 [Procès-verbaux des séances du V^e congrès de la FRA, qui s'est tenu à Varna le 14/27 août 1909]. Malgré ses nombreuses publications, le « Parti » étant peu disert sur « Mihran » et le courant d'opposition interne

crystallisé sur son nom, le lecteur curieux lira avec intérêt les publications des partisans de « Mihran », et notamment Jabeth Varderesian, Մեր բողոքներն ու Դաշնակցութեան դիրքը անոնց հանդէս... [Nos protestations et la position du *Dachnaksoutioun* à leur égard, suivi d'un Supplément, ainsi que d'un écrit intitulé « Mihran » et signé de Souren Parthevian et d'Aram Andonian], Boston, impr. Azg, 1911, 152 p.

22. Cf. Pierre Quillard, « Հայ բանտարկեալներուն համար » [Pour les prisonniers arméniens], lettre au *Drochak*, datée de Paris, le 14 mars 1907, *Drochak* [Le Drapeau], n°3 (181), Genève, mars 1907, p. 34-35.

23. Cf. [Barsegh Chahbaz], « Մի՛ բաժնուիր քո հողէդ » [Ne te sépare pas de ta terre], *ibid.*, p. 40.

24. Frapan Ilse (Hambourg, 1849-Genève, 1908), née Elise Therese Ilse Levien; à partir de 1901, elle utilisa également le pseudonyme d'Ilse Frapan-Akunanian. Issue d'une famille d'origine française et huguenote, fille de luthier, elle devint célèbre en publiant ses *Nouvelles de Hambourg*, mais écrivit aussi des romans sur les problèmes contemporains des femmes. On notera l'existence d'une traduction arménienne d'un article d'Ilse Frapan, spécialement écrit pour le journal *Drochak*. Cf. Ilse Frapan, « Դէպի գործ » [Vers l'action], *Drochak* [Le Drapeau], 16^e année, n°6 (172), Genève, juin 1906, p. 83-84.

25. Une erreur de maquette a malheureusement fait disparaître ici une ou plusieurs pages de cet article.

26. L'intitulé intégral de cette société anonyme est *Compagnie d'Entreprises Commerciales en Égypte*. Son siège social se trouvait au 50, boulevard Émile Jacqmain à Bruxelles.

27. L'École des Hautes Études sociales était un établissement privé d'enseignement supérieur, qui était installé 16, rue de la Sorbonne à Paris.

28. Il s'agit vraisemblablement d'une allusion à Sergueï Sazonoff (1860-1927), ministre russe des Affaires étrangères.

29. Hambardzoum Arakelian (1855-1918) était tout à la fois enseignant, journaliste, écrivain et homme politique. On lui doit aussi nombre de traductions en arménien, notamment *Vingt nouvelles et récits* de Maupassant (1897), *Uranie* de Camille Flammarion (1900), etc. Pour avoir dénoncé les opérations financières des dachnakistes caucasiens et les abus du Bureau oriental, il fut assassiné le 11 juillet 1918 à Tiflis, par un tueur de la FRA. Cf. Manouk G. Djizmedjian, Պատմութիւն ամերիկահայ քաղաքական կուսակցութեանց, 1890-1925 [Histoire des partis politiques arméniens des États-Unis, 1890-1925], Fresno, imprimerie *Nor Or*, 1930, p. 213 (note).

30. Le bimensuel *Pro Armenia* fut remplacé, de décembre 1912 à novembre 1913, par un autre périodique intitulé *Pour les Peuples de l'Orient* (24 numéros parus). Le premier numéro de ce titre est daté du 10 décembre 1912 et le dernier, du 25 novembre 1913. Les directeurs en étaient Francis de Pressensé et Victor Bérard, le secrétaire de la rédaction, Jean Longuet.

31. Des efforts considérables ont été réalisés à cette époque, en Égypte, par les hommes politiques arméniens, en vue de la création d'un *Comité d'Égypte pour l'autodéfense [arménienne]*, ainsi que d'un *Organe mixte inter-partis*, dont il sera à nouveau question dans une lettre suivante de Barsegh Chahbaz en date du 29 juillet 1913. Cf. Manouk G. Djizmedjian, *op. cit.*, p. 186-189.

32. Envoyée en Europe en 1912 par le catholicos de toutes les Arméniens siégeant à Etchmiadzine, chef suprême de l'Église arménienne, pour plaider la cause des Arméniens de Turquie et obtenir le soutien des Puissances pour l'introduction des réformes en Arménie occidentale, la *Délégation nationale arménienne* [Հայկական ազգային

պատուիրակութիւն] était conduite par Boghos Nubar Pacha, fils d'un ministre égyptien. Cette *Délégation* défendit la Cause arménienne auprès des Alliés pendant toute la durée de la Grande Guerre. Cf. Hovakim Boyadjian, Պողոս Նուբար Փաշան և բարեձորոգումների խնդիրն Արևմտյան Հայաստանում 1912-1914 թթ. [Boghos Nubar Pacha et la Question des réformes en Arménie occidentale, 1912-1914], Érévan, éditions de l'Académie des sciences, 2010, 208 p.

33. Après la Première Guerre balkanique (octobre 1912-mai 1913), Andrinople [Edirne] devint une possession bulgare, mais après la Deuxième Guerre balkanique (juin-juillet 1913), elle redevint turque. Deux tiers de ses habitants, soit environ 60 000 personnes, durent alors quitter la ville. Ils furent remplacés par des colons anatoliens. Cf. *Larousse mensuel*, Paris, n°88, juin 1914, art. «Balkans (la péninsule des) de 1912 à 1914», p. 131-141.

34. Cf. Manouk G. Djizmedjian, *op. cit.*, p. 186-189.

35. Il s'agit du VII^e congrès de la FRA, le plus bref des congrès, qui se tint à Karin [Erzurum] pendant une semaine, à partir du 17 août 1913.

36. Pilos-[Maral] a effectivement participé au congrès avec le statut d'«invité». Cf. Վէմ [Le Rocher], Paris, septembre-octobre 1934, p. 125. Hratch Tasnapetian, Հ. Յ. Դաշնակցութեան կազմակերպական կառույցի հոլովոյթը [L'Évolution de la structure organisationnelle de la FRA], Beyrouth, 1974, note 17, p. 96-97.

37. Publication de la FRA ayant paru à Karin [Erzurum] de 1909 à 1914, le journal Յառաջ [Haratch/En Avant!], était l'organe de l'«Union de la Jeunesse arménienne de Karin».

38. Allusion au procès-fleuve ayant mis en cause un très grand nombre de militants et de cadres de la FRA, poursuivis par les autorités russes en 1911.

Cf. Avag A. Haroutiounian, «Հ. Յ. Դաշնակցութեան մեծ դատավարութեան թղթածրարները. Համօ Օհանջանեանի դատական գործը» [Les Dossiers du Grand Procès de la FRA: le Dossier judiciaire de Hamo Ohandjanian], Վէմ [Vem/Le Rocher], trimestriel, Érévan, n°2 (27), juillet-septembre 2009, p. 144-170.

39. Le Nemrut Dağı (mont Nemrud ou Nimrod) est une montagne de l'Anti-Taurus dont le sommet culmine à 2 203 mètres d'altitude. Situé dans la partie méridionale de l'Anatolie centrale, au nord de la frontière syrienne, le Nemrut Dağı domine la vallée de l'Euphrate et la principale ville turque d'Adiyaman. Le sommet de la montagne abrite plusieurs statues colossales et notamment les têtes des principaux dieux arméniens: Vahagn, Anahit et Aramazd.

40. Nicolai Hoff (1867-1958), major de l'armée norvégienne, secrétaire général au ministère norvégien de la Guerre, et le Hollandais Louis C. Westenenk (1872-1930), administrateur de la *Dutch East Indies*, furent nommés inspecteurs généraux dans les six vilayets orientaux de l'Empire ottoman pour vérifier la bonne application des réformes prévues par le traité de Berlin (1878). La déclaration de guerre rendit caduque la mission des deux inspecteurs généraux.

41. Organe directeur de la FRA.

42. La Haute Arménie ou Arménie supérieure (en arm. Բարձր Հայք) est l'une des quinze provinces de l'Arménie historique, définies par Anania de Chirak (610-685). Elle correspond approximativement aux régions d'Erznka [auj., Erzincan] et de Karin [auj., Erzurum], à présent en Turquie.

43. Si l'orientation anti-arménienne de l'Empire tsariste est bel et bien une constante rarement démentie par les faits, il n'en demeure pas moins que ces paroles témoignent, une fois encore, de la lucidité politique de Barsegh Chahbaz. À cette époque-là, chacun a encore à l'esprit ce qu'il a été convenu d'appeler le *Procès du Dachnaksoutioun*, qui eut lieu à la fin de l'année 1911, à Saint-Petersbourg, devant le Tribunal Spécial du Sénat. Le juge d'instruction présenta la FRA dans un interminable acte d'accusation compilant 20.000 pages... Dans sa lettre en date du 31 octobre 1913, Barsegh Chahbaz rappelait que vingt-quatre de ses «camarades» étaient encore en Sibérie.

44. *Azatomart* [Ազատամարտ – Combat libérateur]. Le journal *Azatomart*, organe du Bureau occidental de la FRA, est publié à Constantinople du 10/23 juin 1909 au 11/24 avril 1915.

45. Le journal *Armenia* [Արմենիա] a été publié à Marseille à partir du 1^{er} août 1885 et jusqu'en 1923, d'abord par Mkrtitch Portougalian, puis par Éghiché Torossian. Mkrtitch Portougalian avait fondé en 1885, à Van, l'*Union patriotique arménienne* [Հայոց հայրենասիրական միություն], dont *Armenia* devint l'organe de presse. Ce fut le premier parti politique arménien; son objectif était d'affranchir la population arménienne du joug ottoman et de fonder une Arménie indépendante. Les membres de cette organisation s'appelaient eux-mêmes *arménakan*, par référence au journal *Armenia*.

46. Zarouhi Bahri (1880-1958). Sœur de Barsegh Chabaz. À Paris, sous l'occupation allemande, Zarouhi Bahri commence à se consacrer à la littérature et publie plusieurs romans (en arménien) à partir de 1941. Nombre de documents d'archive concernant Barsegh Chahbaz sont conservés dans le fonds Zarouhi Bahri du Musée des Lettres et des Arts d'Érévan.

47. Il s'agit de la sœur aînée de Barsegh Chahbaz.

48. Les informations qui ont été communiquées à la mère de Barsegh Chahbaz ont été gravement altérées, ce qui a donné lieu à un fâcheux malentendu et une situation dramatique. Dans son n°229 daté non pas du 11 octobre, mais du vendredi 14 octobre 1916 dans le calendrier julien, c'est-à-dire, en réalité du vendredi 14/27 octobre 1916, le journal Հորիզոն [Horizon] de Tiflis a effectivement publié une brève dépêche de son correspondant à Erzincan. Celle-ci est ainsi rédigée:

«DE NOS CORRESPONDANTS DE *HORIZON* - Erzinka, 10 octobre (télégramme). Vardan Chahbaz, qui s'est défendu dans la région de Divrik [auj., Divriği] à la tête de soixante-dix hommes, est arrivé à Erzinka. Douze camarades sont arrivés avec lui. Zorian.»

S'il y a bien homonymie du patronyme, en ce qui concerne le *fedayi* Vardan Chahbaz (1864-1959) et Barsegh Chahbaz (1883-1915), et s'il est clair que la dépêche ne concerne que le premier des deux, l'origine de la confusion apparaît quant à elle sous la plume de madame Nemik Chahbaz qui écrit: «Vardan et Chahbaz sont arrivés ici avec douze de leurs camarades». Or, madame Nemik Chahbaz, qui n'a peut-être jamais entendu parler de Vardan Chahbaz, est ainsi amenée à croire que deux personnes différentes, Vardan et (son fils) Chahbaz, sont arrivées à Erzinka [auj., Erzincan]...

La prison d'Ayaş

Docteur Avétis Nakashian

Première édition à New York, 1925

« J'ai appris à aimer davantage la plupart de ceux que je connaissais déjà auparavant et, quant à ceux dont je venais de faire la connaissance, ils ont pris plus d'importance à mes yeux que celle que j'accordais jusque-là à leur nom. »

1. Arrestations à Constantinople

Le 24 avril 1915 va rester un jour exceptionnel dans l'histoire contemporaine arménienne. Ce jour-là, on entendit les premiers coups de tonnerre de la grande tempête et on donna le signal qui montra que le grand crime prémédité était imminent. Le 24 avril est le jour de la plus vile machination.

Qui sait au cours de quelle nuit la monstrueuse décision d'extermination a-t-elle été prise par la direction avide de sang du parti Union et Progrès? Le 24 avril, les intellectuels arméniens de Constantinople avaient été emmenés après avoir été arrachés à leur doux sommeil. La rafle avait réuni sans distinction et sans ménagement les représentants de la pensée de notre peuple et les espoirs de notre nation.

Ce n'était pas encore le petit matin quand, dans la rue, on frappa violemment à la porte d'entrée de notre maison de Pankaldi. « Qui sait quel pauvre malade est-ce encore! », me suis-je dit et je suis descendu en hâte. J'ai ouvert la porte. J'ai vu que c'était le domestique de notre voisin, le père Komitas, qui avait pris l'habitude de l'appeler « maître » de sa voix caractéristique.

« Ils ont emmené le révérend père, dit le « maître » d'une voix mélancolique.

– Mais qui? Où ça? me suis-je écrié, ignorant tous les événements de la nuit.

– Je ne sais pas, des policiers l'ont emmené! », dit maître Karapet, originaire de Mouch.

Déconcerté, je suis remonté m'habiller, afin d'aider le cher père Komitas si cela s'avérait possible. Moins de vingt minutes plus tard, quelqu'un d'autre vint frapper à ma porte et dit: « Ils ont emmené Jacques Sayabalian ».

La personne qui avait apporté la nouvelle était encore devant la porte, je me suis précipité au dehors et j'ai vu, deux portes plus loin, la fille du docteur Allahverdi venir à ma rencontre; les yeux emplis de larmes, elle s'écria : « Ils ont emmené mon père! »

Le soleil était sur le point de se lever et je courais en tous sens pour savoir ce qui s'était passé. Soudain, un policier en civil, tenant un papier à la main, apparut devant moi. « Nous allons nous rendre au commissariat de police », me dit-il avec un visage impassible.

J'ai pu voir que le nom de Vardguès figurait lui aussi sur ce papier. Je l'ai suivi et, peu après, je me suis retrouvé au commissariat de Pankaldi. Après trois heures d'attente, on m'a mis dans une voiture et j'ai été conduit à la prison centrale, encadré par deux policiers.

C'était un dimanche.

Je suis entré dans la prison et quand j'ai regardé autour de moi, il m'est apparu un spectacle qui me plongea dans la plus totale stupéfaction. La foule qui y était rassemblée me rappelait le parvis de l'église primatiale les grands jours de fête. Je remarquais cependant, dans cette foule, des gens dont la présence me semblait aussi incongrue que l'entrée d'un pasteur protestant

dans une salle de danse. Des journalistes, des poètes, des médecins, des avocats, des moines, des prêtres, des pasteurs, des acteurs, des négociants, des taverniers, des hôteliers, des riches, des pauvres, des députés du parlement ottoman et de l'assemblée nationale arménienne, des pharmaciens, des bouchers, bref, une foule composée de toutes les couches de la société, avec toutes sortes d'espèces comme dans l'arche de Noé, y était entassée. Tout le monde parlait, riait, et beaucoup d'entre eux allaient accueillir les nouveaux venus.

Mais où était le problème ? Pourquoi ces arrestations massives avaient-elles lieu et de quoi étions-nous accusés ? Nul ne le savait. Personne ne comprenait. Si l'on voulait arrêter les révolutionnaires, qu'avait à faire là Aristakès Gasparian ? Pourquoi avait-on conduit ici le prêtre du quartier ou Karapet le boucher ? Si l'on voulait arrêter les intellectuels, pourquoi avait-on fait en sorte que le cafetier Hakob ou le tavernier Onnik partagent notre sort ? De fait, d'un côté était assis Buzand Ketchian et, de l'autre, discutait Haroutioun Chahrikian. Siamanto, Gavroche, Kiko, Mihrdat Haykazn étaient à proximité les uns des autres. Le camarade Haroutioun Djhangulian se tenait près du pasteur Kérovbé. Chris Fenerdjan, dit Silvio Ricci, le héros de la bombe de Yildiz, plaisantait avec Hayk l'épicier.

Ce jour-là, jusqu'au soir, des nouveaux venus nous rejoignirent et, à la nuit tombée, notre nombre avait atteint près de deux cent vingt personnes. En me fondant sur les catégories sociales des personnes arrêtées, j'ai supposé que toute la population arménienne de Constantinople était visée, puisque les docteurs Torkomian, Djelal et Allahverdi étaient également là. Pourquoi donc les autres médecins, bien plus impliqués dans les affaires politiques arméniennes, ne seraient-ils pas eux aussi conduits ici ? Pourquoi les accusations portées contre Hayk Khodjassarian, le vieux Tchéraz, malade, et quelques autres députés de l'assemblée natio-

nale arménienne ne seraient-elles pas élargies pour viser les soixante ou soixante-dix autres députés ? Après avoir vu dans cette prison autant de figures importantes des partis dachnakiste, hintchak ou ramkavar [démocrate], j'ai pensé, naturellement, que j'allais voir ici tous les militants.

La cour de la prison était déjà pleine et si, selon ce calcul, on allait conduire ici toute la population arménienne de Constantinople, où allait-on mettre les nouveaux venus ? Je me suis dit qu'on avait vraisemblablement préparé d'autres sites pour les personnes arrêtées ou sur le point de l'être. Mais qu'allait donc devenir la population arménienne des provinces ? Les acteurs turcs allaient-ils y représenter le même drame ?

Le soir approchait. Chaque fois qu'on nous amenait un nouvel hôte, la foule se pressait à l'entrée, pour poser des questions et tenter de savoir ce qui se passait à l'extérieur. Mais chaque nouveau venu était aussi ignorant que nous de la situation. Les nouveaux étaient l'objet d'une fouille à corps devant la porte, ils étaient dépouillés de leur argent, de leurs papiers, de leur porte-plume, de leur montre, et de tout objet personnel, puis étaient jetés en prison après avoir été enregistrés. Ils étaient frappés un moment de stupeur. Mais ils se mettaient peu après à parler, à plaisanter et à rire. Nul ne semblait triste dans cette prison. Une sorte d'insouciance, qui caractérise le désespoir et les grandes catastrophes, s'était abattue sur nous. Nos esprits et nos nerfs étaient désormais engourdis. Parmi les derniers venus se trouvait Smbat Burat, l'auteur d'un ouvrage intitulé *De prison en prison*, qui a été accueilli comme un frère revenant d'un pays étranger au moment où il est entré. Et il est vrai que Smbat Burat, après avoir longtemps erré et avec la satisfaction de quelqu'un ayant retrouvé son foyer familial, riait franchement et, serrant la main des uns ou des autres, répétait : « Pourquoi ai-je tant tardé ! »



À droite,
Barsegh Chahbaz.
Au centre,
Vardguès
Seringulian député
et intellectuel
arménien.
À gauche
Roupen Zartarian
intellectuel,
lui-aussi
emprisonné
à Ayaş
© Fonds ARAM-
Marseille.
Collection I.
Bassmadjian

La nuit tombait peu à peu et nous ne savions toujours pas ce que nous allions manger et où nous allions dormir. Nos familles ignoraient où nous avions été conduits et nous n'avions donc ni le temps, ni les moyens, de faire venir une quelconque literie. C'était à croire que ni la nourriture, ni la literie ne nous intéressaient. Nous faisons tous la même fixation sur une question qui nous tourmentait : « Pourquoi nous a-t-on conduits ici ? ». Les personnes arrêtées discutaient par petits groupes. Certains disaient que nous avions été pris comme otages, d'autres soutenaient que l'attaque lancée sur les Dardanelles nous rendait dangereux à Constantinople aux yeux du gouvernement turc. Nous entendions effectivement des bruits de canon dans le lointain et je ne me souviens plus si cela nous rendait plus heureux ou plus tristes. Nul ne pouvait trouver une réponse directe et convaincante à tout cela ; seul H[aroutioun] Chahrikian avait trouvé la formule la plus commode et la plus

satisfaisante, et disait, en pointant l'index en l'air et avec son sourire caractéristique : « Vous cherchez un sens dans ce qui n'en a pas ».

Il faisait tout à fait nuit et, comme des lions en cage ou des oiseaux aux ailes coupées, nous essayions de marcher ça ou là. Certains se préparaient une place pour dormir, en occupant un matelas récupéré sur les planches des couchettes. Il était près de huit heures, quand, derrière la porte, une voix s'écria : « Tout le monde dehors ! » Nous avons accouru, nous nous sommes regroupés, semblables à ces moutons qui entendent le hurlement du loup. À l'entrée, dans une lumière terne, se tenait Bedri, le directeur de la police, le bras droit de Talat, tenant un papier à la main. Les noms ont été lus un à un, simplement, comme on le fait habituellement pour les détenus de droit commun et les criminels. « Grigor, fils de Hakob ! », criait la voix. Et gens de lettres, avocats,

médecins ou députés se ruaient au-dehors indistinctement. Ces victimes que nous étions n'avaient pas la moindre idée de l'endroit où nous allions. Mais ne s'otions-nous pas de la prison? Un changement n'allait-il pas intervenir dans notre vie oppressante? Et cela était déjà suffisant pour des personnes en état d'arrestation.

C'était une nuit claire et la lune brillait. Devant la prison, nous nous sommes mis en rang sur la place, entourés de tous les côtés de soldats armés de baïonnettes. « En rang par quatre! », cria une voix. On s'exécuta comme des écoliers. « Marchez! », ordonna une autre voix tranchante. Et nous nous sommes mis à marcher depuis la place du sultan Ahmed en direction d'Aya Sofia, puis nous sommes entrés dans le parc de Gulhane. C'était un cortège qui marchait en silence, toute une machine qui s'était mise en marche. Mais quel spectacle c'était! À côté d'Aknouni marchait Karapet le boucher, tête nue, portant encore son tablier. Hakob l'épicier était dans la rangée de [Daniel] Varoujan, le mécanicien [de l'imprimerie] du journal *Azatamart* [Combat pour la liberté] marchait avec [Rouben] Zartarian. Ainsi, une sorte d'égalité, de solidarité, s'était créée, car chacun d'entre nous était devenu, pour les autres, un être cher, un camarade, un sympathisant. Nous marchions.

Et voilà qu'apparurent les eaux bleues du Bosphore. « Ils vont nous jeter à la mer, me suis-je dit, dans cette mer qui en a déjà englouti tant et tant. » Mais la vue de la mer ne nous donnait pas l'impression d'aller à un pique-nique. De cette mer, nous nous en approchions comme des stoïciens. Une brise légère venait du Bosphore pour nous consoler et l'on eût dit que la lune allait nous défendre de là-haut.

2. Le voyage

Nous étions à présent sur le bord de mer. Un bateau à vapeur de [la compagnie turque] Şirket[-i Hayriye], prêt à appareiller, nous apparut. Un nouvel espoir s'éveilla en nous; nous allions faire un voyage en bateau. Et l'idée de mort sembla un instant s'éloigner de nous.

Nous étions sur la côte, à Saraburnu. On eût dit que la fumée libérée par le *steamer* rivalisait avec l'insubordination et la contestation qui jaillissaient de nos cœurs. Nous qui, au cours de toute notre vie, nous étions consacrés à de paisibles travaux littéraires ou intellectuels, sans armes et sans soutien, nous étions maintenant entourés de soldats armés de baïonnettes et cela était une farce en soi, sous des airs d'héroïsme donquichottesque. Mais nous étions aussi privés du plaisir de rire. On monta à bord du vapeur. « Tout le monde descend! », commanda-t-on. On alla s'entasser dans les cabines?. Les escaliers, les portes, tout était gardé par des militaires. Parmi ces pauvres bougres armés de baïonnettes, il n'y avait pas un seul homme capable de voir et de comprendre l'aspect comique de cette opération. Le vapeur appareilla.

Je pensais que l'histoire particulière de la Turquie se répétait. Ainsi et toujours, les penseurs du pays, les éléments œuvrant pour ce qui est bon, ce qui beau et élevé avaient été anéantis par les Turcs. De la sorte, le pays et l'État étaient victimes; des provinces et des régions se détachaient [de l'empire], mais lui, le Turc, restait rustre, ignorant et arriéré. Ils s'étaient conduits avec une égale férocité à l'égard des Grecs, des Serbes, des Roumains et des Bulgares, mais toutes ces tentatives, autant de répétitions, n'avaient même pas servi de simple leçon aux incorrigibles Osmanlis.

Nous arrivâmes à Haydarpaşa où nous fûmes accueillis, devant la gare, avec les mêmes honneurs militaires, et où nous procédâmes au même défilé. Ils procédèrent ici à des distinctions et à des divisions par classes sociales. Après nous avoir demandé nos professions et nos activités, ils nous répartirent dans les « salons »

(cellules collectives) I, II et III. C'était la mise en œuvre de ce que Chahrikian considérait comme « insensé ». Prison ! Captivité ! Déportation !... Et qui sait quoi encore ! Mais, dans la gare, cette répartition selon les classes sociales avait bel et bien eu lieu. Pharmacien militaire, Narghiledjian avait été amené parmi nous en uniforme. Un policier le fit sortir de la salle I et ôta les insignes militaires de l'uniforme dans les toilettes, sans se demander si cet affront visait la personne portant ces insignes ou les insignes eux-mêmes.

C'était presque le milieu de la nuit. On prit place dans un train spécial. J'avais eu la chance de tomber dans un wagon de première classe et mes camarades étaient Komitas, les pères Hovhan et Balakian, le docteur Torkomian, Tiran Kelekian, le docteur Toptchian, Narghiledjian, Sako Aghamirzayants, H[aroutioun] Djihangulian, Tchéraz et quelques autres. Quand je vis Tiran Kelekian pour la première fois, je pris la vraie mesure de cette félonie vile et abjecte, qui avait été forgée par cette bande de malfaiteurs et de mécréants, connue sous le nom de Comité Union et Progrès. Qui, plus que *Dal Kiafé* (initiales de Tiran Kelekian dans l'alphabet turco-arabe), avait servi le journalisme turc et la politique ottomane, et même l'université turque ? Des milliers de lecteurs turcs se délectaient tous les jours de ses écrits et Tiran Kelekian était un véritable et sincère Ottoman. Et s'il était coupable de quelque chose, c'est que c'était aussi un Arménien tout aussi honorable et sincère. Et les gens du Comité Union et Progrès avaient même eu le culot de faire embarquer un tel homme, comme un criminel quelconque⁴. Sako avait l'air très habitué à ce genre de faits et quand, arrivés à Haydarpaşa, nous nous retrouvâmes sur la terre ferme, il cria : « Vive l'Arménie ». Mais là, dans le wagon, il était assis, sa barbe longue, noire et épaisse, pointée en l'air, et il disait parfois : « Cette fois, nous sommes cuits. » Le père Komitas était tout à fait accablé, tout comme Tiran Kelekian, qui ne parvenait pas à com-

prendre cette situation insensée. Mais, en général, nous semblions plutôt joyeux et insoucians.

Notre train fonçait sur Izmit. Il n'était pas permis de sortir dans la gare, de s'adresser à des commerçants. Si quelqu'un osait regarder par la fenêtre, un soldat rustre criait : « *Yasak!* », ce qui signifie « interdit ! ». Aucun d'entre nous n'avait emporté de la nourriture avec lui, mais, au dernier moment, un morceau de pain était arrivé jusqu'à moi avec un peu de beurre, et j'en distribuais à présent comme si c'était des reliques.

Pendant toute la journée, nous avons traversé les montagnes et les gorges de Nicomédie et de Bilecik [Biledjik], et nous sommes arrivés la nuit suivante à Eskişehir. En route, nous avons convaincu les policiers et nous avons réussi à obtenir du pain. Nous nous demandions toujours ce que pouvaient bien manger nos familles au même moment, si jamais elles mangeaient... La plupart de nos camarades n'avaient pu dormir pendant deux nuits et deux jours, et il leur était tout à fait impossible de dormir dans une foule si dense. Nous sommes restés près de deux heures en gare d'Eskişehir. En face, apparaissaient des hôtels, des restaurants, des cafés avec toutes leurs lumières. Ces hôtels, où j'étais venu me reposer tant de fois, il ne m'était plus permis de les visiter, ne serait-ce qu'un moment. Restant devant la fenêtre, je regardais en face, quand, sous le wagon, une voix dit en arménien : « Docteur ! Que voulez-vous que je fasse ? » Ah ! Quelle voix douce c'était !... La voix de toute ma nation ! « Fais-nous vite passer du thé chaud et fais savoir à Constantinople qu'on nous conduit vers Engürü⁵ », dis-je pour toute réponse. Un quart d'heure plus tard, le thé arriva. Les policiers voulurent l'interdire, mais nous avons réussi à prendre des verres par la fenêtre. Pour la première fois depuis notre arrestation, notre estomac absorbait quelque chose de chaud.

Le train se remit en marche après minuit. Il haletait à travers des déserts secs comme le cœur des Turcs et des campagnes inhabitées, la locomotive fonçait, en nous

emmenant vers des lieux inconnus et étranges. Le soleil s'est levé, mais quel triste soleil était-ce ! Nous courrions, sous un ciel mort, vers la mort.

Une demi-journée passa. On arriva à Sincan kôy, deux gares après Engürü. «Ouvrez les fenêtres ! On va donner lecture des noms. Que celui qui entend le sien, descende !», cria Ibrahim, le directeur de la prison centrale, qui nous avait accompagnés. Le premier nom fut celui de Silvio Ricci. Et Chris Fenerdjian descendit, montrant sa haute stature⁶.

Les noms furent égrenés un à un. Chaque fois qu'on appelait quelqu'un et que l'intéressé se séparait de nous, nous ressentions de la tristesse, car nous étions désormais tous liés par une sorte d'attachement familial. On appela Jacques [Sayabalian], Aknouni, [Rouben] Zartarian, Mourad [Boyadjian], ces esprits à la fois nobles et malheureux. Mon tour arriva. Je descendis et je pris place dans les rangs. Impossible de faire ses adieux, de dire au revoir. Nous obéissions comme des machines, sans être convaincus que ce qui se passait appartenait au monde du réel ou du rêve. Devant la gare, une vingtaine de véhicules nous attendaient, des fourgons ordinaires pour la plupart. On nous répartit dans ces véhicules par groupe de trois ou de quatre.

À côté de moi s'est assis Barsegh Chahbaz, ainsi que quelqu'un de boiteux et d'infirme, qui put tout juste monter dans la voiture. Cet homme était Hayk Tiriakian, l'un des épiciers de Péra, qui s'était cassé la jambe deux mois auparavant et qui était toujours bandé. On jeta un dernier regard à nos camarades du train, qui nous regardaient par les fenêtres, les yeux emplis de larmes. Les voitures démarrèrent. À l'avant de chaque voiture, un policier avait pris place à côté du voiturier.

Barsegh Chahbaz était profondément accablé car il était tout à fait conscient [de la gravité] des événements. Des larmes coulaient sur ses joues. Dans la force de l'âge, il était enlevé, arraché à la période la plus belle de sa vie

conjugale et la plus brillante de ses espoirs. Et il ne pouvait se résigner à la triste réalité. Nous vivions tous dans le même état d'âme, mais nous étions obligés de résister par une forte volonté. J'ai demandé au policier : « Où nous conduisez-vous ? – *Yasak !* », répondit-il brutalement. J'ai patienté un peu, puis j'ai essayé un autre moyen. J'ai offert une cigarette aussi bien au voiturier qu'au policier. Mes cigarettes eurent l'effet escompté. Je demandai de nouveau : « Où nous conduisez-vous ? – À Ayaş », marmonna le voiturier.

Ayaş!... Ce nom ne servit qu'à accroître notre désespoir, car j'avais déjà été du côté d'Engürü et j'avais entendu dire que c'était le centre d'une région dont la population était exclusivement composée de Turcs, un endroit sauvage à douze heures d'Ankara. Pourquoi nous emmène-t-on là-bas ? Que veulent-ils faire ? Ces questions nous tourmentaient plus que la faim et les souffrances du voyage.

En route, près d'une source, nous nous arrêtâmes dans un *han*, où nous nous procurâmes un morceau de pain et un verre de thé par personne. Nous apprîmes ici que notre convoi comprenait soixante-et-onze personnes, presque toutes des militants politiques ou révolutionnaires. On arriva à Ayaş en début de soirée. Le bourg, au sud duquel nous étions descendus devant une caserne située sur une hauteur, était construit entre deux collines, près d'une vallée. Là nous attendaient le *kaymakam*⁷ et le juge. On les salua et on entra. J'avais fait la connaissance du *kaymakam* un an plus tôt du côté d'Akşehir ; c'était un individu ignorant et vil mais, ici, il était notre maître et, nous, ses prisonniers. Quel grand contraste il y a entre le dominant et le dominé !

3. La vie dans notre prison

La [partie de la] caserne, où nous étions détenus, se composait d'un *kovuş* de quinze mètres de long sur six de large (en turc, le terme *kovuş* qualifie un quartier de prison ou une cellule collective). Le sol était fait d'un plancher nu, sale; il n'y avait en tout et pour tout que des morceaux de vieilles nattes d'une largeur d'un mètre, qu'on avait jetées par terre près du mur. C'était là tout notre ameublement. Et cet endroit allait être notre logement, notre cantine et notre dortoir.

Notre premier souci, notre premier effort a été de nettoyer le *kovuş*. Mais quelle poussière, quelle saleté! Il ne serait venu à l'idée d'aucun d'entre nous de mettre les pieds dans un endroit pareil, encore moins d'aller s'y coucher. Il fallait néanmoins se résigner, il fallait vivre. Si seulement il avait été possible de faire sortir les gens pendant le nettoyage, nous aurions considéré que c'était un véritable bienfait, mais ce n'était pas permis. Les fenêtres étaient fermées par des barres de fer ou des pièces de bois et, dehors, les soldats nous entouraient de toutes parts. En voulant nettoyer la saleté qui recouvrait le sol, nous n'avons fait que soulever la poussière.

Notre deuxième pensée a concerné le problème de la nourriture. Nos géôliers ont donné, à chacun d'entre nous, un pain qui n'était rien d'autre que de la pâte grise, presque noire. Nous avons fait venir des olives et nous les avons distribuées. Ce travail était assuré par B[arsegh] Chahbaz, Jacques Sayabalian et Mihrdat Haykazn.

C'était maintenant le tour du problème le plus difficile, celui du coucher. Non seulement il n'existait rien qui ressemblât à un lit mais, en outre, chacun n'était venu qu'avec les vêtements qu'il portait sur lui. La plupart n'avaient même pas un pardessus. [Même] si les soixante-et-onze détenus que nous étions s'étaient allongés côte à côte, raidés comme des morceaux de bois, pour nous coucher, nous n'aurions pas pu nous entasser dans ce *kovuş*. Depuis trois jours, nous avions perdu tout sommeil et toute tranquillité, d'abord en prison, puis dans le train.

Nous avions donc besoin de sommeil avant tout. Les quatre côtés de la salle et le centre étaient pleins de gens allongés côte à côte. Il n'y avait pas de place pour bouger. Certains sont même restés debout, près de la porte. Le docteur DagHAVarian était couché dans un coin, près du mur; près de lui était allongé Gareguine Khajak. Et j'avais moi-même pris position à leurs pieds, en faisant un angle droit avec eux. Près de moi était mon cher Jacques [Sayabalian]. Nous ne pouvions céder la place qu'exigeait la grande taille de nos deux amis, nous décidâmes donc de proclamer l'emplacement des pieds «territoire commun» et de l'utiliser tous les quatre. À condition, toutefois, que DagHAVarian et Khajak utilisent l'étage du bas, et nous, celui du haut, si bien que nous avons étendu nos quatre pieds par-dessus les leurs. Cependant, à côté de l'espace que nous occupions, on intentait un procès contre les pieds de Khajak car il avait commis une violation de frontière.

Grâce à de tels arrangements et utilisant nos chaussures en guise d'oreillers, nous nous sommes couchés et nous nous sommes endormis. Mais quel sommeil!... Il faisait froid et il était impossible d'ouvrir les fenêtres. Vous pouvez imaginer l'insupportable air vicié, généré par la respiration de soixante-et-onze personnes et la fumée des cigarettes! Là-dessus, imaginez les conflits de limites et, par ailleurs, le bruit des ronfleurs, et vous pourrez peut-être vous faire une idée du tableau. J'ai dormi des heures dans de telles conditions. Mon «cousin» et les planches qui étaient en dessous de moi étaient en lutte avec les os de mon crâne et de mon corps.

Au milieu de la nuit, j'ai relevé la tête et qu'ai-je vu? Siamanto, Samuelov, Melkon Gurdjian (Hrant) et Mihrdat Haykazn qui se tenaient debout près de la porte car, non seulement il ne leur restait plus de place pour s'allonger, mais ils ne pouvaient même plus s'asseoir. Leur faute était qu'ils n'avaient pas occupé leur place assez tôt et qu'ils avaient voulu faire preuve d'une attitude noble. J'ai voulu proposer mon «lit» à ces *gentlemen*

nobles et fatigués, mais auquel d'entre eux le proposer? Je ne disposais que de la place de la largeur de mon corps, mais ils étaient quatre. Je leur ai proposé d'en profiter une heure chacun, mais une autre difficulté s'est dressée devant nous. Qui allait en profiter le premier? J'ai dû régler également cette question. «Je vais en décider», dis-je. Tirant Siamanto par la main, je l'ai conduit à mon lit en trouvant tout juste la place de poser un pied entre les corps. «Rien qu'une heure», dis-je, et je suis reparti. Chacun n'allait profiter de ce repos que pendant une heure. Ah, qu'elle était longue cette heure que nous passions debout en tremblotant! Et qu'elle était courte pour Siamanto!

Le délai avait expiré; il fallait un cœur de pierre, une main impitoyable pour tirer Siamanto de ce moment de quiétude dans tant de souffrances. Il fallait ne pas avoir de conscience, à cet instant, pour lui tendre la main [et le tirer], mais ce comportement n'était pas une manifestation d'aussi grande insensibilité que celui des mères qui ont jeté leurs enfants au feu ou dans les rivières. J'ai commis cet acte d'«héroïsme». J'ai réveillé Siamanto et je l'ai fait se lever. C'était le tour de [Melkon] Gurdjian. Selon ma décision personnelle, je lui ai murmuré à l'oreille: «Rien qu'une heure», et je l'ai envoyé profiter de la literie du plancher et de l'oreiller de chaussures... Le troisième à en avoir profité a été Mihrdat Haykazn, qui alla se coucher en trouvant tout juste la place de poser les pieds dans son déplacement. Une nouvelle heure passa. Il ne restait plus que Samuelov, qui ne put profiter de l'occasion car le matin était déjà proche et que tout le monde commençait à remuer, à parler et à fumer. Il était désormais impossible de dormir et, pour la troisième nuit consécutive, Samuelov n'avait pu fermer les yeux et se reposer.

Le jour se leva. Maintenant, nous pensions avant tout à notre subsistance. La majeure partie des détenus n'avaient pas d'argent. L'occasion n'avait été donnée à personne de prendre de l'argent avec lui. Les autorités

faisaient distribuer un pain par jour et par personne, mais il n'était pas mangeable. Nous avons acheté de la nourriture apportée par les villageois devant la porte de notre prison-caserne. Le *kaymakam* avait promis de faire envoyer des couvertures. On en apporta une, oui! Un morceau de chiffon sale! Mais qui aurait voulu s'approprier une telle richesse? On s'est mis à faire venir des couvertures louées à des Turcs de la ville pour le prix de deux *kuruş* par jour, ce qui pouvait paraître un plaisir de riche.

Nous nous sommes aussitôt organisés en groupes de cinq personnes. Dans chaque groupe, les gens se sont répartis le travail, l'un de ces cinq devait s'occuper du feu, un autre, de la cuisson, le troisième, de laver la vaisselle, le quatrième, de mettre la table, le cinquième, de la desservir. Parmi ces groupes, je peux me souvenir de celui du docteur Pachayan, de Mourat, de Rostomian, de Daghavarian, de Kiko, du groupe des littéraires et de celui des artisans.

Mon groupe comprenait Barsegh Chahbaz, Jacques Sayabalian, le père de Gueorg Mesrop, qui était âgé de soixante-dix ans et qui avait été arrêté et conduit ici, avec nous, parce que Gueorg Mesrop était absent de chez lui au moment de la perquisition. Pauvre vieillard!... Nous avons obtenu l'autorisation que l'un d'entre nous aille au marché pour y acheter à manger, sous la surveillance de deux soldats. Nersès Zakarian le *hintchak* et moi-même remplissions cette mission. De bon matin, nous écrivions sur un papier les commandes de chaque groupe et, au retour, nous procédions à la distribution. Ainsi, ayant trouvé de la viande, du riz, de l'huile, du sucre, du gruau, des fruits, du sel et toutes sortes d'aliments, nous rentrions avec des porteurs. Nous avons creusé des poêles dans la terre, nous avons acheté des assiettes de terre [cuites] et de zinc, nous avons trouvé des cuillers de bois sur le marché, et nous avons commencé, peu à peu, à nous «installer».

Il nous a fallu constituer un petit comité d'assistance, pour venir en aide à ceux qui étaient dans le besoin. Mihrdat Haykazn et moi avons été désignés membres de ce comité. Toutes les semaines, je collectais une certaine somme auprès des camarades de détention, tandis que Mihrdat Haykazn la redistribuait sans révéler l'identité des bénéficiaires, ni à moi, ni à qui que ce soit d'autre. C'est ainsi que prit forme l'organisation interne de notre vie carcérale.

Pendant quinze jours, il était interdit de nous remettre le moindre courrier ou le moindre télégramme. Dans ces conditions, naturellement, nous ignorions ce qui se passait à l'extérieur. De même, nos familles ignoraient où nous étions.

Nous nous sommes même accommodés des conditions de détention. Le froid, la saleté, la fumée, l'inconfort, le manque de sommeil, la crainte [de l'apparition] de poux, la brutalité des policiers et de nombreuses vexations, nous supportions tout cela en riant, en narguant, en méprisant, mais quelque chose d'autre nous tourmentait, c'était l'incertitude. « Pourquoi nous ont-ils amenés ici et comment vont-ils se conduire avec nous ? » Nous considérions une fois de plus la majorité de nos camarades, majorité qui se composait de révolutionnaires, de révolutionnaires qui étaient les auteurs des événements du Sassoun, de la Banque [ottomane] et de Yildiz, célèbres affaires politiques. En conclusion, nous pensions que nous avions été arrêtés en tant que révolutionnaires. Mais, en même temps, nous voyions un Adjemian, catholique d'Ankara, ou Tigrane agha Tcheblakhdji, qui était, paraît-il, un intermédiaire dans la vente de diamants sur le marché des bijoutiers de Constantinople, et nos conclusions ne tenaient donc plus.

Quand nous considérions que la majorité se composait de journalistes, d'écrivains, d'enseignants, de médecins et de poètes, nous en déduisions que nous avions été arrêtés en tant qu'intellectuels, mais notre attention se portait de nouveau sur un boucher, sur un cafetier ou

un concierge, et la logique de notre construction s'effondrait. Chahrikian venait de nouveau de régler la question avec sa célèbre phrase : « Vous cherchez un sens dans ce qui n'en a pas ». Nous avions, en effet, parmi nous, des figures célèbres et des hommes publics tels qu'Aknouni, Tigrane Tcheugurian, Daghavarian et Khajak, dont je me sentais fier de partager le sort, si cruelle que fût la réalité, mais, à côté, il y avait aussi des illettrés. Il y avait des jeunes qui étaient tout à fait aptes à diriger une nation, mais il y avait aussi un « fou » qui, pour ne pas se faire voler les quelques argents qu'il avait sur lui, préférait rester assis, éveillé, toute la nuit. Bref, on se cassait la tête tous les jours [pour comprendre] pour quelles accusations, à quel degré, sous le coup de quelle loi nous méritions la prison et la déportation. Nos discussions et nos débats allaient toujours aboutir à ce que Chahrikian qualifiait d'« insensé ». Et comme il n'était pas possible de régler la question, nous mangions, nous buvions et nous nous amusions.

4. Réjouissances

Notre vie carcérale à Ayaş avait aussi ses aspects amusants. Avoir de si étroites relations amicales avec des personnes de qualité était, en soi, une grande chance. Nous sentions tout le danger et, surtout, la gravité de la situation, mais nous faisons cependant preuve de force morale et d'esprit enjoué les uns à l'égard des autres. J'ai appris à aimer davantage la plupart de ceux que je connaissais déjà auparavant et, quant à ceux dont je venais de faire la connaissance, ils ont pris plus d'importance à mes yeux que celle que j'accordais jusque-là à leur nom. Il ne s'en est presque pas trouvé un seul, indigne de l'élévation morale acquise pendant le reste de leur vie. Il y en avait qui ne s'étaient pas encore fait un nom mais qui ont su faire preuve d'élévation dans les fers d'Ayaş.

Nous jouions et nous chantions. Nous avons fait venir un jeu de trictrac. Quand on nous autorisa à écrire des lettres et à recevoir du courrier, nous avons fait venir des

journaux et des livres. Nous passions le temps agréablement. Le docteur Daghavarian discourait de nouveau dans son cher *grabar*⁸, il en faisait l'éloge et moi, je me plaignais qu'il ronflait la nuit en *grabar*, langue que je ne comprenais pas. Les plaisanteries de V. Martikian, les mélodies locales de Palou [fredonnées par] Gurdjian, les chants de Hambarzoum, l'« Arménie » de Tcheugurian, [nous] faisaient oublier les désagréments de la vie carcérale, tandis que l'un de nos très respectés camarades, se mettant les mains sur les hanches, nous réveillait comme un coq en nous appelant.

Puis les monologues de Yenovk Chahen, le *Honneur à Toi*⁹. Quel noble talent avait ce garçon ! Il n'avait pas accepté l'aide matérielle qu'on lui avait discrètement proposé et avait organisé sa petite cuisine pour subvenir à ses besoins.

Les chroniques quotidiennes de Kiko étaient lues chaque matin et nous faisaient tous rire à gorge déployée. Kiko voulait publier les potins de la prison. Il avait rempli un énorme cahier et voulut me le confier, mais ce cahier lui était si précieux qu'à la dernière minute, il décida de le conserver en espérant pouvoir le publier lui-même. Ses papiers ont hélas disparu eux aussi et nous sommes aujourd'hui privés du dernier plaisir de les lire !

C'était une semaine plus tard. J'ai vu quelqu'un assis dans un coin, portant de vieux vêtements et ayant un regard maladif. Je suis allé près de lui et je lui ai demandé comment il s'appelait.

« Artine, me répondit-il.

– Artine comment ? insistais-je.

– Assatourian, ajouta-t-il.

– Pourquoi es-tu là ?

– Qu'est ce que j'en sais moi ? On m'a arrêté et on m'a conduit ici ! s'écria-t-il avec un accent de colère.

– Quel était ton travail ? ai-je continué.

– Je chassais les chiens », répondit Artine en se mettant à genoux. Et il ajouta :

« J'attrape des chiens dans la rue et je les tue. Je leur coupe la queue et je l'amène à la mairie. On me donne 60 *para* pour chaque queue, et cela me fait vivre.

– Et tu arrivais à attraper combien de chiens par jour ?

– Il y avait des jours où j'en attrapais jusqu'à huit ou dix ».

Et voilà un nouveau chef-d'œuvre de cette situation « insensée ». Ma fierté a été froissée car, jusque-là, je me prenais pour quelqu'un d'important. Intellectuels, révolutionnaires, gens de lettres, militants politiques, députés, poètes... Très bien. Mais, pour utiliser une formule de Smbat Burat, il y avait aussi parmi nous un « chasseur de chiens »...

« Là, ça ne va plus, dis-je. La prison doit garder son honneur. Cet homme doit s'en aller pour que nous ne soyons pas privés au moins de cette consolation. Mon Dieu ! Un tueur de chiens avec Rouben Zartarian !...

– Aurais-tu des espèces pour [envoyer] un télégramme ? demandai-je au modeste chasseur de chiens, Artine.

– Non ! », répondit le héros.

J'ai pris un papier à la main et j'ai écrit à Talat, le ministre de l'Intérieur.

Monsieur le ministre,

Votre serviteur chasse les chiens dans les rues de Constantinople, les tue, et leur coupe la queue pour la porter à la mairie, où l'on me donne 60 para pour chaque queue ramenée. C'est mon métier et mon moyen de vivre.

Ayant été arrêté, j'ai été conduit à Ayaş où je suis emprisonné. J'ignore pourquoi j'ai été arrêté et qui sont mes compagnons de détention.

J'ai envoyé le télégramme et, quatre ou cinq jours plus tard, j'ai eu la « malchance » d'être privé de la compagnie d'Artine Assatourian. Le chasseur de chiens a été relâché. Il avait été victime d'une confusion sur le nom d'Assatourian. Mais il n'avait pas été le seul à avoir été

victime d'une erreur d'homonymie. Il y avait un certain Tigrane Adjemian qui semblait avoir été arrêté et conduit ici à la place d'un « lettré » dénommé Adjemian. L'homme était d'Ankara et ne savait pas un seul mot d'arménien. Nos camarades comprirent cette erreur et firent ce qu'il fallait pour que cet homme soit libéré. Il y avait aussi parmi nous un [certain] Hayk Tiriakian, quelqu'un de mélancolique, boiteux, à moitié aveugle, qui était, disait-on, épicier à Péra. Ils avaient confondu cet homme avec Hayk Tiriakian (Hratch), l'un des héros [de l'occupation] de la Banque [ottomane] en 1896 et l'avaient mis dans notre groupe. De son côté, le « véritable » Hayk Tiriakian avait également été arrêté et avait été conduit à Çankırı. Ayant appris qu'un innocent était détenu à Ayaş en ses lieu et place, le véritable Hayk Tiriakian envoia un télégramme à Constantinople et se dénonce en précisant « qu'il est la personne recherchée et que la personne détenue à Ayaş a été arrêtée par erreur ». De fait, cet homme boiteux, à moitié aveugle et à moitié fou, a été libéré. Hratch (Hayk Tiriakian) a été transféré de la prison de Çankırı à la nôtre. Comme on le sait, ils ont assassiné Hratch par la suite, en même temps que d'autres. Que d'individus ayant des caractéristiques belles, nobles et chevaleresques il y avait, parmi nos camarades !

Tous les matins, nous avions aussi un cours d'éducation physique. Chavarch Krissian, ce jeune homme brave et pétillant, nous dirigeait. Nous nous alignions sur trois rangs et « un, et deux, et trois !... » Nous faisons nos mouvements. Chavarch Krissian invectivait ceux qui se trompaient, parmi lesquels le plus illustre était Chahrikian : « Chahrikian ! », criait de loin le professeur d'éducation physique et, le grand juriste, comme un enfant pris en faute, s'efforçait aussitôt de rectifier la position de ses pieds.

Nos camarades cafetiers avaient agencé un véritable café-salon de thé et offraient des tasses de thé ou de café à ceux qui s'y retrouvaient et faisaient payer ceux qui

avaient perdu aux cartes ou au trictrac. De la sorte, le *kovuş* avait pris l'aspect d'un club, à cette différence près que nous étions tous assis par terre.

Deux semaines plus tard, douze personnes rejoignirent notre groupe. Nous l'appelions le « groupe V. Martikian ». Leur arrestation avait, semble-t-il, tardé. Avec l'arrivée du nouveau groupe, il devint impossible de s'entasser dans un seul *kovuş*, aussi nettoya-t-on l'écurie voisine pour qu'elle puisse accueillir vingt d'entre nous. Nos camarades appelèrent cette salle d'écurie le *kovuş* des « aristocrates »¹⁰ ou des « nobles ». Maintenant que la prison était divisée en deux parties, nous avions la possibilité de nous rendre visite.

L'arrivée de Martikian (le propriétaire du journal *Tchakatamart* [Le Front] de Constantinople) apporta de la bonne humeur à l'atmosphère de la prison. Il plaisantait, faisait des imitations, et nous faisait rire ; il décrivait, en racontant en arménien oriental, comment des éléments si différents « avaient été conduits ici à la queue leu leu pour y être emprisonnés tous ensemble ». Et vraiment, on se disputait tous les jours. Bien entendu, ces heurts étaient des conflits de convictions ou d'idées car, pour la plupart d'entre nous, nous appartenions à des classes sociales aux convictions antagonistes. Quel rapport pouvait-il y avoir entre Chahrikian et moi, par exemple ? Il était libéral au plus haut point, alors que moi, j'étais conservateur. Sans doute Chahrikian avait-il été révolutionnaire pendant toute sa vie, tandis que moi, j'étais convaincu depuis trente ans que tout mouvement révolutionnaire nous était nuisible. Nous nous aimions néanmoins et nous respections les opinions de l'autre car les persécutions généralisées nous avaient réunis sous le toit de cette prison, et nous étions sûrs d'être tous sincères et que les deux points de vue avaient pour but le salut de la nation. Quelques semaines avant les arrestations, Chahrikian avait écrit un article sévère en première page d'*Azatamart*, en accusant de dégénérescence nationale tous ceux qui étudiaient dans des institutions américaines, notamment les pro-

testants et ceux qui avaient la malchance d'être turcophones. L'élection du Patriarche avait donné l'occasion de publier un tel article. Chahrikian condamnait l'activité des missionnaires et était intransigeant à l'égard de toutes ces choses qui ne portaient pas un vrai cachet national. J'avais écrit une réponse qui avait été publiée en première page d'*Azatamart*. Aussi bien Chahrikian que R[ouben] Zartarian se battaient comme des braves avec leur plume. Chahrikian était sincère, mais je dois dire qu'il l'était un peu trop. Et c'était précisément la raison pour laquelle je le respectais et, aujourd'hui encore, il tient toujours une grande place dans mes pensées.

La situation créée par les divergences d'opinions n'était pas, pour moi, une nouveauté. Depuis le début de ma vie active, j'étais connu comme conservateur, comme anti-révolutionnaire. En 1895, quand le *mouvement* commença, quelques militants politiques tels qu'Abah, Mleh et Enfiyedjian étaient venus dans un verger, à une heure d'Aïntab [auj., Gaziantep]. Ils m'y firent appeler, car ils avaient entendu dire que je tenais des propos opposés à leurs discours. J'y suis allé et nous avons discuté. Je leur ai dit que nos *buts* étaient les mêmes et que nous pensions différemment, mais seulement en ce qui concernait les *moyens*. Bien entendu, ils savaient que le combat que nous menions ne concernait que *le domaine des idées*. Cela n'allait pas plus loin. Parmi les amis que j'ai aimés le plus dans ma vie, je pourrais en citer beaucoup dont les idées et le comportement étaient opposés aux miens. Bien sûr, il est prématuré de dire quoi que ce soit de catégorique à propos des courants libéraux et conservateurs. L'histoire jugera impartialement.

5. L'organisation

«Organisons-nous», nous sommes-nous dit en prison et nous avons aussitôt tenu une Assemblée générale. Par un vote à l'unanimité, Khajak a été élu président et a siégé sur le trône présidentiel qui était un bidon d'essence ainsi utilisé pour la circonstance. Les débats ont commencé. Les gens prenaient la parole et la «salle» prenait l'aspect d'une Chambre des députés. Nous oublions un moment que nous étions entourés de paysans turcs, rustres et armés de baïonnettes.

Notre premier travail fut d'élire un Bureau composé de cinq personnes, qui allait avoir pour fonction de gérer les affaires de la prison et de servir d'interlocuteur avec les autorités pénitentiaires. Bref, le Bureau allait veiller à la propreté intérieure, à l'ordre interne, il allait rédiger ou envoyer les requêtes qui devaient être adressées aux autorités locales et au gouvernement, à Constantinople, et devait régler toutes sortes de problèmes... J'ai été trouvé digne de devenir membre de ce Bureau. Nous avons aussitôt créé de véritables administrations indépendantes.

Samuelov, ce jeune homme doux et bien élevé, qui avait naguère été Secrétaire de l'association dite *Associations arméniennes réunies* [Միացեալ ընկերութիւնք հայոց]¹¹, devint ministre de la Lessive. La fonction de ministre de l'Intérieur et des Poux a été confiée à Mihrdat Haykazn, qui surveillait tout et veillait à la propreté à longueur de journée. Mihrdat Haykazn était peut-être le plus expérimenté dans ce domaine car il avait passé la majeure partie de sa vie en prison et à Feghzan (dans l'arrière pays de Tripoli¹², avant l'occupation italienne, naturellement).

Chavarch Krissian était le commandant contrôlant les entrées et les sorties, une sorte de commissaire de police auquel nous nous soumettions tous. «Tel groupe, dedans! Tel groupe, dehors!», criait Chavarch et le groupe franchissait la porte.

Le Bureau tint des réunions et nous avons rédigé un télégramme adressé à Talat. Que pouvions-nous écrire?

«*Nous sommes innocents. Nous demandons une enquête et notre mise en liberté*». Nous avons utilisé, dans ce télégramme, le terme turc de «*istirham*», pour utiliser un langage à la fois officiel et courant. Sur l'insistance de quelques membres du Bureau, nous avons présenté ce télégramme à l'Assemblée générale, pour le soumettre à son approbation. Après lecture du télégramme, certains demandèrent ce que signifiait l'expression «*istirham ideriz*». Nous avons dit que cela voulait littéralement dire «*nous supplions*». Et voilà que cela donna lieu à un débat.

«*Nous ne supplions pas!*» criait quelqu'un.

– Nous exigeons le respect de nos droits, soutenait Smbat Burat.

– Il faut renverser le Bureau!», s'écria Sako, en caressant sa longue barbe noire qui descendait jusqu'à sa taille.

Le Bureau fut effectivement démis. Composé de libéraux et de conservateurs, ce Bureau ne put obtenir un vote de confiance. Il était clair qu'il y avait comme de l'humour dans cette affaire. Nous étions tous des détenus entourés de baïonnettes et nous discutions encore sur le droit et la justice. Mais le fait était qu'il y avait parmi nous des gens mille fois plus élevés que ceux qui nous avaient dépouillés de nos droits et qui menaçaient nos vies. Ceux qui détenaient le pouvoir étaient de vulgaires criminels, alors qu'il y avait parmi nous des penseurs et des gens de talent, pour lesquels la mort était préférable à n'importe quel avilissement. Mais ces esprits nobles et élevés «*avaient tous les droits, mais ne pouvaient les exercer*». Ils oubliaient que nous étions des détenus enchaînés et qu'il n'existait aucune force qui puisse nous libérer.

Un nouveau Bureau fut élu, une sorte de véritable cabinet libéral. Aknouni, Barsegh Chahbaz et Kalfayan en faisaient partie. Aknouni était d'avis que Talat était quelqu'un ayant un noble caractère. «*Il y a deux semaines, j'étais fatigué et je me reposais dans ma chambre, disait-il, et Talat est venu me rendre visite*». Et

il comptait naturellement sur Talat. Le pauvre ne pouvait comprendre comment cet «*homme si poli*» pouvait être un Judas si fourbe. Nous ignorions qu'à cette même époque Talat avait quitté Grigor Zohrab après l'avoir embrassé, pour le faire arrêter un peu plus tard et le faire assassiner du côté de Rakka. Et Talat avait eu cette conduite si vile, à l'égard de l'homme qui l'avait accueilli et caché chez lui pendant la révolution du 31 mars.

Le nouveau Bureau rédigea un nouveau télégramme, avec cette différence qu'à la fin du texte on utilisait l'expression «*mertliginizden bekleriz*» au lieu de «*istirham ideriz*». Cette [nouvelle] formule signifiait «*Nous attendons de votre Excellence...*». Quelles illusions! La question se posa de savoir qui allait signer ce télégramme au nom des détenus d'Ayaş. Ceux qui s'étaient rendus célèbres comme révolutionnaires ou ceux dont le nom était lié à un quelconque incident, ne voulaient pas signer, en pensant que leur signature nuirait au but du télégramme et en pensant, surtout, à leurs codétenus. Il fut décidé que je le signerai moi-même, en tant que «*non-révolutionnaire*». J'ai accepté, si déplacée que fût une décision de mêler à cette affaire un «*ministre*» limogé par l'Assemblée.

Jusque-là, j'avais déjà acquis la conviction selon laquelle le problème ne concernait plus les militants politiques ou les révolutionnaires, mais tous les Arméniens. De fait, j'étais moi-même condamné en tant qu'Arménien. Devais-je signer ce télégramme ou non? À mon avis, tous ces efforts étaient vains et ce télégramme, dont chaque mot donnait lieu à des discussions et à des délibérations, était condamné d'avance à être jeté dans un coin. Et il en fut bien ainsi. Notre télégramme resta sans effet.

6. Jours de crise

En prison, nous avons aussi connu des jours de crise.

La nouvelle des vingt pendaisons de Constantinople nous parvint; l'une des victimes était un neveu d'Artsrouni, un de nos compagnons de détention. L'effroi et la tristesse régnèrent. Pour ce qui me concernait, j'arrivais à me résigner à toutes sortes de mort dans mes pensées, mais je repoussais l'idée de la potence, je ne la voulais pas. Quelque chose qui ressemblait à du désespoir s'abattit sur nous tous. On eût dit que la lueur de la lune, filtrant la nuit par les fenêtres, nous apportait les baisers des êtres qui nous étaient chers. Je me disais que cette même lune les regardait eux aussi, qu'elle regardait mes amis, les miens et mes compatriotes. C'était cette même lune qui avait été le témoin oculaire et silencieux de la tragédie des martyrs revêtant la chemise blanche.

La question qui nous tourmentait: «Que vont-ils faire de nous?», se présenta cette fois à nous de façon moins énigmatique. Ce qui nous semblait *insensé* trouvait maintenant tout son *sens*.

Quelques jours plus tard, Mourad (Boyadjian) et Marzpet furent appelés, pour être conduits sous surveillance à Césarée et y être interrogés. Pauvre et noble Mourad! Avec quel sang-froid accueillit-il cette nouvelle! Quel garçon sincère c'était! Un enfant de cette patrie qui s'est montrée si ingrate pour lui et pour sa nation! Mourad nous quitta le sourire aux lèvres et le cœur vaillant. Des mois plus tard, j'ai appris quelles tortures on lui avait fait subir dans la prison de Césarée. Selon ces informations, on l'avait tiré de sa cellule toutes les nuits pour le battre avec des cravaches, son corps avait été brûlé au fer rouge et on lui avait arraché les ongles. Et après toutes ces cruautés, on avait conduit ce patriote à la potence. Après que Mourad eut quitté la prison, Mihran Aghadjian, un beau jeune homme instruit, fut conduit à Constantinople. J'ai appris par la suite qu'il avait également été conduit à la potence devant *Harbiye*¹³.

Nous étions tout à fait conscients de la gravité de notre situation, d'autant plus que, à la façon dont était rédigé le contenu d'une lettre, nous avons compris que d'autres vagues d'arrestations avaient encore lieu à Constantinople et en province. Beaucoup, comme le professeur Haykazian ou le docteur Hovsep Ter-Stepanian, avaient été déportés dans un lieu dit Sultaniye, à proximité de Konya. Nous avons alors pensé que le problème concernait plutôt l'existence même de la nation, chose que Rouben Zartarian avait comprise mieux que quiconque et qui m'était apparue très clairement. Mais que pouvions-nous faire? Nous nous consolions avec une sorte d'insouciance et de petits espoirs, en nous remettant au sort.

Vint l'ordre de conduire Barsegh Chahbaz à Kharberd, pour qu'il y soit jugé. Ce soir-là, on organisa un banquet d'adieux dans le *kovuş* des *Aristocrates*. Nous avons mangé, nous avons bu et nous nous sommes déridés en apparence. Nous avons trouvé une sorte d'espoir à la pensée que nous allions être présentés devant un tribunal et qu'on allait nous donner la possibilité de nous défendre. Quels vains espoirs! Attendre de la justice de la part d'assassins!...

Barsegh Chahbaz savait lui aussi ce qui l'attendait et, pourtant, il riait, parlait, et ne montrait pas le moindre signe de faiblesse. Ce pauvre garçon avait fait ses études à Paris, c'était un brillant jeune homme ayant du caractère. Il s'était marié et était récemment rentré à Constantinople. Et c'est au moment où sa vie et son bonheur prenaient leur essor, qu'il avait été arraché à la vie par des mains brutales et inhumaines. Le lendemain matin, il est parti après les dernières embrassades et les dernières larmes. Barsegh Chahbaz était parti!

Nous avons appris, longtemps après, qu'on lui avait fait traverser toute l'Anatolie. Alors qu'il était détenu dans la prison d'Aintab [auj., Gaziantep], des Arméniens de la région avaient appris qu'un de leur compatriote instruit et brillant, affamé et pouilleux, était dans un état

pitoyable, mais ils n'avaient pas osé lui porter secours. Puis on l'avait amené à Adiyaman et, de là, du côté de Malatya, où on l'avait tué après lui avoir infligé d'atroces souffrances.

À Ayaş, à cette époque, nous ne disposions pas du moindre moyen de nous informer de ce qui se passait dans le monde extérieur, nous ignorions ce que l'on faisait à nos camarades déportés, individuellement ou collectivement. C'était à cette époque que j'avais pu recueillir de la bouche de Turcs, dans la ville basse, quelques petites nouvelles décousues.

Quand, encadré par deux militaires qui me surveillaient, je descendais au marché pour acheter des vivres pour mes camarades, je cultivais mes relations avec un commerçant turc de la ville. C'est lui qui me dit que «massacres et déportations duraient depuis une semaine, du côté de Césarée». C'était un «Vieux Turc»¹⁴, qui n'arrivait pas à comprendre ce genre de cruautés. Un jour, il me dit que la population arménienne de Marzvan [auj., Merzifon] avait été évacuée avec des fourgons et que ces véhicules étaient revenus en ville, vides, deux heures plus tard.

Nous savions que nous nous trouvions confrontés à un grand désastre, mais qu'une nation entière puisse être anéantie, c'est une chose dont nous n'avions pas pu prendre la vraie mesure. Si le gouvernement du parti Union et Progrès gagnait la guerre, les Turcs ne nous laisseraient pas vivre. Mais si le résultat de la guerre devait en faire des vaincus, ils nous garderaient comme otages entre leurs mains. C'est ce que disait [le docteur] Daghavarian. Mais la souffrance de toute la nation pesait bien plus sur nos épaules que ce que nous souffrions dans notre propre chair.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée que des instructions demandèrent le transfert du docteur Daghavarian, d'Aknouni, de Khajak, de S. Minassian, de [Rouben] Zartarian, de Djihangulian à Tigranakert [Diyarbakır] où ils devaient être jugés. Cette nouvelle

nous fit tous plonger dans le désespoir le plus profond. Au fil des jours, les événements prenaient une tournure plus concrète. La nuit tomba. On se réunit tous dans le grand *kovuş*. Khajak s'assit sur sa caisse royale et se mit à parler. Ce fut le dernier discours qu'il prononça, c'était la dernière occasion qu'il avait d'exposer ses nobles idéaux et d'insuffler de l'espoir à sa malheureuse nation, qu'il aimait tant et pour laquelle il avait tant souffert.

Conformément à son habitude, Khajak raconta une histoire dans son discours et dit :

«Un prince russe voyageait en traîneau en plein hiver. En chemin, une tempête de neige se leva et, peu après, des loups affamés encerclèrent le traîneau. Plongé dans la plus grande agitation, le prince russe cria au cocher :

– Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ?

Sans même jeter un coup d'œil derrière lui et sans montrer le moindre signe de peur, le conducteur du traîneau lui répondit :

– *Nitchevo!* (Pas grave !)

Et il continua à conduire le traîneau. Le nombre de loups augmenta peu à peu et, devenant plus audacieux, ils se rapprochèrent de l'arrière du traîneau. Ayant de plus en plus peur, le prince s'écria :

– Hé, bonhomme ! Ne les vois-tu pas ? Comment allons-nous échapper aux griffes de ces bêtes sauvages ?

Toujours avec le même sang-froid, le conducteur du traîneau marmonna :

– *Nitchevo!*

Et il continua à conduire le traîneau avec fougue. Les loups enragent et attaquent le traîneau. Un des hommes du prince tombe aux mains des loups qui le mettent en mille morceaux et l'avalent, mais le cocher continue sa route sans hésiter ni s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils atteignent un village et trouvent le salut.

– *Nitchevo!* s'écria à son tour Gareguine Khajak de sa voix énergique et belliqueuse. Et il continua :

– Je sais bien que nous sommes entourés de fauves redoutables, que beaucoup d'entre nous tomberont dans leurs griffes, que beaucoup seront déchiquetés par des dents carnassières, mais *nitchevo* ! En avant !

La nation va marcher sur le chemin de la liberté, elle va marcher sans cesse, sans revenir en arrière, et je suis sûr qu'elle parviendra à trouver la liberté et la paix, c'est-à-dire précisément le but pour lequel beaucoup d'entre nous se sont sacrifiés et pour lequel nous allons nous aussi être sacrifiés.»

Or, c'est dans de telles circonstances que se révèle le caractère d'un homme, c'est sous de tels coups [du sort] qu'il montre sa force morale de fer. Et que les apparences sont parfois trompeuses ! Quelles qualités élevées, nobles, majestueuses ont témoigné ceux qui passaient pour être faibles et insignifiants dans une vie ordinaire et qui se retrouvaient dans une situation aussi critique et dangereuse ! Nos yeux étaient emplis de larmes, mais on eût dit que les paroles de cet homme âgé et maladif nous insufflaient une force nouvelle. Khajak et ses camarades se trouvaient devant une mort assurée et ils continuaient à nous exhorter, car tout leur esprit, toutes leurs pensées se concentraient sur un seul point qui n'était rien d'autre que le salut de la patrie. Pendant ces moments les plus sombres, ils ne pensaient qu'à l'avenir beau et radieux de la nation. On eût dit qu'ils n'avaient pas besoin d'être consolés, c'était même eux qui consolait les autres. C'était des héros, prêts à être sacrifiés pour la nation.

Comme il nous l'avait lui-même raconté, Khajak nous raconta de nouveau, une dernière fois, ce qu'ils avaient subi sur le dallage d'une prison russe sous les coups de *knout* des cosaques rustres. Et il ajoutait en riant que cette prison [turque] n'en était pas vraiment une, que c'était un *pique-nique**, et l'on eût dit qu'il était justement sur le point de se rendre à un [vrai] *pique-nique**. Tous les camarades de Khajak firent preuve, eux aussi, du même esprit élevé que le sien. Peut-on imaginer quelle nuit nous avons passé ? Il était clair que nous transférer à

Tigranakert n'était qu'un simple prétexte. S'il fallait nous déférer devant les tribunaux, ceux-ci ne manquaient pas à Constantinople ou dans les localités environnantes. Et quand bien même il y aurait eu un procès, nous savions très bien ce que valait un tribunal turc du Comité Union et Progrès. Qui aurait pu dormir cette nuit-là, puisque nous savions que, le lendemain matin, ces six beaux Arméniens, tous précieux, allaient être remis aux mains froides de la mort ?

Le matin arriva, le plus funeste de tous les matins. Jamais le soleil n'avait pointé un visage aussi morne au-dessus de l'horizon. Des policiers vinrent les emmener. On se pressa à la porte de la prison. Dernières embrassades, derniers « adieux »¹⁵, derniers mouchoirs qu'on agite, dernières larmes, et voilà qu'ils disparurent derrière une colline. Nous étions même privés du plaisir de faire ne serait-ce que quelques pas avec eux et de leur souhaiter bon voyage. On cria « adieu » une dernière fois. On se dit « au revoir » du fond du cœur, mais on savait bien qu'on ne reverrait plus ces nobles figures.

Quelques jours plus tard, nous avons reçu d'Eskişehir une carte postale écrite de la main de Zartarian et par laquelle il nous faisait comprendre d'une certaine façon qu'ils avaient été conduits à Eskişehir après être restés deux jours dans la prison d'Engürü. Quelques jours avant eux, [Grigor] Zohrab et Vardguès y avaient transité avant d'être conduits à Tigranakert pour y être jugés¹⁶. Cette nouvelle retentit comme un coup de tonnerre sur nos têtes. Le crime et l'audace avaient atteint un tel degré qu'ils avaient même osé s'en prendre au grand Zohrab et à l'invincible Vardguès.

Les petits espoirs, qui étaient notre consolation et notre soutien, disparurent tout à fait. On eût dit que le soleil s'obscurcissait et que la lune se voilait la face. Qui pouvait imaginer un tel degré de machination et d'ingratitude ? L'auteur et l'ordonnateur de tous ces crimes, c'était Talat, celui-là même dont Zohrab avait sauvé la vie. Zohrab et Vardguès étaient deux personnalités

précieuses, qui auraient pu inspirer de la fierté à n'importe quelle nation. Autrement dit, si ces juristes, compétents, influents, élus députés par les suffrages du peuple ne pouvaient se défendre contre ces mains mortifères, que pouvions-nous alors espérer ?

Avec l'anéantissement de nos espoirs, la vie carcérale nous devint insupportable. Le commandant du détachement affecté à notre surveillance était un sergent tcherkesse. À la même époque, quand je descendais en ville, je rencontrais des groupes de Turcs armés de la tête aux pieds et portant un genre d'uniforme, et qui paraient, semblables à des bourreaux. J'ai demandé ce que c'était que ces groupes. On me répondit que c'était des *çete* [tcheté], c'est-à-dire des bandes d'irréguliers, qui allaient «réduire les révoltés arméniens qui se trouvent dans notre pays». Quels révoltés?... Qui aurait osé se révolter dans un pays rempli de soldats ?

Le sergent, avec lequel j'entretenais quelque chose comme une relation amicale, me raconta qu'il s'était lui aussi enrôlé comme *çete* [tcheté] à l'époque des guerres balkaniques. Enver Pacha les avait choisis dans les bataillons et les avait placés sous le commandement d'Aziz Bey le Tcherkesse. Il raconta fièrement comment ils avaient incendié soixante villages chrétiens dans la région d'Edirne, comment ils réunissaient leur population, hommes, femmes et enfants, avec «leurs curés», comment ils les conduisaient hors de la ville ou du village, et comment ils les massacraient tous quelques heures plus tard. Et ces *çete* [tcheté] allaient maintenant faire la même chose. Le sergent se plaignait d'avoir été mis à l'écart et de devoir garder notre prison. Un soldat, venu de la région de Césarée, avait raconté que tous les *infidèles* de Césarée et d'Everek se faisaient massacrer et que toutes les villes se vidaient.

Voilà sous l'influence de quelles nouvelles cauchemardesques et terrifiantes, nous passions nos dernières journées à Ayaş.

8. Ma libération

C'était au mois de juin 1915. Les informations insinuées dans les lettres [reçues] et les histoires [racontées par] des soldats indifférents jetaient tous les jours une lumière nouvelle sur la situation. Chaque jour, à chaque instant, nous attendions notre tour. Un Turc d'Engürü servait comme écrivain public dans mon bataillon de défense.

Ce Turc dit un jour qu'il avait lui aussi demandé à être enrôlé dans les *çete* [tcheté]. «Contre qui sont-ils organisés, ces *tcheté*? demandai-je.

– Contre qui voulez-vous que ce soit? Contre les Arméniens», répondit-il indifférent.

C'était au matin du 2 juillet. À peine revenu du marché, je remettais les vivres et les marchandises à nos groupes devant la porte de la prison et je faisais les comptes. Les représentants de chaque groupe attendaient leur tour. On vit venir de loin le sergent travaillant au télégraphe; il agita en l'air un papier qu'il tenait à la main, en criant: «Une bonne nouvelle pour toi!»

Mais pour qui était-ce, au juste? Qui aurait osé espérer cette «bonne nouvelle»? Imaginez l'horrible situation de celui qui aurait espéré et qui aurait fini par comprendre que cette bonne nouvelle ne le concernait pas. Tenant le papier, le sergent s'approcha, le regard fixé sur nous. Personne ne bougea, personne ne tendit la main, jusqu'à ce qu'il me le remette, tout content dans la perspective d'un pourboire. Le sergent n'était préoccupé que par son pourboire et non pas par le salut de qui que ce soit. Je ne pus tenir le papier et l'ouvrir. Il m'échappa des mains et resta par terre. Ce fut Jacques Sayabalian (Paylak) qui le ramassa, l'ouvrit et le lut. Mon frère m'annonçait qu'un ordre de libération me concernant avait été donné à Engürü [Ankara].

Si vous parvenez à imaginer l'émotion la plus intense [causée par] la joie et un sentiment très oppressant de profonde tristesse vécus en même temps, au même instant et chez la même personne, vous pourrez alors

comprendre, saisir mon état à ce moment-là. J'étais content, très content, car je savais que chaque minute [de plus passée ici] me conduisait à la potence... à la mort.

J'étais triste, car j'allais laisser là-bas un grand nombre de camarades, d'amis, que j'avais appris à connaître, que j'aimais et que je respectais. Je les aimais comme peuvent s'aimer des compagnons d'infortune. Je les respectais car j'avais vu et apprécié de très près leur talent et leurs belles capacités. Je savais que, par cet ordre, il me serait permis de vivre, peut-être même de voir la fin de la guerre mondiale, la fin des souffrances présentes et, surtout, la victoire de la justice. Il [me] serait peut-être possible de voir la réalisation de ce grand rêve, de ce grand souhait, qui était le salut de la Nation, de ce *rêve* pour la réalisation duquel nous n'avions pas perdu, ne serait-ce qu'un instant, notre foi, dans les fers de cette prison. Mais voilà que j'allais me séparer de cette maison qui était devenue un foyer familial depuis trois mois, en abandonnant mes camarades dans les griffes des anthropophages.

Je me remémorais ma maison, mes enfants, ceux de mes amis qui n'étaient pas emprisonnés, et je trépiginais de joie. Mais quand je pensais que de tels bijoux de la littérature, de la poésie, des arts, de l'enseignement, du parlement allaient être écrasés et anéantis sous les pieds de sauvages, toute ma joie se muait en deuil car il était désormais évident que la mort et les ruines planaient sur toute la population arménienne de Turquie.

Nous nous sommes réunis dans la prison, tous me félicitaient dans la joie. Nous avons encore passé quelques heures ensemble, malgré le règlement de la prison qui [m']interdisait [désormais] d'y entrer. Nous nous sommes embrassés, nous nous sommes serrés la main, et je suis parti. Comme des frères qui se séparent, je leur ai crié « *Ce sera bientôt votre tour!* », en me retournant à chaque pas pour regarder mes frères qui s'étaient rassemblés devant la porte.

« Adieu! », criait quelqu'un. « Le bonjour à tout le monde », criait un autre.

Au dernier moment, Hrant s'était pendu à mon cou. « Tu es dépositaire de tous mes espoirs, disait Gasparian en pleurant.

– Nous viendrons nous aussi! s'écria Jacques [Sayabalian], en agitant la main en l'air.

– J'apporterai moi-même mes papiers, disait Kiko.

Chahrikian riait, insouciant, tout à fait insouciant.

– Il faudrait qu'ils me condamnent à trois mois de prison supplémentaires pour chacun d'entre vous », dis-je très sincèrement.

C'est ainsi, dans une atmosphère de joie, de tristesse, d'espoir et de souffrance, que j'ai marché jusqu'en haut de la colline. Je me suis retourné. Ils étaient toujours là. Je voyais des mouchoirs s'agiter. J'ai regardé une dernière fois ces braves, avant de disparaître derrière la colline.

Lorsque j'ai quitté la prison, il n'y restait plus que 54 personnes sur 82. Quelques-uns avaient été relâchés, d'autres avaient été transférés en différents lieux. Huit mois plus tard, dès son arrivée à Constantinople, un illustre Turc d'Ayaş vint me trouver et me raconta comment, après mon départ, trente de mes camarades avaient été conduits à Engürü [Ankara] et avaient été déportés avec la population arménienne de cette ville, avant d'être massacrés quelques heures plus tard. Et pour ce qui est des vingt-quatre personnes restantes, un commissaire à la moustache et aux cheveux blonds, venu d'Ankara, leur fit lier les mains, les fit conduire au lieu-dit Ayaşbeli à deux heures de là, et les fit passer par les armes. Cet homme me fit le récit de ce qu'il avait vu de ses propres yeux. Il était présent quand on les avait attachés devant la prison et ce qui s'était passé à Ayaşbeli lui avait été rapporté par un soldat du village. Le commissaire avait tiré une balle dans la tête de chacun avec son propre pistolet et s'en était allé, après les avoir dépouillés de douze montres, de cent-cinquante livres-or, et de leurs vêtements. Ce dernier groupe comprenait Jacques Sayabalian, Gasparian, Chahrikian, Zakarian, Samuelov et Smbat Burat.

Quand les Anglais entrèrent à Constantinople en 1919 et qu'ils emprisonnèrent Rehad, directeur de la police urbaine, pour le conduire à Malte¹⁷, celui-ci me contacta pour que j'aie témoigné en sa faveur et que je le sauve, au prétexte qu'il m'avait sauvé à Ayaş. Je lui ai répondu que ce qu'il avait fait pour moi n'était pas grand chose, car «*parmi ceux qu'[il avait] fait tuer, il y en avait de bien plus précieux que moi*».

* * *

Des années ont passé depuis cet horrible Crime de masse et, à présent, je me demande parfois «si ce sont eux les plus heureux ou bien nous qui vivons encore, qui bougeons, qui parlons, mais qui sommes dispersés dans les pays étrangers et jusque de ce côté de l'Atlantique, luttant pour vivre notre vie de travailleur immigré!»

Je dirai que ce sont eux, les plus heureux, parce qu'ils n'ont pas vu le monde d'aujourd'hui. À l'époque, au moins, nous espérions un avenir radieux au-delà de l'horizon morne et sombre. Nous croyions que le soleil se lèverait après la tempête. Nous croyions que, après les régimes d'oppression, les souffrances, les emprisonnements, viendrait le temps du bonheur, de la paix, que cette captivité séculaire prendrait fin, que les puissants assurant la protection des faibles gagneraient, et que la nation pourrait respirer librement.

Ces grands martyrs ont porté leur croix, avec amour, avec patience, parce qu'ils avaient foi dans la Résurrection à venir. Ils n'ont pas versé de larmes, car la nation finirait par trouver son bonheur, ils n'ont pas hésité, car la grande œuvre entreprise allait aboutir! Allait venir [le temps de] la justice, de la liberté et du salut des nations opprimées, bref le monde allait être plus élevé, plus beau.

Hélas! Les survivants n'allaient connaître que la déception, le soleil que nous imaginions ne s'est pas levé et, ce qui est bien pire encore, nous nous sommes retrouvés devant un monde vil et abject.

Ce que l'on appelle les lois morales, la justice, la vérité, en lesquelles nous avons tant cru, sont devenues de faux semblants. Les protecteurs des faibles se sont mis à discuter avec les bourreaux au détriment des petits, ils ont trahi leurs engagements solennels, ils ont abandonné tout ce qui est bon et juste. Ils ont enterré dans l'enfer de leurs intérêts toute idée belle et élevée. Il ne nous reste plus que le désespoir, la nudité, l'état d'orphelin, l'errance. Notre foi et notre naïveté les ont fait rire. Ils ont raillé notre nudité.

* * *

Pourtant, quand je me remémore ce passé récent, je m'incline toujours pieusement devant leur souvenir immortel, chaque fois que j'évoque ces personnes. Et je me demande s'ils ont vraiment disparu sous les coups des bourreaux. Ont-ils été déportés, ces gens qui nous exhortaient? Se seraient-elles tués, ces langues qui s'exprimaient sans cesse en faveur de l'idéal de liberté? Tous ces efforts auraient-ils été vains? Ces sacrifices suprêmes auraient-ils eu lieu pour rien? Est-il possible que disparaisse des pages de l'histoire, cette lutte qui a fait d'innombrables victimes depuis des siècles? Non! Tant de victimes ne sont pas tombées en vain, pour une grande idée. Les âmes des martyrs planent sur tous les enfants de la nation. Leurs exhortations, leur enthousiasme vont vivre dans le cœur de tout Arménien, quand bien même il n'en resterait plus qu'un seul sur cette terre ingrate. Honneur, immense honneur à leur mémoire!

NOTES

* Les mots ou les phrases en lettres italiennes, suivis d'un astérisque, sont en caractères latins dans le texte.

1. Cf. Guides-Joanne, *De Paris à Constantinople*, Paris, Librairie Hachette et C^e, 1908, p. 165 et 290. Les bateaux à vapeur de la compagnie turque «Şirket-i Hayriye» assuraient le service de trois lignes sur le Bosphore (*Côte d'Europe, Côte d'Asie, et Zig-zag*). L'exploitation des lignes sur le Bosphore était partagée entre cette compagnie et la Compagnie Ottomane de Navigation.

2. Kamara : cabine de bateau (en turc).

3. Անցք, c'est-à-dire «couloir». Nous proposons de lire ստանցք pour «défilé».

4. Tiran Kelekian avait des centaines d'amis turcs. À Constantinople, il en avait aidé beaucoup à trouver du travail. Il était influent auprès des ministres et avait assuré un emploi au tristement célèbre Muammer, ancien gouverneur de Césarée, devenu préfet de Sebastia (auj., Sivas). Quand on lui proposa, à Çankırı, d'être transféré du côté d'Izmir, il refusa et voulut se rendre à Sebastia, auprès de Muammer, et il y parvint. Un journaliste turc a dernièrement publié son histoire en racontant comment, après avoir eu une entrevue avec Muammer, il fut assassiné sur l'ordre de ce monstre (note d'Avétis Nakashian).

5. Autre nom d'Angora, c'est-à-dire d'Ankara. Sincan [Sindjan] se trouve à 28 km à l'ouest d'Ankara et à 35 km à l'est d'Ayaş.

6. Le nom de Chris Fenerdjian est lié aux circonstances de l'attentat à l'explosif ayant visé le sultan Abdülhamid II.

7. Dans l'organisation administrative ottomane, le *kaza* était une entité administrative de troisième niveau, en tant que subdivision du *vilayet* et du *sandjak*. Il regroupait le plus souvent une ville et les villages environnants. Il était administré par un *kaymakam*.

8. *Grabar* ou langue arménienne classique.

9. Յարգանք Քեզ [Honneur à Toi!] est un célèbre texte d'Avétis Aharonian dont une version française a été publiée sous le titre de *Tu mérites le respect...* Cf. A. Aharonian, *Sur le chemin de la liberté*, vingt-deux nouvelles traduites de l'arménien par Robert Dermerguerian et Léon Ketcheyan, Roquevaire, éditions Parenthèses, 1978, p. 203-205.

10. En français dans le texte.

11. L'association dite *Associations Arméniennes Réunies* [Միացեալ ընկերութիւնք հայոց] est fondée à Constantinople en mai 1880, par la fusion de trois associations culturelles. Son objet est de «propager l'instruction en Arménie et en Cilicie». L'une des grandes réussites des *Associations Arméniennes Réunies* est d'avoir réussi à imposer une ligne moderne dans le domaine de l'instruction. L'association est persécutée à l'heure des massacres arméniens perpétrés par le sultan Abdülhamid II, mais trouve un nouveau souffle après le rétablissement de la constitution (1908). En 1911-1912, l'association dispose de quatre-vingt-cinq collèges, dont soixante-douze pour les garçons et treize pour les filles, avec un total de 6.813 élèves. L'association dite *Associations Arméniennes Réunies* n'a pas survécu aux événements de 1915. Cf. Poghossian Ephrem (père), Պատմութիւն հայ մշակութային ընկերութիւններու – Հատ. Կ – Պոլսահայ մշակութային ընկերութիւնները [Histoire des associations culturelles arméniennes], vol. I (Les Associations culturelles arméniennes de Constantinople), Vienne, imprimerie des pères mékhitaristes, 1957, p. 36-39.

12. L'auteur écrit ici Թարաբոլս [Tarabouls], nom arabe de la ville de Tripoli (Libye).

13. Nous lisons ici Հարպիէ [Harbiye], terme turc désignant aussi bien l'École militaire que le ministère de la Guerre.

14. «Vieux-Turc» par opposition aux «Jeunes-Turcs», dont il n'accepte pas les réformes ou le régime.

15. «Partez en paix»

16. Zohrab et Vardguès, en état d'arrestation, ont été conduits d'Adana à Alep, puis ont été tués par un groupe de *tchétté* d'Aziz le Tcherkesse entre Urfa [auj., Şanlıurfa] et Sevekek, tandis que le groupe Khajak-Zartarian-Daghavarian, qui comprenait six personnes, a été amené à Meskene où on l'a fait passer sur l'autre rive de l'Euphrate, avant de les assassiner. Il y a, à New-York, une dame native d'Urfa, qui a été déportée à Meskene et a vu l'arrivée de ces six personnes en voiture; ces prisonniers ne pouvaient sortir de voiture et parler librement, il était interdit de les approcher. On les a tués aussitôt après qu'ils furent passés sur l'autre rive de l'Euphrate. Ils ne réussirent qu'à jeter, hors de la voiture, un morceau de papier sur lequel ils avaient écrit leur nom et demandaient de l'aide. Ce papier a été conservé par cette dame (note d'Avétis Nakashian).

17. Cf. Vartkes Yeghiayan, *British Foreign Office Dossiers on Turkish War Criminals*, published by American Armenian International College (AAIC), Pasadena (Calif.), 1991, p. 195, 285-296, 330 [dossier Reshad Mustafa].



centre du
patrimoine
arménien

Valence ROMANS
SUD RHÔNE-ALPES

Le CPA est un établissement de Valence Romans Sud Rhône-Alpes
Département de la Culture et du Patrimoine

Coordination : Laure PIATON
Correctrices : Chrystèle ROVEDA et Laurence VEZIRIAN
Graphisme : Olivier UMECKER

REMERCIEMENTS

Nous exprimons toute notre gratitude à Iris Bassmadjian pour la confiance qu'elle nous a témoignée en déposant ses archives familiales au Centre du Patrimoine Arménien et, tout particulièrement, pour avoir initié cette édition autour de la dernière lettre de Barsegh Chahbaz.

Merci Jean-Pierre MAHÉ et Agnès OUZOUNIAN (Paris) et Avétis HAROUTIOUNIAN (Érévan)

Merci également à l'association ARAM-Marseille et Varoujan ARTIN pour la mise à disposition des photographies issues de son fonds

Édition réalisée à l'occasion du programme

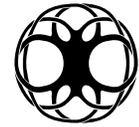
1915
MÉMOIRE(S) DU GÉNOCIDE
DES ARMÉNIENS 2015

Ce programme est soutenu par la DRAC Rhône-Alpes et
la Région Rhône-Alpes dans le cadre de l'appel à projets *Mémoires du XX^e siècle*



Rhône-Alpes Région

© CPA-Valence Romans Sud Rhône-Alpes, 2015
ISBN : 978-2-9528952-3-1
Dépôt légal : février 2015
Achevé d'imprimer en France – Imprimerie Despesse



centre du
patrimoine
arménien

Valence ROMANS
SUD RHÔNE-ALPES

© Fonds ARAM-Marseille. Collection I. Basmadjian



Barsegh Chahbaz

Le pays d'Ararat le sait

Textes réunis, traduits et présentés par Léon Ketcheyan

Vous parviendrez peut-être à obtenir ma libération ou, du moins, un exil en liberté dans un endroit convenable. En prison, je vais mourir, et cela n'est pas juste car je suis absolument innocent. Adhérer à un parti politique n'était pas une infraction, cela était permis par le gouvernement. Comment cela a-t-il pu soudain devenir un délit et pourquoi tous ces malheurs se sont-ils abattus sur moi ? Je ne le comprends toujours pas.

Journaliste, essayiste et homme de loi, Barsegh Chahbaz est un des intellectuels raflés à Istanbul le 24 avril 1915, date retenue comme celle du déclenchement du génocide. En juillet 1915, depuis ses geôles d'Aïntab, il adresse à sa sœur et son épouse une longue lettre les enjoignant à plaider sa cause auprès des autorités turques.

En 2013, cette lettre exceptionnelle a été reçue en donation par le CPA, et sa publication est proposée augmentée de deux textes inédits en français qui éclairent la personnalité de cet intellectuel et relate ses derniers jours de captivité.



Rhône-Alpes 

Prix de vente: 12 €

14 rue Louis Gallet – 26000 Valence • Renseignements: 04 75 80 13 00

www.patrimoinearmenien.org